Le Verbe

voir • penser • croire

HIP-HOP
en soutane
Father Pontifex

dossier
PRÊTRES
des périphéries

bédé
Un abbé auprès des pédophiles

reportage
Le prêtre des junkies

Prix régulier : 12 $
Novembre • décembre 2015 • janvier 2016

Au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu.

Il était au commencement en Dieu.

Tout par lui a été fait, et sans lui n'a été fait rien de ce qui existe.

En lui était la vie, et la vie était la lumière des hommes,

Et la lumière luit dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont point reçue.

La lumière, la vraie, celle qui éclaire tout homme, venait dans le monde.

Le Verbe était dans le monde, et le monde par lui a été fait, et le monde ne l'a pas connu.

Il vint chez lui, et les siens ne l'ont pas reçu.

Et le Verbe s'est fait chair, et il a habité parmi nous, et nous avons vu sa gloire, gloire comme celle qu'un fils unique tient de son Père, tout plein de grâce et de vérité.

– Jean 1,1-5.9-11.14

Antoine Malenfant
antoine.malenfant@le-verbe.com

LE MYSTÈRE **DE L'ÉLECTION**

Libéraux, conservateurs, progressistes, verts.

Nous pensons tout de suite aux partis politiques qui ont décoré les poteaux *a mari usque ad mare* (Ps 72,8) durant les derniers mois.

Ce sont aussi des étiquettes que nous aimons bien nous donner entre croyants…

Mystère de communion

J'assistais dernièrement à un mariage catholique. À la noce, assis autour de moi, se trouvaient un curé « tradi » de la Fraternité Saint-Pierre, des couples plutôt « charismatiques », quelques membres du « mystérieux » Chemin néocatéchuménal et un groupe de jeunes « intellos » catholiques apparemment non affiliés.

On m'a glissé aussi à l'oreille qu'il y avait quelques catholiques dits « libéraux » assis à une table du fond. Je ne me suis pas risqué à aller vérifier l'information.

J'avais un peu peur. Tout cela aurait franchement pu tourner au vinaigre.

Un vieux rabbin affirmait d'ailleurs qu'il est souvent beaucoup plus difficile de discuter entre juifs (libéraux et orthodoxes) qu'entre juifs et non-juifs.

Si ce mariage avait eu lieu dans un réseau social, nous aurions certainement gâché la noce : nos disputes, nos débats fougueux et nos divergences auraient enterré les efforts d'animation du DJ. Fort heureusement, les époux avaient eu la bonne idée de faire la réception dans la réalité (et non dans le virulent monde virtuel).

Croyez-le ou non, tout s'est bien passé.

Il y a quelque chose de grand, qui me dépasse, dans cette communion possible entre les croyants aux divergences de vues parfois bien aiguisées, tranchées… voire tranchantes.

Mais, à partir du moment où tous se reconnaissent d'abord pécheurs et ayant besoin du salut offert par le Christ, à travers son Église, il peut y avoir une véritable solidarité fraternelle. Peu importe à quelle enseigne on loge.

La solidarité dans la chute débouche sur un salut communautaire (*cf.* Rm 3,23 ; 5,19).

Choisir les pires

Le Canada sort d'une longue période électorale. La plupart des candidats ayant été défaits, on peut voir ici une autre application de la parole : « beaucoup d'appelés, peu d'élus ».

Grâce à Dieu, l'Assemblée législative n'est pas l'assemblée céleste.

On doit tout de même saisir ici l'occasion de réfléchir au mystère de l'élection… des baptisés. Pourquoi Dieu m'a-t-il choisi, moi ? Ce qui sous-entend la question suivante : pourquoi pas mon voisin ?

Pour la plupart d'entre nous, il est difficile d'attribuer cette élection à nos mérites, puisque nous étions nouveau-nés lors de notre baptême. Cette élection ne découle pas non plus d'une bonne campagne électorale de notre parti auprès d'un hypothétique électorat céleste.

Sans prétendre percer ici le mystère de l'élection et répondre à un *pourquoi ?* qui renvoie à une cause justifiant le choix divin, nous savons toutefois *pour quoi* l'onction a parfumé notre tête : en vue d'une mission particulière.

Annoncer au monde entier que Jésus-Christ a vaincu la mort, toutes nos morts, ouvrant ainsi le ciel à tous les bons larrons, à tous les aveugles, les boiteux et même aux candidats déchus… tant qu'ils manifestent un peu de repentir !

L'épreuve

En cette période postélectorale et postsynodale, la communion est tout sauf une évidence. Prions sans cesse pour que les chrétiens soient un signe d'unité et de charité dans notre monde où règnent trop souvent la division et la haine.

3 Édito
Antoine Malenfant

8 La langue dans le bénitier
Brigitte Bédard

Dans une paroisse près de chez vous
Brigitte Bédard

9 Monumental
Pascal Huot

11 Désintox
Antoine Malenfant

DOSSIER
PRÊTRES

12 **Le don de se mettre dans la marge**
Antoine Malenfant

14 Rencontre
La liberté derrière les barreaux
Brigitte Bédard

20 Tranche de vie
Sans tambour ni chaussettes
Brigitte Bédard

24 Des chiffres et des mots
Yves Casgrain

26 Reportage
Le dealeur d'espérance
Yves Casgrain

33 Viral
Rap de prêtre
Jeffrey Déragon

36 Topo
Extraordinaires ordinations
Stefany Paulin-Gagné

40 Réflexion
La vie en communauté
Mgr Terrence Prendergast

42 Bédéreportage
La mer, les enfants, les délinquants
Gabriel Bisson

50 Écran radar
***Calvary,* l'œil dans le vitrail**
Jean-Philippe Nadeau Marcoux

51 Vue de Rome
Vases d'argile

52 Essai
La foi de mes contemporains
Viateur Beaupré

62 Iconostase
L'amitié avec le Christ
Krista Wawrykow, fmj

64 Piété Pop
La Toussaint
Brigitte Bédard

66 Nouvelle littéraire
Rester en soi
Jessye Blouin

72 La chair et l'os
Réhabiliter la chasteté
Alex Deschênes

74 Prière
Les liturgies familiales
Jacques Gauthier

75 Rites du monde
Rites orientaux
Alexandre Dutil

78 Classe de maitre
Georges Bernanos
Sarah-Christine Bourihane

82 Patate chaude
Soupe aux lentilles, poireau et bacon
Pascale Bélanger

L'Église est-elle riche ?
Frédérique Francœur

87 Psycho
Pour que la foi demeure
Yves Casgrain

88 Cathostyle
La bure fait le moine
Brigitte Bédard

90 Bouquinerie

91 Dans vos oreilles

93 Artisans

94 Mosaïque

98 Prochain numéro

Terre Sainte - En Chansons **Du 29 mars au 9 avril 2016** (12 jours / 10 nuits)

"POURQUOI CHANTER MARIE-MADELEINE ?"

est le chant thème du nouveau pèlerinage de la Fondation catholique Sel et Lumière média en collaboration avec Spiritours*

Venez chanter la Terre Sainte avec :

L'abbé Robert Lebel – prêtre, animateur spirituel et chansonnier

Mme Théa Van de Kraats - Coordonnatrice et guide–accompagnatrice d'expérience

Le forfait comprend: Le vol aller-retour Montréal / Tel Aviv avec escale sur les ailes de Lufthansa, hébergement 10 nuits en occupation double (Mont des Béatitudes et Hôtel Ritz 3*) avec 2 repas par jour (petit déjeuner et souper), transport en autocar de luxe (air climatisé), admissions pour tous les sites prévus à l'itinéraire et croisière sur le lac de Tibériade, service d'un guide local francophone et toutes les taxes incluant celles de l'aéroport et du fonds d'indemnisation de l'OPC.

Date limite d'inscription : 29 décembre 2015 (ou lorsque le nombre max. des passagers sera atteint – selon la disponibilité.)

Fondation catholique
SEL ET LUMIÈRE MÉDIA

spiritours
voyages de ressourcement

*Spiritours est détenteur d'un permis du Québec.

Prix spécial
3 875 $
Par personne taxes incluses, en occupation double
Si inscription avant le **29/11/2015**

Sel et Lumière
Mireille Haj-Chahine
438 795-5029 poste 101
Ligne sans frais : 1 888 302-7778
mireille@seletlumieretv.org
www.seletlumieretv.org/pelerinages

Spiritours
Théa Van de Kraats ou Maniscalco Mikaël
514 374-7965, poste 204 ; 514 374-7965, poste 200
Ligne sans frais : 1 866 331-7965
thea@spiritours.com ou mikael@spiritours.com
www.spiritours.com

Le Verbe

voir • penser • croire

LE SITE INTERNET LE-VERBE.COM C'EST :

plus de vingt blogueurs de tous horizons

des commentaires et analyses sur l'actualité

de nouveaux textes plusieurs fois par semaine

RÉCEMMENT SUR NOS BLOGUES

Éducation sexuelle

- Ariane Le Levier

Cette année, 8200 élèves de 15 écoles privées et publiques recevront des cours d'éducation à la sexualité.

La famille au défi du progressisme

- Akex La Salle

Quelques réflexions sur le progressisme, qui entraine un bouleversement des idées et des mœurs relatives à la vie familiale.

Réfugiés ou clandestins?

- Anne-Laure Gantin

La journaliste Anne-Laure Gatin nous livre un second reportage en direct de la Turquie, où les réfugiés abondent.

Le tabou du massacre de Vendée

- Stéphanie Chalut

Notre blogueuse Stéphanie Chalut s'attarde ici sur le prochain film portant sur les massacres de Vendée.

Après Kant, le déluge

- Francis Denis

Francis Denis poursuit sa réflexion sur l'encyclique *Laudato si'* du pape François.

Et si le pape se gourait?

- Antoine Malenfant

D'un côté, la peur d'avoir un terrifiant terroriste à la porte. D'un autre, les naïfs amis de Jésus. Et si le pape se gourait?

Je ne suis pas la servante du curé !

Voilà une expression pas piquée des vers qui se marie bien avec notre dossier «prêtres» que vous découvrirez dans les prochaines pages.

«Je ne suis pas la servante du curé» était une expression en usage au début du 19e siècle dans le Haut et le Bas-Canada, d'après le manuscrit de Jacques Viger (1810). On pourrait croire qu'elle serait l'expression favorite des mères de famille devant les demandes incessantes de leur progéniture. Ce serait plausible.

Cependant, il serait plus juste de dire qu'être «la servante du curé» signifiait être «sans reproche», «mener une vie moralement digne», versée dans la religion.

Dans les années qui ont suivi, en 1840, le vaudeville étant très à la mode, *La servante du curé* met en scène une servante «pas très catholique»… Et que dire du tube sans conteste d'Annie Cordy, *La bonne du curé,* en 1974 ?

Je vous laisse le plaisir de le découvrir (www.bide-et-musique.com/song/27.html)… ou d'éveiller vos pires souvenirs !

Brigitte Bédard
brigitte.bedard@le-verbe.com

Luc Labrecque, Oikos évangélisation

«Maison», en grec ancien, se dit *oikos*. Voilà ce que Luc Labrecque implante à temps plein dans tous les diocèses québécois depuis 2013 ! De petites cellules paroissiales d'évangélisation. Il y travaillait contre vents et marées depuis 2009, mais c'est en 2013 qu'elles se sont multipliées, grâce au coup de pouce de l'évêque de Sherbrooke.

Mgr Luc Cyr l'a donc mandaté officiellement à cette mission. «Une trentaine de personnes m'ont rejoint, du Cursillo, du Parcours Alpha et de l'École Saint-André. Des gens d'un peu partout !»

Oikos est plus qu'une méthode, c'est d'abord une vision de l'Église : «La vision, c'est de multiplier les communautés et de former des missionnaires. Quand quelqu'un découvre Jésus, il doit être inséré dans une petite communauté, sinon c'est trop difficile. La formation est importante ; c'est le secret de Paul : "Ce que tu as appris de moi en présence de nombreux témoins, confie-le à des hommes fidèles qui seront eux-mêmes capables de l'enseigner encore à d'autres" (2 Tm 2,2).»

Pour en savoir davantage :
819 727-1680
www.oikos-evangelisation.org/

Brigitte Bédard
brigitte.bedard@le-verbe.com

SAINT-LÉON DE-STANDON

Surnommé «la petite Suisse», le village de Saint-Léon-de-Standon est situé à l'extrémité sud de la région de Bellechasse. Outre ses magnifiques paysages montagneux et la rivière Etchemin qui serpente au milieu de ses terres, ce coin de pays peut se targuer d'avoir une église patrimoniale qui vaut le détour.

Pour raconter son histoire, il faut remonter au milieu du 19e siècle. Alors encore intégrés à Saint-Malachie, les paroissiens souhaitent célébrer l'eucharistie dans leur propre patelin.

Après quelques années d'attente, on inaugure en 1858 une chapelle dans le haut du rang Saint-Jean-Baptiste. La mission est baptisée Saint-Léon-de-Standon en l'honneur de l'abbé Léon Rousseau (1831-1898), premier curé de Saint-Malachie.

En 1887, pour accommoder les colons de Frampton et de Cranbourne, et pour éviter la montée de la «côte à Baptiste», on décide de démanteler la chapelle et de construire un lieu de culte plus spacieux au bord de la rivière Etchemin. Le 29 mars 1922, le drame s'abat sur les Standonniens : leur église est la proie des flammes.

Reconstruite au même emplacement, la nouvelle église est prête à accueillir ses paroissiens en 1925.

Pascal Huot
pascal.huot@le-verbe.com

Photo : Pascal Huot.

4 façons d'aider:

- Legs testamentaire
- Fonds de dotation
- Bourse d'études de 500$
- Tout autre don

Pour plus d'informations ou pour recevoir notre brochure gratuite, contactez-nous :

Fondation Baillairgé
999 rue du Conseil - Boîte A
Sherbrooke, Qc, J1G 1M1
Tél.: (819) 823-8392
info@fondationbaillairge.org

FONDATION BAILLAIRGÉ

Visitez notre site : www.fondationbaillairge.org

Notre Église a un besoin vital de prêtres!

Saisissez l'occasion...

Aidez un jeunes à devenir prêtre!

Joachim Amougou
25 ans - Cameroun

Jean-Jacques Nguiamba
23 ans - Cameroun

En soutenant financièrement un séminariste dans ses importantes études universitaires en théologie, vous pourrez l'aider à réaliser son rêve : répondre à l'appel de Dieu et se mettre plus activement au service de l'Église. En retour, il vous enverra sa photo et vous écrira chaque année pour vous faire part de son cheminement.

Grâce à vous, un jeune pourrait répondre à sa vocation ...

Nom: _____

Adresse: _____

Code postal: _____ Téléphone: _____

Ville: _____ Courriel: _____

☐ J'aimerais recevoir une brochure gratuite.

☐ Je désire parrainer un futur prêtre.
Montant : _____ $

Reçu d'impôts ☐

Fondation du Grand Séminaire de Montréal
Depuis 1984

Cette année,

il y a 31 séminaristes venant de 8 diocèses.

Pour montrer la vitalité de notre Église,
venez visiter notre chaîne Youtube:
https://www.youtube.com/user/fgsdm

facebook.com/fgsdm Tél : **514 925-0005 | info@fgsm.org | www.fgsm.org**

CRISE MIGRATOIRE : ENTRE MANIPULATION ET COMPLOT

S'il y a un évènement médiatique planétaire à retenir pour cet automne, c'est sans aucun doute la diffusion massive – via les réseaux sociaux d'abord, puis par les grandes chaines télé – de la photo d'un enfant échoué sur une plage de Turquie, au matin du 2 septembre.

Le cliché de la photojournaliste turque Nilüfer Demir a fait le tour du monde en quelques heures, posant avec une acuité nouvelle et une émotivité parfois exacerbée le problème migratoire. Originaire de Kobané, en Syrie, la famille du jeune Alan Kurdi devenait d'un coup l'icône du désastre humanitaire engendré par une guerre civile qui s'étire depuis quatre ans.

Si l'enjeu ne se pose pas avec la même urgence des deux côtés de l'Atlantique, la crise a bientôt fini par accoster sur nos terres.

L'ouverture béate

Dans les jours qui ont suivi la publication de la photo de l'enfant syrien sur la une des journaux du monde, la réaction a été assez spontanée : il faut faire quelque chose. Dans un empressement bien intentionné, mais parfois empreint d'une certaine naïveté, médias, hommes politiques et quidams se sont rués dans l'espace public pour réclamer qu'on ouvre grand les frontières.

Alors que la campagne électorale canadienne battait son plein, les chefs des partis d'opposition n'ont pas manqué l'occasion d'accuser le gouvernement conservateur sortant, l'affublant d'un odieux bonnet d'âne. On montrait du doigt les supposées embuches fédérales qui se dressaient devant l'acceptation de la famille Kurdi au Canada.

On vérifiera les faits – qui se sont révélés inexacts et incomplets – plus tard. L'important, c'est que les médias embarquent dans le bateau pneumatique, précaire, de la désinformation.

La fermeture anxieuse

Ailleurs sur le spectre idéologique, quelque part dans le fond du champ droit, on a assisté à une propagande antiimmigration bien ficelée.

Des sites Internet d'extrême droite ne se retenaient pas pour diffuser de vieilles images datant de quelques années, n'ayant à peu près rien à voir avec la vague migratoire actuelle, pour appuyer leur discours de haine et de peur.

Cependant, Élisabeth Levy, à la revue *Causeur,* critique du consensus médiatique malsain, nuançait en parlant du jeune Alan : « Innocence, injustice, impuissance, son corps sans vie et sans visage est le visage de notre mauvaise conscience. Il nous interdit de penser. »

Pour certains chrétiens, l'exigence de la charité ne peut s'étendre aussi aisément de l'individuel au collectif.

Ce à quoi l'essayiste François Huguenin répond, dans *Le Figaro* : « Les catholiques qui séparent leur réflexion politique de leur foi, ceux qui pensent que Matthieu 25,35 ("J'étais étranger et vous m'avez accueilli") ne concerne pas la crise migratoire actuelle, font le jeu de ceux qui mettent le christianisme hors du champ de la cité. »

La réponse de Merkel

À ce titre, la chancelière allemande, Angela Merkel, fille de pasteur, d'abord très ouverte à l'accueil des réfugiés, puis plus modérée, en a toutefois surpris plus d'un avec une envolée magistrale lors d'une conférence à Berne, en Suisse.

En réponse à une jeune femme qui lui demandait comment elle comptait s'y prendre pour protéger l'Europe de l'islamisation, la femme la plus puissante du vieux continent invitait ses concitoyens à redécouvrir « le courage d'être chrétiens, de savoir susciter le dialogue [avec les musulmans], de retourner à l'église, de se replonger dans la Bible ». ■

Antoine Malenfant
antoine.malenfant@le-verbe.com

Antoine Malenfant
antoine.malenfant@le-verbe.com

LE DON DE SE METTRE DANS LA MARGE

De nos jours, choisir de répondre à un appel au sacerdoce constitue un acte on ne peut plus marginal – voire subversif. C'est vrai que cet appel concerne tous les chrétiens, consacrés prêtres, prophètes et rois par leur baptême.

Mais certains d'entre nous vivent le sacerdoce d'une manière particulière, en se mettant au service de l'Église.

Les vœux de célibat et d'obéissance à l'évêque (et à ses successeurs, pas un détail) vont carrément à contrecourant de deux des plus fortes idoles de notre temps : l'injonction à la jouissance et l'exacerbation de l'autonomie.

Dans ce dossier, pas d'analyses. Pas d'apitoiement ni de gloriole non plus. Le clergé va très mal – on n'a qu'à ouvrir la télé –, mais il va très bien aussi. Et ce sont ces prêtres « ordinaires » au ministère extraordinaire que nous avons voulu présenter. Des pasteurs humbles comme des brebis, mais aussi, grâce à Dieu, courageux comme des lions.

Ils écoutent, ils soignent, ils chantent, ils peinent et ils rient. Comme vous et moi, n'est-ce pas ? Aussi – et c'est là qu'ils sont différents –, ils nous donnent la possibilité mieux que nul autre, par les sacrements de l'eucharistie et de la réconciliation, de gouter à l'amour de Dieu (**Benoit XVI**, p. 49).

Prêtres des périphéries

Le pape préfère voir une Église accidentée qu'une Église malade. Eh bien ! Ils sont nombreux à prendre cet appel au sérieux et à se rendre aux périphéries existentielles de notre monde :

– en prison, **Sarah-Christine Bourihane** a rencontré l'aumônier Stéphane Roy (p. 14) ;

– **Gabriel Bisson** illustre le nouveau ministère de l'abbé Arsenault au centre de thérapie pour délinquants sexuels de Percé (p. 40) ;

– et **Yves Casgrain** a côtoyé, le temps d'un reportage, l'abbé Claude Paradis et les itinérants qu'il visite régulièrement à Montréal (p. 30).

On le sent bien tout au long de ce dossier : le pasteur connait ses brebis et ses brebis le connaissent. Toutefois, si l'un décide de s'aventurer loin de l'autre,

À droite, l'abbé André Labelle (photo : Jeffrey Dérago).

il s'expose seul en face des loups. Si un chrétien seul est un chrétien en danger, c'est encore plus vrai s'il est un prêtre.

La mission est donc l'affaire de toute la communauté chrétienne, et pas seulement une «patente» de curés.

Entre ciel et terre

Le prêtre – de quelque religion que ce soit – a toujours eu la fonction spécifique d'intercéder pour les hommes auprès des dieux. Les prêtres du peuple hébreu remplissaient aussi ce rôle de lien entre le ciel et la terre. Mais dans l'Église, le prêtre est appelé à agir *in persona Christi Capitis* (en la personne du Christ-Tête).

À la messe, il est la tête du corps du Christ qu'est l'Église. C'est vrai aussi pour toute la vie de la communauté: il joue un rôle essentiel afin d'assurer la cohésion et la coordination de tous les membres de ce corps. En plus de relier les fidèles à Dieu, il lie aussi les croyants entre eux.

Bien entendu, il ne s'agit pas de le mettre sur un piédestal, comme on l'a fait à certaines époques. Il s'agit d'être reconnaissant pour ce service rendu, pour cette vie donnée.

Enfin, s'il est impressionnant de voir des jeunes s'engager dans cette voie (**Stefany Paulin-Gagné**, p. 36), on s'étonne aussi de la constance de ceux qui n'en sortent pas malgré les épreuves.

Il y aurait eu tant à raconter dans ce numéro: les prêtres qui, malgré leurs nombreuses tâches à la paroisse, soutiennent des familles éprouvées, des pasteurs qui travaillent à la formation des futurs prêtres, les histoires rocambolesques d'un vieux père blanc d'Afrique désormais à la retraite.

En espérant que les vies de prêtres présentées ici vous élèvent et vous touchent autant que nous. Et surtout, n'hésitez pas à nous écrire pour nous en raconter d'autres (redaction@le-verbe.com) ! ■

Depuis janvier 2013, **Antoine Malenfant** travaille au pupitre de la rédaction du magazine. Baptisé, marié et père de famille, il a étudié les langues, les relations internationales et la sociologie. Il assure la coordination de la rédaction de la revue et du site Web *Le Verbe*.

Sarah-Christine Bourihane
sarah-christine.bourihane@le-verbe.com
Photos: Gabriel Lapointe

LA LIBERTÉ DERRIÈRE LES BARREAUX

Un prêtre à la prison de Bordeaux

Par une belle journée d'été, sous le ciel bleu évocateur de liberté, nous entrons sur un vaste terrain, aux frontières d'un autre univers, celui qu'on appelle carcéral. En marchant vers l'immense porte de fer au milieu de la robuste façade de pierres, difficile de ne pas imaginer tout ce que le lieu suggère de mythique : les évasions, les exécutions, les longues peines au trou, le trafic de la drogue, les cordes au nœud coulant dans les cellules.

On n'entre pas au Centre de détention de Montréal sans donner son identité. Stéphane Roy, l'aumônier principal, nous attend à la porte. Il est notre laissez-passer. Il nous présente le directeur de la prison, François Landreville, rencontré sur le chemin entre l'enceinte surmontée de fils barbelés et la prison.

Stéphane nous dit que le directeur a à cœur d'assurer une présence pastorale auprès des incarcérés. C'est un peu pourquoi il y travaille comme aumônier depuis cinq ans maintenant. S'il peut circuler librement dans la prison, c'est aussi grâce au directeur. Il peut pénétrer dans les cellules et s'entretenir avec ceux qu'il appelle « les gars ».

Nous continuons notre route, et les derniers barreaux se referment derrière nous, sur le monde de la liberté. Nous savons à ce moment que nous sommes vraiment dans la prison de Bordeaux, où seuls entrent le gardien, l'aumônier, l'infirmier et bien sûr le prisonnier, qui y passera peut-être quelques jours, deux années ou même six, dans l'attente d'un procès. Mais comme c'est une prison provinciale, les peines ne durent généralement pas plus de deux ans.

C'est aussi un endroit où règne l'anonymat. En marchant, on aperçoit au passage quelques détenus dont l'uniforme donne un champ de possibles à imaginer. Quels crimes ont-ils commis ? Quels femme et enfants laissent-ils derrière eux ?

Une chose est certaine : c'est dans ce périmètre restreint, coupés du monde, dans cette vie *mise sur pause* que ces détenus repensent à leur autre vie, pour le meilleur ou pour le pire.

À la maison

Nous arrivons alors au cœur de la prison, à la tour centrale où convergent les six ailes. La prison est construite en forme d'astérisque. Les plus ou moins 1400 détenus sont classés par ailes. Les gangs de rue, les détenus sous protection et les prévenus ne se croiseront jamais. Et au sommet de cette tour – 45 mètres plus haut – se trouve le lieu le plus élevé de la prison et, pour Stéphane, le plus important : la chapelle. De l'extérieur, on aperçoit bien de loin ce dôme immense.

C'est à cet endroit même que l'abbé Roy a reçu la confirmation de sa mission. Lui qui mesure au moins

6 pieds, à la carrure assez costaude, nous confie à notre grand étonnement qu'il avait la frousse quand il a appris que c'est ici qu'il viendrait passer ses prochaines années de sacerdoce.

«Je me souviens très bien d'un jour de l'été 2010. Je suis venu pour visiter la prison après avoir été nommé aumônier. Quand je suis arrivé, j'avais la peur de la prison. J'étais impressionné. Je voyais cette grosse prison, et me venaient à l'esprit toutes les idées qu'on peut avoir derrière la tête au sujet des prisons.

«Et à cet endroit-ci de la visite, il y a eu un courant d'air… Pourtant, il ne vente jamais ici. Comme si avec ce coup de vent venait un sentiment de bien être. Je me suis tout de suite dit: "Je suis chez moi ici."»

Puis Stéphane nous conduit vers son bureau. S'il ne rencontre pas les détenus dans leurs cellules, c'est ici qu'il les convie. Ils lui écrivent un «mémo» pour prendre rendez-vous, soit pour se confesser, parler, crier, prier, être écoutés, ou simplement pour sortir de leurs quelques mètres carrés de cellule.

À notre gauche, l'immense crucifix où l'on peut lire «J'ai soif» résume sans doute à lui seul l'essentiel de bien des rencontres. La mission principale de Stéphane est l'accompagnement. Pas un jour ne passe sans qu'il ait un rendez-vous à son agenda. Et ce ne sont pas que les 10 % de catholiques de la prison qui viennent à lui, mais parfois aussi des athées, des musulmans, des bouddhistes ou le personnel de la prison…

Le séminaire du cœur

Je lui demande pourquoi donc il est ici, car, évidemment, on imagine les reins que ça prend pour venir y travailler. Il me confirme d'ailleurs que les prêtres ne se bousculent pas aux portes de la prison. Stéphane a été ordonné prêtre en 2008. Après deux ans en paroisse, il a lui-même demandé à Mgr Turcotte de vivre un ministère spécial, soit en prison, soit auprès des itinérants. Disons qu'il ne veut pas faire les choses à moitié!

Pourtant, avant d'être prêtre, cet appel n'était pas si clair. Il avait étudié en travail social et terminait cinq ans d'études au Grand Séminaire de Montréal. L'été suivant la fin de ses études, on lui demande de remplacer un travailleur de rue. Épuisé de son long parcours scolaire, il avait simplement envie de choisir la pente de la facilité et de prendre son été.

«Comme j'allais annoncer au responsable que je dirais non, je me suis arrêté en chemin à la chapelle Notre-Dame-de-Lourdes au centre-ville de Montréal pour prier. En sortant, un itinérant m'accroche. Il ne pouvait pas savoir que j'étais séminariste, car je n'avais même pas de croix au cou et j'étais habillé comme un étudiant. Il me dit: "Marie t'aime beaucoup, toi! Moi, tu sais, j'aurais aimé être prêtre… et sais-tu ce que j'aurais fait si j'étais prêtre?" "Non." "Je serais venu travailler ici avec les itinérants." Tout de suite à ce moment-là, j'ai vu que la Vierge me faisait un signe.

«Et de fait, je suis sorti de cet été-là avec une devise. J'étais un gars qui, depuis l'enfance, était peureux. J'avais peur de la violence, de l'agressivité. Puis, ça n'a pas été facile, car j'ai commencé à la dure mon travail de rue. Mais c'était clair que Dieu me voulait là.

«Tous les matins, portant une certaine angoisse, je partais de chez moi en métro et je filais à la chapelle Notre-Dame-de-Lourdes. Puis je me présentais à genoux à la balustrade et je disais au Seigneur: "Seigneur, tu me demandes d'être ton cœur pour ces gars-là, alors viens être Amour en moi aujourd'hui." C'est comme si je déposais vraiment ma peur et mon angoisse. J'ai appelé cet été-là le *séminaire du cœur* et je l'ai fini en me disant que ma vocation était d'être le cœur de Dieu sur terre.»

On ne touche pas à l'aumônier

Un prêtre dans la rue risque davantage d'attirer le mépris qu'un prêtre en prison, qui ne le risque pas du tout. Ici, vraiment, c'est tout l'inverse: le prêtre est couvert de la protection de la loi non écrite *On ne touche pas à l'aumônier.*

Stéphane Roy rit avec «ses gars», leur donne des *bines,* les taquine. Son tempérament joyeux leur donne confiance. Et avec lui aussi, aucune crainte que leurs propos soient retranscrits dans un rapport pouvant se retourner contre eux. Stéphane Roy est le seul à qui on ne demande pas de comptes rendus. Les détenus possèdent l'assurance du secret de confession.

Quand ils s'assoient dans son bureau, il leur demande qui ils sont et non ce qu'ils ont fait. Il construit la relation à partir de là.

Stéphane se rappelle un jour où la règle semble avoir échappé à un détenu. Après une messe, quand il arrive pour éteindre les cierges, Stéphane voit qu'il en manque deux. La colère monte en lui, il se dit intérieurement que le coupable va passer un mauvais quart d'heure. Puis déjà le lendemain, il apprend qui l'a volé. Il le convoque à son bureau.

« C'était un gars que je n'avais jamais vu dans mon bureau. Il venait parfois aux messes, mais il était toujours un peu gelé. Quand il arrive, je me vois alors le sermonner durement : "Tu sais qu'on ne touche pas à l'aumônier !" mais avant, je lui demande quand même qui il est. Il commence à me raconter sa vie. Je ne vous mens pas, je me suis mis à pleurer avec lui. Et je ne l'ai pas sermonné. À la fin, il me dit : "Je sais que vous m'avez fait venir à cause des cierges et je vous en demande pardon."

« Ce gars-là, c'était un enfant de la prostitution. Sa mère est morte d'une surdose, et la DPJ l'a placé dans une famille d'accueil. Quand son oncle s'est aperçu qu'il s'était fait agresser sexuellement par un membre de sa famille d'accueil, il l'a pris chez lui, mais là, c'est un grand cousin qui s'est mis à l'agresser. Les hommes et les femmes qui ont été agressés sexuellement étant enfants ont comme quelque chose de mort en eux. Lui ne pouvait plus vivre avec sa souffrance intérieure, alors il se gelait tout le temps et faisait des conneries pour se geler plus. »

Stéphane Roy doit se convertir chaque jour. La règle implicite n'est pas infaillible. Évidemment, on essaie de le corrompre. Comme en lui demandant de faire entrer de la drogue.

« Ma réponse est toujours non, mais un jour, un gars me l'a demandé et je n'ai pas été capable de lui dire non tout de suite, même si je savais profondément que la réponse était non. Ça m'a fatigué, si bien que je suis allé voir le père Jean, l'ancien aumônier qui était là avant moi. Je le lui explique et il me rappelle que la réponse, c'est non. Il le disait pour moi.

« "Tu vas apprendre, Stéphane, que les pauvres nous évangélisent, me dit-il. Ils nous évangélisent par toutes sortes d'exemples. Mais les pauvres nous

évangélisent en prison parce qu'ils nous amènent à notre propre délinquance, ils nous amènent à rechoisir Dieu et les valeurs de l'Évangile."»

Libérer les captifs

«Je dis souvent que mon ministère auprès des captifs, c'est un ministère de délivrance. Il y en a qui vont être libérés bientôt, dans quelques mois, une année. Je leur dis alors : "Vous aurez les deux pieds sur l'asphalte dans pas très longtemps. Mais vous ne serez pas libres. Vous allez apporter votre cachot intérieur. Faites-vous un cadeau, soyez vraiment libres."»

Le travail d'évangélisation que Stéphane veut faire avec eux, c'est de les libérer intérieurement. En célébrant l'eucharistie, en donnant des ateliers sur la Bible. Il n'est pas le seul à les encadrer. C'est lui qui coordonne la pastorale. Il travaille avec deux autres aumôniers et quelques bénévoles. Par exemple, c'est un chrétien orthodoxe qui vient donner la plupart du temps les ateliers sur la Bible. La prison assure aussi la présence à temps partiel d'un imam et d'un rabbin.

Stéphane a aussi le tour de leur adresser des sermons «très forts». L'autre jour encore, il leur disait : «Vous savez, le juge a été sévère avec vous. Mais savez-vous qu'il y a des juges bien plus sévères que ceux du palais de justice ? Eh bien, c'est vous.»

L'aumônier est aux prises aussi avec des cas lourds, exigeant beaucoup de prières de délivrance, ce qui donne un caractère particulier à son ministère. C'est pourquoi il demande lui-même beaucoup de prières, il en a besoin ! Par exemple, quelqu'un un jour est entré dans son bureau en lui demandant si le démon existait.

«Il s'assoit et je vois qu'il ne pouvait pas regarder en arrière de moi, et il regardait par terre. La première chose qu'il me demande est : "Croyez-vous au diable ? Me croyez-vous, mon père, si je vous disais que c'est à cause du diable que je suis ici ?"

«Il commence à me raconter qu'il est un entrepreneur, qu'il a vécu de grandes épreuves dans sa famille. Il s'est finalement révolté et a fait un pacte avec le diable. À partir de ce moment-là, au témoignage de sa femme et de ses amis, on ne le reconnaissait plus. "Je suis tombé dans la déchéance", me dit-il.»

Stéphane le prend au sérieux et lui demande d'abord de faire une confession. Il le revoit deux semaines plus tard.

«On a prié ensemble. De fait, c'était un gars qui souffrait de liens maléfiques. Il y a eu des manifestations physiques. Et après trois temps de prières avec lui, c'est comme si un voile de ténèbres s'était retiré. Le gars a été libéré et il m'appelle parfois encore pour me donner des nouvelles.»

Stéphane est témoin de grandes libérations en prison. Il profite des portes entrouvertes pour montrer aux gars ce que Dieu veut leur dire à travers l'épreuve qu'ils traversent. Il leur répète souvent que Dieu ne les veut pas en prison, mais qu'il les y attend.

Des conversions

Stéphane fouille dans son bureau. Il en sort quelques lettres. Il arrive souvent que des incarcérés lui écrivent. Il nous en lit des extraits. Celui-là est un mot en guise de remerciement. Vous ne devinerez pas pourquoi…

Mon père, aujourd'hui, tu m'as fait revivre le plus beau moment de ma vie. Pendant que je suis enfermé. Je ne sais pas comment je peux vous remercier, mon père. Je suis très content de ces gestes, merci, merci, encore merci. Mon père, que Dieu vous bénisse. La paix de Dieu avec vous.

«Ce gars-là un jour m'écrit un mémo, mais au lieu de le faire venir, je décide d'aller le voir dans sa cellule. Je le trouve étendu. Je vois qu'il ne va pas bien. Je vois tellement qu'il ne va pas qu'à la fin de notre rencontre je lui propose que je revienne le lendemain.

«Je m'en vais manger, et pendant que je mange, ça me dit intérieurement de repartir. Je retourne le voir. Le drap sur lequel il était couché avait déjà été tout déchiré et tout tressé et il y avait déjà un nœud accroché dans le coin de sa cellule. Je lui donne une bonne claque sur l'épaule et lui demande ce qu'il fait là. Il me dit : "Laissez-moi faire, mon père, je suis écœuré." Je lui dis : "Je n'ai pas le droit." Et j'appuie sur la cloche. Les agents viennent. Et c'est après ça qu'il m'a écrit cette lettre-là.»

En prison, il faut être un *tough*. Il faut pleurer en secret et ne pas montrer sa vulnérabilité pour ne pas être la risée des autres, qui sont pourtant

probablement aussi vulnérables… Mais c'est une autre loi non dite.

Un jour, Stéphane a l'inspiration d'exposer le saint sacrement. C'était la première fois, et la plupart des détenus ne savaient pas de quoi il s'agissait. Il demande à un gars de marcher avec lui durant la courte procession. Puis, celui qu'on surnomme «Ti-cul» éclate en pleurs.

«Après la célébration, j'accroche le gars et lui demande ce qui s'est passé. "Mon père, je ne sais pas ce que c'était cette chose, mais quand vous êtes rentré avec votre soleil, j'ai senti une *wave* d'amour, je n'ai jamais été bien comme ça." Alors, le gars est parti et il n'arrêtait pas de dire aux autres: "Allez voir le père Stéphane et demandez-lui qu'il vous montre son soleil."

La prison de Bordeaux, c'est aussi ça.

Un lieu où la miséricorde attend de rencontrer la misère humaine. ■

Sarah-Christine Bourihane: D'abord embauchée (bénévolement!) à titre de stagiaire en journalisme, pour le plus grand bonheur du rédacteur en chef, Sarah-Christine rédige désormais plusieurs chroniques et travaille comme pigiste pour divers médias chrétiens québécois.

Brigitte Bédard
brigitte.bedard@le-verbe.com

Sans tambour NI CHAUSSETTES

Comme tous les carmes déchaux, le père Thierry-Joseph est un vanupied. Bon. J'exagère. Il ne vit quand même pas dans la misère ! Il n'est ni clochard, ni crève-la-faim, ni gueux, indigent ou pouilleux. Mais en tout cas, il est pauvre. Et il est même un nécessiteux. Un jour, il a vu sa pauvreté, son grand besoin. Il a vu que, sans Dieu, il n'était rien. En fait, il n'était rien de ce qu'il croyait être, ou presque.

«Je n'arrive pas à croire que ça ne fait que quatre ans qu'on se connait. Vous êtes certain que ça ne fait pas plus longtemps ? J'ai l'impression que vous avez toujours été là… Il y a juste votre accent français qui vous trahit…

— Eh bien, pour moi c'est pareil ! Dès que j'ai commencé à vivre mon ministère – grâce à ce que je vivais dans le Renouveau charismatique –, quand j'ai accepté de voir mon sacerdoce autrement, il y a ce lien, cette communion et cet accueil qui se sont vécus si fort dans les groupes et les familles d'ici que j'ai la réelle impression d'avoir toujours été au Québec !

— Vous ne le viviez pas comme ça, avant, votre sacerdoce ? Enflammé comme vous l'êtes ?

— Non ! Pas du tout !

— Et qu'est-il arrivé ?

— Je crois que je me suis pris l'Esprit Saint sur la tête… J'ai fait une session au Centre de prière l'Alliance, à Trois-Rivières. J'y allais souvent pour prier, tout simplement, mais là, j'y étais en session, et à un moment donné, ils ont commencé à m'imposer les mains…

«Bon ! Moi, tu sais, le "repos dans l'Esprit"… Ceux qui dorment là, par terre… Je me disais que c'étaient de grosses luttes affectives, voilà tout…

«Moi, dans mon orgueil de carme, parce que carme, tu vois, forcément, c'est le sommet et gna gna gna… Et en fait, sur les cinquante qui étaient là à cette session, je suis le seul à être tombé dans le repos de l'Esprit !

«Là, j'ai perdu cet orgueil… Orgueil de croire que parce qu'on est carme et qu'on appartient à un ordre ancien on sait donc tout. Orgueil de croire que le Renouveau charismatique, c'est une histoire de sensibilité, voire de sensiblerie…

«Là, j'ai compris que oui, l'Esprit Saint peut te saisir ! Oui, l'Esprit Saint peut te coucher par terre alors que tu ne le veux pas !

«À partir de ce moment-là, j'ai changé. Petit à petit. Je ne prêche plus de la même manière. Je ne vis plus mon ministère de la même manière. Cette expérience de l'Esprit Saint – une expérience profondément physique – dans ma vie a changé mon sacerdoce. Ça m'a tellement retourné que je peux comprendre que, pour certains, c'est difficile à comprendre.»

Les deux pieds dedans

Thierry-Joseph de Marie-Mère-de-Dieu n'utilise jamais son «vrai» nom, mais strictement son nom de religion. C'est ainsi depuis 20 ans. Originaire de Lorraine, dans les Vosges, il s'est converti pendant son service militaire en Allemagne, puis a fait deux ans au Séminaire interdiocésain de Nancy. «Ce n'était pas pour être prêtre diocésain, précise-t-il, mais bien pour discerner, car je venais de me convertir et je ne connaissais pas bien l'Église.»

À la suite de ce discernement, il entre chez les carmes de Montpellier de la province d'Avignon-Aquitaine dans le sud de la France, laquelle possède sept communautés de carmes. Tous les trois ans, il y a un chapitre qui détermine où iront les frères pour les trois prochaines années.

Le père Thierry-Joseph a débarqué au Québec, en 2011, au couvent des carmes de Saint-Joseph, situé au Cap-de-la-Madeleine, à Trois-Rivières, tout près du sanctuaire Notre-Dame-du-Cap.

Heureusement pour nous, en 2014, le chapitre lui a demandé de rester encore trois ans… «Et j'en rends grâce à Dieu!» s'exclame-t-il joyeusement.

«Vrai de vrai?» lui ai-je demandé.

«Oui! Vraiment!»

Pas le temps de poser la question suivante – il saute dedans à pieds joints: «On est dans un tournant, au Québec! Il y a quelque chose qui se vit et qui est ab-so-lu-ment fan-tas-ti-que! C'est le passage à un autre mode de vie ecclésiale!

«On passe d'une organisation très développée – une grande chrétienté! – à quelque chose qui s'effondre! On est aux prises avec la pénurie de prêtres, la pénurie de fidèles, les églises qu'il faut fermer. On doit affronter plein de choses qui sont des lieux de morts, et en même temps de vie – parce que, avec Jésus, là où il y a un lieu de mort, il y a aussi un lieu de résurrection.»

Il poursuit, comme un feu qui brule: «En même temps, on est lié à tout un mouvement de rassemblement de familles, de personnes, de communautés, de fraternités, qui se regroupent et qui, dans la simplicité, dans la pauvreté et dans une radicalité évangélique, sont en train de donner les nouvelles pousses de l'Église au Québec!»

Le brasier Thierry-Joseph venait de s'enflammer. Ce prêtre brulait, à genoux à côté de moi, devant le tabernacle de la petite chapelle familiale de nos amis, mais il ne se consumait pas!

Illustration: Marie-Hélène Bochud

«Et vous êtes au cœur de ce mouvement depuis votre arrivée en terre québécoise? Vous avez les deux pieds “déchaussés” en plein dedans!»

«Oui! Dès mon arrivée, ou presque, j’ai été lié dans différents “réseaux” – car c’est le terme qu’on utilise aujourd’hui –, que ce soit le réseau charismatique, le réseau classique de communautés religieuses ou de paroisses, ou celui de divers mouvements de familles. J’allais à l’Alliance pour prier avec l’assemblée, pas juste comme prêtre, mais vraiment *avec* eux, et c’est ainsi que j’ai connu beaucoup de gens.»

Un pied devant l’autre

Le prêtre est un serviteur. Son sacerdoce est au service de la plénitude du sacerdoce commun des fidèles. C’est le concile Vatican II qui l’a dit, et le père Thierry-Joseph aime bien le rappeler.

Il aime bien aussi se rappeler que, le soir de son élection, le pape François, au balcon, a demandé aux gens de prier pour lui. «Et il s’est incliné en le demandant! Il y a eu un silence qu’on n’avait jamais entendu sur la place Saint-Pierre! Les gens ont compris à ce moment-là que le prêtre est un serviteur et que son sacerdoce le dépasse! Et qu’il a besoin qu’on le bénisse et qu’on prie pour lui…

«L’Église renaitra justement de cette prise de conscience! Il faut reprendre la lecture des Actes des apôtres, non pas comme un moment uniquement historique – oui, c’est historique et de ce point de vue là, ça ne se reproduira plus –, mais il faut dégager des Actes tout ce qui est intemporel, notamment la place de l’Esprit Saint et la place de la communauté.»

C’est précisément là, à la Pentecôte, et à la suite de cette Pentecôte, que l’Église est née, grâce à l’Esprit Saint et à la communauté. «Le pape, dès son élection, a commenté les Actes et il a dit: “Le baptême suffit pour évangéliser.” Or, évangéliser, c’est d’abord *vivre l’Évangile ensemble,* et porter l’Évangile *parce qu’on le vit ensemble.*»

Il doit y avoir cette communion, cet esprit. Comme on ne peut pas évangéliser tout seul, et le fidèle ne peut pas communier tout seul. Sans prêtre, le fidèle ne communie pas.

«L’eucharistie est à la fois le sommet et la source», voilà ce que le concile Vatican II a dit et qu’on a un peu tendance à oublier… Ça veut dire – et c’est fondamental! – que l’eucharistie n’est pas seulement l’aboutissement de notre vie, mais qu’elle est aussi son point de départ.

«Il en va de même pour la communauté: l’eucharistie est la source et le sommet de la communauté! La communauté vient de l’eucharistie, et la communauté va à l’eucharistie. Il y a vraiment ce double aspect qui est fondamental. Et tout ça, ce mouvement, se fait entre le prêtre et la communauté, chapeauté, si tu veux, par l’Esprit Saint. Il faut l’écouter! Être à son écoute, de part et d’autre!»

Des pieds et des mains

Si les fidèles ne peuvent communier sans le prêtre, il en va de même pour le prêtre, selon Thierry-Joseph. «C’est ce que j’ai découvert en venant au Québec! Avant de venir ici, je ne connaissais pas du tout le milieu charismatique. Je le connaissais en France, mais je ne le fréquentais pas. En venant ici, j’ai appris à prier en communauté, c’est-à-dire *avec les autres,* en faisant communauté – pas pour rendre service comme prêtre! Non! Juste pour prier avec eux. J’ai compris à quel point j’avais besoin de ma communauté.

«Bon! Évidemment, la messe, oui, bien sûr, je suis prêtre, d’accord, mais pour une assemblée de louanges, par exemple, je suis *dans* l’assemblée. C’est ainsi que le Renouveau charismatique est devenu un peu comme ma deuxième communauté.

«Il y a un geste que j’aime beaucoup faire, c’est de demander à des laïcs de me bénir. Je me souviens d’une vieille dame – elle devait avoir 80 ans – qui m’avait demandé de la bénir. Je la bénis, et là, je me mets à genoux devant elle et je lui demande de *me* bénir. Elle est partie! Totalement effrayée! Je l’ai regardée partir, toujours sur mes deux genoux… Puis, elle est revenue avec sa fille. Elle a posé sa main sur ma tête, elle m’a fait un signe de croix, elle n’a rien dit, et elle a pleuré… Elle m’a dit que jamais un prêtre ne lui avait demandé ça…

«Tu vois, je trouve ça dommage! C’est dommage que les prêtres ne demandent pas la bénédiction. Dans certains rites orientaux, avant l’homélie, les prêtres demandent la bénédiction des fidèles. Ils ont tout ce qu’il faut pour faire leur ministère – ce sont des prêtres –, mais quand saint Paul dit qu’il “faut renouveler le don qui t’a été fait par l’imposition

Couvent Saint-Joseph, à Cap-de-la-Madeleine (illustration : Marie-Hélène Bochud).

de nos mains", je crois que l'assemblée doit renouveler le don pour le prêtre. Il n'y a rien de pire que cette séparation entre le prêtre et la communauté. Quand le prêtre n'est plus dans la communauté, c'est un drame. »

Vous voulez dire quand il devient un simple administrateur ? « Oui, bon… Son sacerdoce est toujours là, mais il manque quelque chose ! Il faut que le prêtre mette la main à la pâte ! C'est ce qu'on vit dans les différents rassemblements du Renouveau : avoir une communauté où les prêtres font la vaisselle, passent le balai, jouent avec les ados ! Oui, ils ont leur rôle pour célébrer la messe et confesser, mais ce sont des parents qui animent, qui élaborent les activités, qui enseignent aussi ! »

Un petit pas de plus

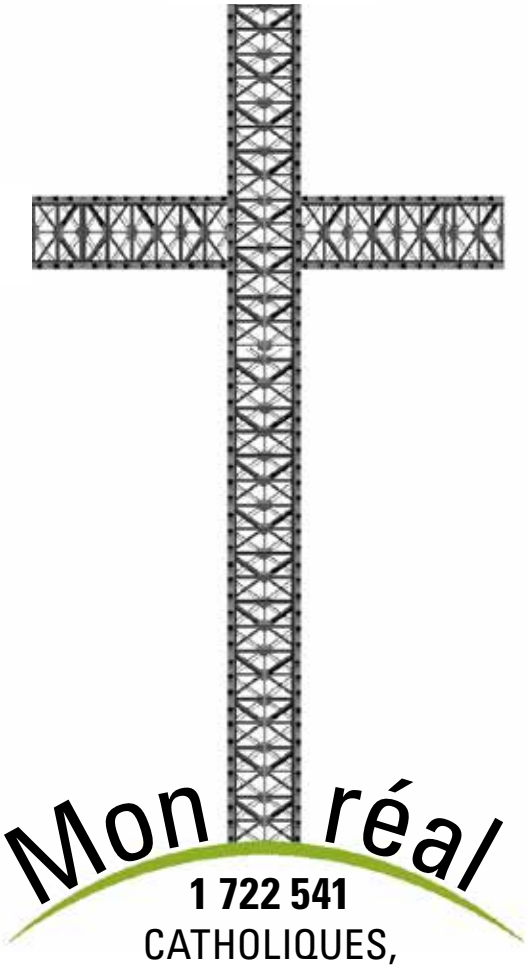
Il n'y a pas que les prêtres qui peuvent devenir de simples administrateurs. N'y a-t-il pas, aussi, des fidèles qui semblent être devenus de simples bénéficiaires ? « J'essaie de ne pas juger parce que, honnêtement, je ne sais pas ! Je ne sais pas ce qui se passe dans le cœur des gens ! C'est sûr que, quelquefois, quand on vient remplacer en paroisse, on aurait envie de réveiller les gens… « Ça nous ramène à la question de toute la communauté : avons-nous vraiment le désir de vivre la communion ? L'eucharistie ? Ce sacrement dépasse notre sensibilité, mais en même temps, on est des êtres incarnés. Et donc, même si j'essaie de ne pas juger, si je vois des gens qui font la tête… On n'a jamais à juger les personnes, mais on peut dire qu'il y a parfois des manières de célébrer – pour le prêtre et l'assemblée, chacun selon sa vocation – où on se demande : est-ce que nous exprimons *vraiment* la grandeur du mystère que nous célébrons ?

« Je veux dire, c'est l'acte d'espérance du retour du Christ ! On ne peut pas se contenter de l'eucharistie ! Plus on le vit, plus on le désire ! Le Christ-tête, et le Corps du Christ, ensemble ! C'est ça, l'Église ! Et c'est ça que je vois naitre au Québec ! »

Merci, père Thierry-Joseph, pour tes deux pieds bien sur terre et ta tête déjà au ciel. Alors, on va faire la vaisselle ? ■

Yves Casgrain
yves.casgrain@le-verbe.com

DIOCÈSES DU QUÉBEC



1 722 541
CATHOLIQUES,
soit 71 % de la population.

201 paroisses dans le diocèse de Québec.

AU QUÉBEC

entre 1964 et 1969 seulement, plus de **160** prêtres « défroquent ».

MONT-LAURIER

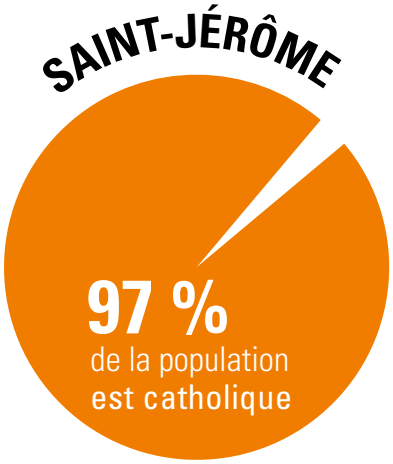
2 paroisses sur **19**

ont un curé, dans le diocèse de Mont-Laurier. **17** n'ont pas de curé.

Sources
– Statistique Canada, Recensement 2011, adapté par l'Institut de la statistique du Québec.
– Jean Hamelin et Nive Voisine, *Histoire du catholicisme québécois : le XXe siècle*, tome 2, *De 1940 à nos jours*, Montréal, Boréal Express, 1984, p. 311-314.
– Diocèse de Montréal.

23 069 $

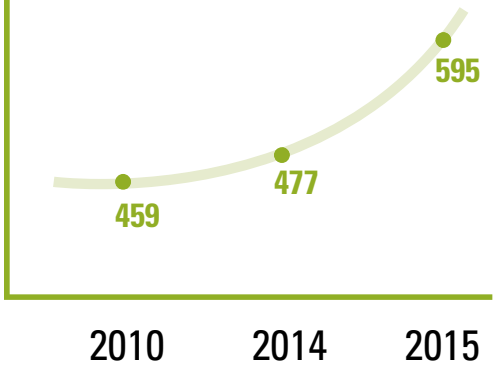
Ce montant correspond à la paie nette reçue annuellement par un prêtre du diocèse de Montréal en **2015.**



C'est donc le diocèse le plus catholique au Québec.

AILLEURS DANS LE MONDE

PRÊTRES ORDONNÉS
AUX ÉTATS-UNIS



NOMBRE DE PRÊTRES
DANS LE MONDE

2012	2013
414 313	415 348

17

prêtres sont morts d'une manière violente, en 2014.

Sources
– www.news.va/fr/news/annuaire-pontifical-2015.
– www.fides.org/fr/missionaries/39178-VATICAN_Les_operateurs_pastoraux_tues_durant_l_annee_2014.
– www.vaticaninsider.lastampa.it/en/world-news/detail/articolo/stati-uniti-estados-unidos-united-states-40286/.

Yves Casgrain
yves.casgrain@le-verbe.com
Photos : Jeffrey Déragon

LE DEALEUR D'ESPÉRANCE

« Je suis prêtre et toxicomane. »
Voilà comment se présente à nous Claude Paradis.
Si son collet romain est bien visible, les traces de sa vie de toxicomane et d'itinérant, elles, sont invisibles pour les yeux. Seuls ceux et celles qui s'arrêtent pour partager avec lui vont les voir. Elles se dévoilent à nous comme un fil d'Ariane tissé par l'Esprit Saint.

Dès son plus jeune âge, Claude voulait devenir prêtre. Il le deviendra. Toutefois, il connaitra l'enfer de la rue avant de connaitre la douce vie des séminaristes. Quelques années après son ordination, l'Esprit Saint le reconduira à la rue auprès de ses frères et sœurs d'infortune.

C'est dans une petite salle à manger de la résidence de l'archevêché de Montréal qu'a lieu notre rencontre : Claude n'a pas de bureau. Tout près de la cuisine, dans un placard, il range les « outils » dont il a besoin pour sa mission : un peu de nourriture non périssable, des verres, une cafetière et du café. Cependant, l'essentiel est dans le regard qu'il pose sur le Christ défiguré qu'il rencontre dans le centre-ville.

L'enfer des stupéfiants

Claude a passé son enfance en Gaspésie. Il y mène une vie bien ordinaire. À un détail près : il va à la messe, contrairement à ses parents. Un de ses jeux favoris est de personnifier un prêtre qui célèbre l'eucharistie. Il a une grande dévotion à Marie. « Lorsque j'étais enfant, mon oncle missionnaire me racontait la vie des saints et des missionnaires. Je voulais, moi aussi, partir en mission. Avec le temps, je me suis rendu compte que Montréal est un terrain de mission. J'ai juste à arpenter la rue Sainte-Catherine, et me voilà missionnaire ! » Son chemin semble tracé d'avance.

À treize ans, la découverte des boissons alcoolisées le détourne de son rêve. « J'ai bu ma première bière à la mort de mon grand-père », confie-t-il. Puis, plus tard, il tombe dans l'enfer des stupéfiants. « Pour m'en sortir, j'ai fait quelques thérapies. Aucune d'elles n'a fonctionné. Elles m'ont aidé, sans plus. »

Il arrive à Montréal au début des années 1990. Il a alors 33 ans. La rue devient pour lui un refuge. Puis une prison. Un jour, il se sent au bout du rouleau ; il entre dans une chapelle. Devant le saint sacrement, il tombe à genoux et implore Dieu d'intervenir pour changer le cours des choses. « J'ai dit au Seigneur : "Là, tu as deux options : tu prends ma vie ou tu lui donnes un sens." »

Le Seigneur se manifeste à lui par des rencontres providentielles. Grâce à elles, Claude réussit à se sortir de la rue. « Je suis devenu responsable de la maison de Christian Beaulieu, Le Pharillon, à Montréal. C'est là que Christian m'a demandé si j'avais déjà pensé à devenir prêtre. Mon rêve venait de reprendre vie. »

Un toxicomane au Grand Séminaire

Il décide donc d'entrer au Grand Séminaire de Montréal.

« J'avais les cheveux jusqu'au milieu du dos et je chaussais des espadrilles lorsque je suis arrivé au Séminaire. Souvent, j'ai voulu faire mes valises !

Au début, cela a été dur. Je n'avais pas étudié à temps plein depuis longtemps. En plus, je ne comprenais pas toute la matière. La théologie, pour moi, c'était presque du chinois. J'avais bien quelques notions, mais je partais de loin.

« De la rue, où j'avais consommé beaucoup, voilà que je me retrouvais entre les quatre murs du Grand Séminaire où j'étudiais la transsubstantiation ! Croyez-moi, cela n'a pas été facile ! Mais peu à peu, je me suis habitué à l'étude. Cela a été dur. Cependant, j'ai eu de grands moments de bonheur. »

Un jour, Simon Durivage, alors animateur de la défunte émission *Le Point* diffusée sur les ondes de Radio-Canada, lui demande une entrevue. Son *look* particulier pour un séminariste fait tourner bien des têtes. Il était loin de se douter que, parmi les téléspectateurs, se trouvait le père Emmet John, connu sous le nom de père Pops, fondateur de l'organisme Le bon Dieu dans la rue (aujourd'hui Dans la rue). Il lui demande de l'accompagner dans son ministère auprès des jeunes itinérants de Montréal.

Claude est ordonné prêtre en 1997. Il avait alors 42 ans. Feu monsieur le cardinal Jean-Claude Turcotte lui demande alors de poursuivre sa formation. C'est ainsi qu'il s'inscrit à l'Université de Montréal en psychologie. Puis, il lui demande d'occuper le poste de l'aumônier de l'unité des soins palliatifs de l'hôpital en attendant de lui trouver un remplaçant. « Ce qui devait durer quelques mois est devenu une mission qui s'est prolongée sur douze années ! »

Un prêtre dans la rue

Durant ces années, le prêtre n'oublie pas ses frères et sœurs de la rue. Il a un rêve : créer un organisme qui leur apporterait du réconfort au nom du Christ. Il confie son rêve à Mgr Christian Lépine.

Ce dernier, quelques jours auparavant, venait de se faire interpeler par un itinérant alors qu'il revenait à son bureau. L'homme lui a demandé : « Quand y aura-t-il une église pour les personnes itinérantes ? » « Mgr Lépine a montré du doigt la cathédrale et lui a répondu que cette église est sa maison et celle de l'ensemble des itinérants. Le sans-abri a enchainé en disant qu'il ne parlait pas d'un édifice, mais d'un prêtre. Il voulait qu'un prêtre soit avec eux dans la rue. Et voilà que j'arrive avec mon projet : Notre-Dame-de-la-rue ! »

Son ministère lui fait côtoyer quotidiennement l'abime et le sublime. « Vous savez, je me fais bénir tous les jours par les gens de la rue ! Ils viennent à moi et se confient. Toute leur vie y passe. Je leur dis qu'ils viennent, sans le savoir, de se confesser ! Je leur donne alors l'absolution. » Claude célèbre également la messe avec eux. « Durant l'eucharistie, ils me posent toutes sortes de questions et je réponds à chacune d'entre elles. Un jour, au moment de la communion, je présente l'hostie à une jeune prostituée en disant la formule consacrée : "Voici le corps du Christ !" Du tac au tac, elle me répond : "Oui, c'est le seul corps qui me respecte !" J'étais bouleversé ! »

L'évangélisation

Les jeunes de la rue possèdent leur propre spiritualité, selon lui. « Même s'ils ne le connaissent pas, ils me parlent du Christ tous les jours ! Ils ne le nomment pas ! On ne le leur a pas enseigné. Pour parler de l'adoration, que je pratique quotidiennement, ils me disent : "Tu sais, ton soleil qui fait du bien…" Parfois, certains me demandent une Bible. Ils reviennent

« Car j'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger ; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire ; j'étais étranger, et vous m'avez recueilli. »

– Mt 25,35

me voir en disant : "Je viens de lire ce passage. Est-ce que tu peux me l'expliquer ?" À partir de là, je peux faire de l'évangélisation. »

Justement, comment arrive-t-il à les évangéliser ? « Je n'ai pas honte de m'assoir avec eux. Je fais partie de la même gang ! Vous savez, même s'il m'en coute de dire cela, il y a souvent bien plus de partage dans la rue que dans les paroisses ! Ils ne possèdent presque rien et ils le partagent. Plusieurs ont un chien. Lorsqu'ils reçoivent de la nourriture, ils la partagent avec lui. Vous savez, ils me disent souvent que leur chien est bien plus accueillant que leurs propres parents ! Il y a beaucoup de souffrances psychologiques et physiques dans la rue. Chaque hiver, il y a des morts et des amputations ! »

Les trois piliers de sa spiritualité

Pour supporter le poids de la misère, du désespoir, Claude s'est créé sa propre spiritualité. « Ma spiritualité a été puisée à trois sources. D'abord, à l'Arche où j'ai été aumônier. La spiritualité de l'Arche, c'est le lavement des pieds. C'est clair. Toute personne qui s'implique à l'Arche se fait laver les pieds, le Jeudi saint, par une personne qui vit avec une problématique en santé mentale. Laissez-moi vous dire que, lorsque vous vous faites laver les pieds par quelqu'un qui a un gros handicap, cela ne vous quitte plus. C'est une expérience qui m'a marqué à jamais.

« La deuxième source est la Fraternité du Serviteur souffrant, une communauté qui a été fondée au Brésil par Frédy Kunz. Elle est présente à Montréal et à Québec. Frédy Kunz s'est inspiré des cantiques d'Isaïe qui nous parlent du Christ défiguré.

« Je fais également partie de Corpus Christi, fondé par mère Teresa tout juste avant sa mort. Je suis le seul prêtre canadien à en faire partie. C'est pour les prêtres diocésains qui réalisent leur ministère dans la rue. Il y a une sœur de la communauté de mère Teresa qui prie continuellement pour moi. Voilà les trois piliers de ma spiritualité. Le point commun est la dignité de la personne. Je reprends souvent Matthieu 25,35. »

Avant chaque tournée au centre-ville, Claude prie et fait de l'adoration. « Si je n'avais pas Dieu en moi, je ne pourrais pas le donner aux gens de la rue. En Inde, les sœurs de mère Teresa font une heure de prière pour une heure passée dans la rue. »

■

Claude est un prêtre dans la rue, fidèle serviteur du Christ défiguré au milieu de la ville. Un dealeur d'espérance dans un monde où la nuit est souvent plus dense que le jour…

Pour en savoir davantage :
Claude Paradis,
Notre-Dame-de-la-rue : 514 777-3009
notredamedelarue@diocesemontreal.org
diocesemontreal.org/notredamedelarue

L'Arche de Jean Vanier : larche.ca/fr

Fraternité de l'Épi (version québécoise de la Fraternité du Serviteur souffrant)
590, rue Saint-Joseph Est
Québec (Québec) G1K 3B8
418 666-0646.

Missionnaires de la Charité de Mère Teresa
2465, rue Champagne
Montréal (Québec) H2K 2G9
514 524-6372.

Notre-Dame-de-la-rue

À LA RENCONTRE DU CHRIST DÉFIGURÉ

Je suis assis dans la salle d'attente du secrétariat de la basilique-cathédrale Marie-Reine-du-Monde et Saint-Jacques-le-Majeur. À mes côtés, Claude accueille les quelques bénévoles qui vont aller à la rencontre des itinérants dans le centre-ville. L'horloge indique maintenant 18 h 30. Nous devons partir.

Pour ce soir, deux équipes sont formées. La nôtre est constituée de Claude, de deux prêtres et de moi-même. Notre petit groupe s'engouffre dans le métro Bonaventure. L'aventure commence ! Enfin, presque ! Claude s'aperçoit soudainement qu'il nous manque les verres en styromousse pour le café ! Un des prêtres retourne donc au secrétariat. Quinze minutes plus tard, il revient… en compagnie de Jeffrey, notre photographe, qui se joint à nous juste à temps. Dieu soit loué !

Robert

C'est la première fois que nous nous rencontrons, Jeffrey et moi. Toutefois, nous n'avons pas le temps de faire plus ample connaissance, car nous croisons notre première itinérante. Non, elle n'a besoin de rien. Elle semble agacée par notre présence. Personne n'insiste. Nous repartons.

Nous croisons presque immédiatement un homme dans la trentaine assis à même le sol. Tout heureux de manger ses croustilles, il ne demande rien. Nous poursuivons notre route. Nous rencontrons Robert. Il quête. Robert sympathise aussitôt. Il nous raconte que, les soirs où il y a du hockey, la soirée est payante ! Il prend du café et des cigarettes.

Nous sortons du métro. Dehors, la foule est animée. Il fait beau. Aguerris, Claude et ses confrères savent repérer les habitués et les nouveaux venus. Voilà un habitué assis devant quelques boutiques. Non, il ne veut pas de café, il en boit déjà. Par contre, il veut bien prendre une cigarette et quelques boites de sardines. « C'est l'été ! Les besoins sont moins grands », me glisse Claude. Nous saluons l'homme. Il nous sourit. Étrange ! Il a l'air heureux, paisible.

Nous le quittons, car Claude vient de repérer des jeunes assis devant l'église anglicane. Nous conversons un peu avec eux.

Quelques minutes plus tard, nous rencontrons un petit groupe installé quelques mètres plus loin. Ils sont contents de nous voir. J'ai le sentiment que ce sont eux qui nous reçoivent… chez eux. Ils sourient. Nous parlent. Parmi eux se trouve Ian, qui me lance : « J'espère que Claude va revenir ! »

Mystère

Un peu plus loin, nous croisons une jeune fille avec son chien. Nous conversons avec elle. Je repense à ce que Claude m'a confié au sujet de la relation entre les itinérants et leur chien. Je me demande ce qui l'a amenée à mendier au centre-ville, dans une rue achalandée. Mystère… que Claude et son équipe respectent.

D'autres jeunes viennent croiser notre chemin. Ils se sont installés sur le terrain de l'église Christ Church. L'un d'eux, Sébastien, m'invite à m'assoir. Je m'assois donc. Volubile, il me dit : « Claude, c'est le meilleur des meilleurs ! »

Notre chemin nous mène à un ancien musicien. Il veut bien les sardines. Il me raconte qu'une nuit il s'est fait voler sa guitare. Maintenant, il habite une petite chambre. Un autre jeune parle avec Claude de… théologie.

Ainsi va la vie avec Notre-Dame-de-la-rue. C'était un soir tranquille, sans histoire. Une douce soirée durant laquelle la terrible souffrance du rejet, celle-là même que le Christ a ressentie sur la croix, est quelque peu atténuée par des disciples venus apporter un peu de paix et de réconfort en son nom. ■ (Y. C.)

Jeffrey Déragon
jeffrey.deragon@le-verbe.com

RAP DE PRÊTRE

Si ce n'étaient la chemise noire et le col blanc qui ceinture son cou, le père Claude Burns, alias Pontifex, pourrait aisément se faire passer pour un bucheron. Barbe fournie, tempe rasée et chevelure courte soigneusement peignée, il a plus les allures d'un hipster que d'un homme d'Église…

Photo : courtoisie Spirit Juice Studios

Pourtant, lorsqu'on lui demande laquelle de ses identités vient en premier, le rappeur ou le prêtre, sa réponse est instantanée. « Le prêtre, évidemment. C'est ce que je suis d'abord et avant tout. »

Get Catholic or Die Tryin'

Claude Burns est né en 1972 à Evansville, une petite métropole dans le sud de l'État de l'Indiana. C'est à la fin de son cursus universitaire qu'il ressent fortement pour la première fois l'appel à la prêtrise. « Je venais de terminer des études en psychologie à l'University of Southern Indiana. C'est arrivé rapidement. Je suis entré au séminaire en aout de la même année. J'avais 25 ans. »

En plus des messes et des devoirs qui le lient à sa paroisse chaque fin de semaine, le prêtre est souvent sollicité pour venir partager sur la foi, l'Église et la religion. Des conférences durant lesquelles il en profite pour s'adonner à ses autres passions : les mots et la musique.

« C'est une autre composante de ma foi, mais parfois, ça rend l'organisation de mon horaire très complexe. L'an dernier, par exemple, j'ai pris un vol pour New York afin d'assister à un évènement de *Theology on Tap* (des évènements où les jeunes adultes sont invités à échanger sur la foi autour d'un repas ou d'un verre). J'étais de retour en 48 heures pour célébrer la messe du samedi. Heureusement, grâce à l'avènement d'Internet et à la force des réseaux sociaux, ça me permet de rejoindre beaucoup plus de personnes. »

Au-delà des dogmes

Le père Claude Burns ne se fait pas d'idées lorsqu'on attire son attention sur la baisse de fréquentations des églises et le déclin de la religion chez les jeunes. La solution, selon lui ? Une nouvelle évangélisation.

« Regardez le pape François : il n'a pas eu peur de parler et d'aller vers les gens. Il faut redire ce message, sortir de nos barrières si on veut ramener les gens à se tourner de nouveau vers l'Église.

« On ne peut pas simplement répéter les mêmes choses en espérant qu'elles changent, ça ne fonctionne pas. Jésus voulait que nous soyons près des gens. Eh bien, moi, je crois qu'il faut que nous soyons radicaux dans l'amour que nous portons envers les autres. »

Si certains voient d'un mauvais œil l'approche que préconise le prêtre, la plupart, selon lui, sont réceptifs au travail qu'il fait. « Quand je reçois le témoignage de quelqu'un qui a écouté un de mes albums et qui me dit qu'il a arrêté la drogue pour se tourner vers le Christ, ça suffit à me rendre heureux.

Le père Burns ne se fait pas d'idées lorsqu'on attire son attention sur la baisse de fréquentations des églises. La solution, selon lui ? Une nouvelle évangélisation.

Bien sûr, il y a des gens pour qui la conception des devoirs d'un prêtre se limite à célébrer les messes, et donc, c'est dur pour eux de comprendre mon travail.»

L'Église a fait l'objet de nombreuses critiques au cours des dernières années lorsqu'elle s'est prononcée sur des sujets comme le mariage gai, l'ordination des femmes ou encore la contraception.

Sur ces questions, le père Claude Burns est lucide. «L'Église ne changera pas. Cela ne veut pas dire cependant que nous devons être dogmatiques et frapper du poing sur la table. Nous devons garder ouvert ce dialogue, essayer de comprendre les souffrances qui peuvent affliger nos frères et sœurs qui vivent cette situation et ne pas oublier que l'Église est la plus grande défenseure de la dignité humaine. Il faut honorer cette tradition.»

Le bâtisseur de ponts

Pour composer ses chansons, Pontifex fait régulièrement appel à un de ses collaborateurs qui vit en Allemagne. «Il m'envoie des *beats* et je les écoute. Si je ressens quelque chose au bout de quelques minutes, je sais que je peux en tirer quelque chose, et à partir de ce moment, je commence mon processus de création.»

Le prêtre se dit autant inspiré par des chanteurs comme Bob Dylan, Leonard Cohen ou encore Johnny Cash que par Kanye West. «J'adore leur style, mais pour moi qui suis issu du hip-hop, le génie, c'est Kanye West. J'admire sa technique, son son et sa personnalité flamboyante. En plus, il a ce côté Midwest qui vient me chercher.»

Le prêtre se tient à l'affut des nouveautés afin de faire évoluer son propre style musical. Dans ces moments de recherche, il écoute de tout ou presque. «Je n'ai aucun problème à écouter du ASAP Rocky ou du Drake pendant un moment. Ce qui m'achève bien souvent, c'est leur contenu. Il ne faut pas pour autant fermer son esprit. Prenez par exemple saint Thomas d'Aquin, qui n'avait pas hésité à son époque à étudier la philosophie d'Aristote, alors que tout le monde en avait peur. Eh bien, il a utilisé la philosophie pour façonner sa propre définition de l'Église.»

Il laisse échapper un rire. «Je ne dis pas que Drake ou Kanye West soit comparable à Aristote, mais le principe est le même.»

Le plus important, pour lui, c'est de ne pas tomber dans la parodie. «Je ne voudrais pas être simplement une version catholique d'une chose. Je ne veux pas être un cliché. Je veux que ce soit authentique.»

Des projets en préparation? «Un livre, sur l'importance du dialogue entre les cultures, que j'aimerais bien entreprendre cette année.» Et pourquoi «Pontifex»? «Un professeur du séminaire m'avait expliqué comment un prêtre était le lien entre Dieu et les personnes. Pontifex signifie «bâtisseur», et j'aimais bien l'idée de bâtir un nouveau pont entre l'Église et les gens.»

Note:
La rubrique «Viral» remet en circulation et rend ainsi plus largement accessibles des textes qui ont suscité un intérêt particulier sur le Web. Ce texte a été publié à l'origine sur notre site Internet www.le-verbe.com (juin 2015).
Pour aller plus loin:
frpontifex.com

Tournage du vidéoclip *Ocean* (photos : courtoisie Spirit Juice Studios).

Stefany Paulin-Gagné
stefany.paulin-gagne@le-verbe.com

EXTRAORDINAIRES ORDINATIONS

L'année 2015 a été relativement féconde en ordinations sacerdotales au Québec. Le Verbe a rencontré quatre des nouveaux prêtres qui sont entrés au service de l'Église.

Abbé PENOT

Originaire de France, expatrié dans la Belle Province pour entrer au séminaire *Redemptoris Mater* de Québec, c'est au contact du Chemin néocatéchuménal, sans même savoir qu'il y était, que Laurent Penot fit un réel retour à l'Église. Rapidement, il est séduit par la soif de la Parole de Dieu et l'esprit de communauté qu'il retrouve dans cet itinéraire chrétien.

Du refus d'être prêtre

Lorsqu'on écoute le témoignage de l'abbé Penot, on voit clairement – et c'est lui-même qui le dit ainsi – que le Seigneur vient nous chercher, vient nous aimer, même au fin fond de notre misère.

L'amour de Dieu surpasse nos faiblesses. Même si nous en doutons parfois, il nous attend quand même. Et c'est ce qu'il a fait en envoyant un signe clair à Laurent le jour où il alla visiter, seul, la salle qui devait être celle de la réception de son mariage. Il faut dire que rien n'arrête les plans du Bon Dieu.

Fiancé, en couple depuis des années avec sa copine, il habitait même avec celle-ci et projetait sérieusement de s'engager. Évidemment, Laurent disait: «Seigneur, tout mais pas ça» à ce qui commençait d'être un appel au sacerdoce.

Aujourd'hui, il prend remarquablement la vie au jour le jour, avec le sourire le plus sincère et enfantin du monde. Ordonné à son quarantième anniversaire de baptême en la paroisse de L'Ancienne-Lorette, à Québec, il y est affecté en tant que vicaire.

Abbé MALENFANT

Une histoire de faire à sa tête mena Thomas à reconnaitre définitivement son appel à la prêtrise à l'âge de 22 ans. D'abord, il y a eu un premier appel à 13 ans, aux JMJ de Paris. Dans la foulée des émotions, il se retrouve avec plein de jeunes qui partagent la foi. Mais, de retour à la maison et constatant qu'il n'est pas tout d'un coup devenu saint, il se sent trahi par le Seigneur.

La parenthèse

Dès qu'il le peut, il quitte le foyer familial à La Pocatière pour la grande métropole montréalaise. Avec, selon lui, aucune autre idée de ce qu'il allait y faire, sauf «gérer sa propre vie». À demi malheureux, mais croyant que l'autre moitié de son état lui venait de sa proximité avec la religion catholique, il mena une vie d'excès, et pourtant il réussissait. Les études, la copine, le bon emploi, tout y était, mais lorsqu'il revoyait ses amis de l'église, ceux-ci posaient sur lui un regard de compassion, de pardon.

Retour à la case départ

Plus les stimulus baissaient, plus il se rendait compte du vide. Concrètement, il prend conscience de son incapacité à aimer réellement. Il retourne lentement mais surement à la pratique qu'il avait délaissée et expérimente la patience du Seigneur. Après deux ans de vie en concubinage, parallèlement à toutes les catéchèses reçues à l'église, il comprend que tout cela lui faisait du mal. Un grand ménage s'impose.

C'est à ce moment qu'une invitation aux JMJ de 2005 à Cologne surgit. Et voilà que le petit Thomas de 13 ans se leva à nouveau, à 21 ans, à l'appel vocationnel.

Aujourd'hui, il est vicaire de neuf paroisses rurales en Beauce, dans le diocèse de Québec, et il s'en réjouit… car il adore prier sur la route.

À gauche, Laurent Penot, à droite, Thomas Malenfant (photo : Daniel Abel).

Abbé MARCHAND

Originaire de Gatineau, d'une famille pratiquante, ayant flirté avec la tradition tout jeune, il ressent son premier appel à la prêtrise à cinq ans. À l'âge où l'on prend à peine conscience de son environnement, Alexandre Marchand, lui, expérimentait l'amour infini du Bon Dieu et déjà il voulait en faire plus pour Lui.

À la fin de l'adolescence, il découvre la Fraternité sacerdotale Saint-Pierre (FSSP). Bien qu'il eût servi la messe quelquefois étant plus jeune, c'est la liturgie traditionnelle qui lui confirma son appel. À l'âge de 20 ans, il entra définitivement au séminaire de la FSSP à Wigratzbad, en Allemagne. Entre autres choses pour la rigueur de la doctrine, la beauté de la liturgie et l'amour de l'Église.

Paternité spirituelle

Pour un prêtre, la possibilité d'avoir des enfants ne se pose pas de la même façon que pour un couple marié. On utilise l'expression *paternité spirituelle.* Une chance, pour l'abbé Marchand, cette expression trouve tout un écho, et précisément dans les questions existentielles que lui posent les enfants lors des colonies de vacances. Du haut de ses six printemps, une petite lui demanda un jour : « Si on ne peut pas tuer, alors est-ce qu'on peut défendre sa propre vie ? » S'en suit une mignonne explication du commandement « Tu ne tueras point ».

Ordonné le 13 juin à Saint-Hyacinthe, l'abbé Marchand – 28 ans maintenant – a quitté le Québec à la fin de l'été pour son ministère à Namur, en Belgique, à la chapelle Sainte-Thérèse de la Fraternité Saint-Pierre.

Abbé BRETON

Un beau jour, Rosaire Goyette prit sa femme et ses enfants et déménagea à Notre-Dame-des-Bois, tout près de Lac-Mégantic. Pour protéger sa famille de la perte de la foi au Québec, il se retira volontairement de la société et n'avait ni eau courante ni électricité. Cette grande famille élevée à l'ancienne produit du fruit, et le rang 8 devient de plus en plus peuplé. Jacques Breton, 29 ans, jeune descendant de cette famille, compte 230 cousins, sans compter les petits cousins. Il se juge bien chanceux d'avoir eu un grand-père aussi ambitieux… et d'avoir eu accès à l'eau courante et à l'électricité.

Élevé simplement dans son petit village de rang, il a toujours connu la messe en latin.

Le salut des âmes

Il ressent son appel à la prêtrise pour la première fois à 18 ans au contact d'une chrétienne qui le pousse à remettre en question et à approfondir la religion catholique.

Plus il en apprenait sur son Église, plus il l'aimait et avait envie de se donner tout entier à elle. À 19 ans, le Seigneur a mis sur son chemin un prêtre qui l'aida à discerner sa vocation. Jacques Breton, persuadé d'être appelé au mariage, a la maladresse d'avouer à son directeur spirituel qu'il avait vraiment à cœur le salut des âmes. Une fois cette piste creusée, c'est un appel définitif au sacerdoce qui se dessine alors pour lui.

Ordonné en même temps que l'abbé Marchand, le 13 juin à Sainte-Hyacinthe, il exerce son ministère à Ottawa pour quelques années.

À droite, Jacques Breton, à gauche, Alexandre Marchand (photo : Jacinthe Soulard Photographie - www.jscapture.com).

Mgr Terrence Prendergast, s.j.
redaction@le-verbe.com

LA VIE EN COMMUNAUTÉ

L'expérience d'un évêque

Nous avons célébré l'eucharistie et nous avons prié ensemble. Nous avons étudié et travaillé ensemble. Nous avons débattu sur plein de sujets. Nous avons souvent ri et pleuré ensemble. Nous nous sommes pardonné. Nous avons joué au hockey et au bridge avec ardeur. Bref, nous avons passé beaucoup de bon temps ensemble. La vie en communauté : un des grands bienfaits dans la vie d'un jésuite !

J'ai passé la plus grande partie de ma vie comme jésuite au sein de communautés, certaines composées d'aussi peu que sept membres, tandis que d'autres, plus grandes, pouvaient comprendre plus de cent personnes, et ce, à divers endroits et sur trois continents.

Je garde un bon souvenir de tous ces prêtres, de tous ces collègues, de tous ces enseignants qui m'ont appuyé durant toutes ces années et qui m'ont aidé à relever d'innombrables défis.

Jeune prêtre, j'ai vécu quelque temps hors de ma communauté à quelques reprises. De 1975 à 1979, durant mes premières années d'enseignement, j'ai vécu avec un groupe de séminaristes du diocèse d'Halifax. De 1994 à 1995, j'ai passé une année sabbatique à Jérusalem, à l'École biblique et archéologique française tenue par les Dominicains, à titre de professeur invité. C'est au cours de cette année que j'ai été nommé évêque.

Malgré mes nombreuses occupations au cours de ces années, j'ai toujours profité des bonnes occasions qui se présentaient pour rendre visite à mes frères jésuites là où je me trouvais.

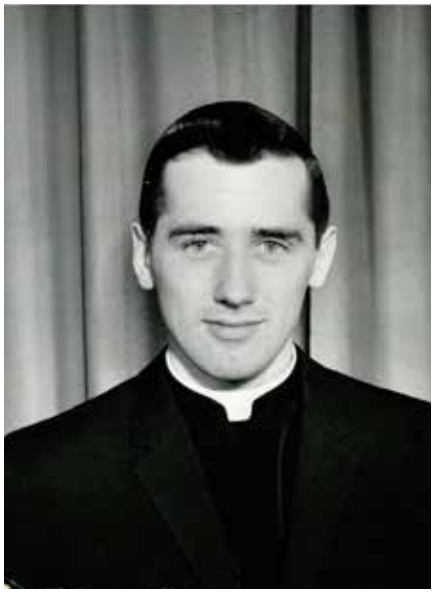
La communauté pour la mission

Pour un jésuite, la vie en communauté n'est pas un absolu. La vie en communauté existe d'abord pour soutenir la mission. Les jésuites vivent en communauté un peu partout dans le monde afin de faire le bien qui doit être fait pour le peuple de Dieu.

J'ai d'abord été au service du Seigneur et de son Église comme successeur des apôtres à titre d'évêque auxiliaire à Toronto (1995-1998). Par la suite, je fus nommé archevêque d'Halifax (1998-2007) puis d'Ottawa (depuis 2007).

Ma nomination comme évêque m'amena d'abord à vivre seul dans une petite maison en rangée à Mississauga. Je profitais de mes jours de congé pour passer du temps avec ma communauté jésuite, au Toronto Regis College.

Durant mes trois premières années, je profitais de toutes les occasions possibles pour rendre visite à mes confrères jésuites ou pour passer quelques jours avec



eux dans les diverses communautés autour de Toronto.

Peu après mon arrivée à Halifax, alors que je me préparais à partager le logement avec un confrère prêtre, le Saint-Siège me nomma administrateur apostolique pour le diocèse de Yarmouth. Voilà ce qui occupa presque tout mon temps !

Malgré tout, je me permettais des rencontres avec les jésuites d'Halifax le dimanche. D'autres jésuites cantonnés dans de petits villages tout autour se joignaient à nous – bonne jasette, bonne bouffe, bons partages. Belles retrouvailles entre amis, avec les confrères que j'avais connus lors de mon premier passage à Halifax. Les jésuites d'Halifax m'accueillirent avec le même enthousiasme que celui que j'ai connu à Toronto, à Rome, à Addis Ababa et à Varsovie.

Un même esprit

Partout, j'ai découvert que mes frères jésuites sont prêts à partager avec un de leurs frères, dès le premier abord, ce qui les habite. J'ai surtout remarqué cela lors de ma visite à Athènes. Au bout d'une semaine, chacun m'avait déjà raconté son cheminement personnel, avait déjà partagé avec moi ses joies et ses peines !

Depuis mon arrivée à Ottawa, je partage une grande résidence avec huit prêtres venus de divers milieux et de tous âges. Nous prions et célébrons la messe ensemble ; nous partageons les tâches à la cathédrale ; nous accueillons les visiteurs. Nous partageons la vie ensemble avec gaieté et humour.

Dans le livre de la Genèse, il est écrit que Dieu dit : « Il n'est pas bon que l'homme soit seul » (Gn 2,18). Dieu donna à Adam une aide qui lui corresponde, avec qui partager et donner la vie.

Jésus choisit cependant de vivre le célibat afin de donner l'exemple qu'il est possible de consacrer sa vie à Dieu. Il appela d'autres personnes à se joindre à lui et à participer à sa mission (Mc 3,13-14). Une communauté se forma autour de lui, une manière de vivre que les diverses communautés religieuses ont reprises, chacune à sa façon.

Je remercie le Seigneur pour tous les bienfaits que m'apporte la vie en communauté, un mode de vie qui continuera très certainement à porter beaucoup de bons fruits alors que nous cherchons tous et toutes à faire le bien et à travailler à l'édification du Royaume de Dieu.

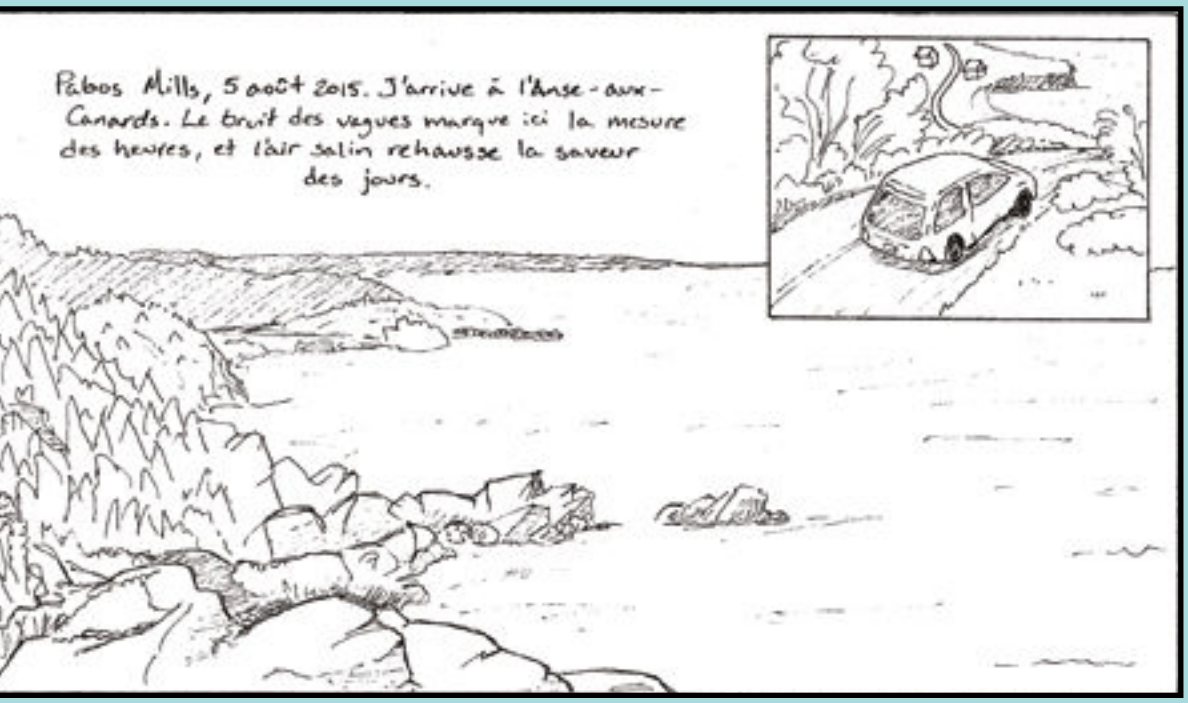
Mgr Terrence Prendergast est jésuite. Il est à la tête de l'archidiocèse d'Ottawa depuis 2007.

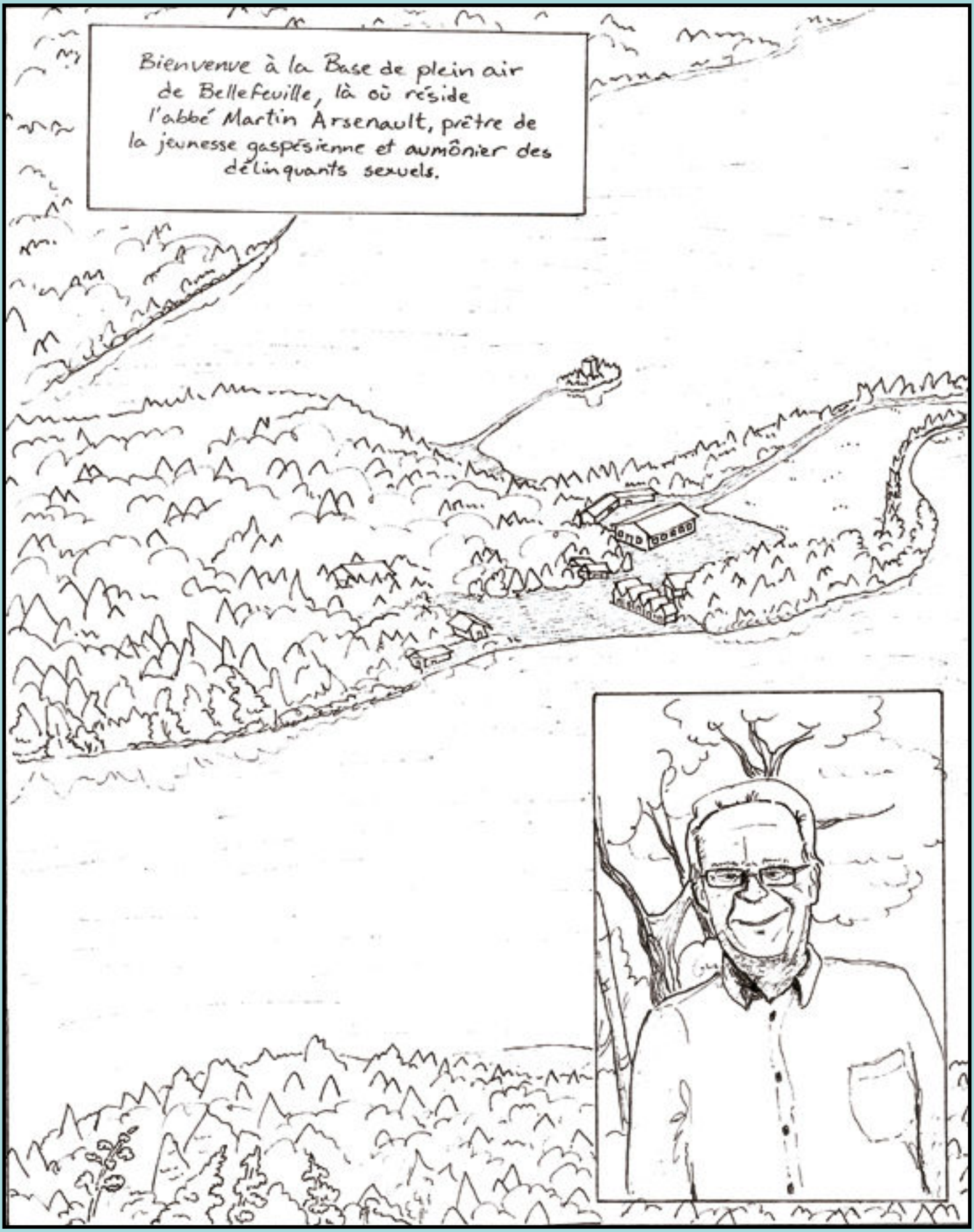
Photos : courtoisie Mgr Terrence Prendergast

L'abbé Martin Arsenault

LA MER, LES ENFANTS, LES DÉLINQUANTS

Textes : Antoine Malenfant
Dessins : Gabriel Bisson



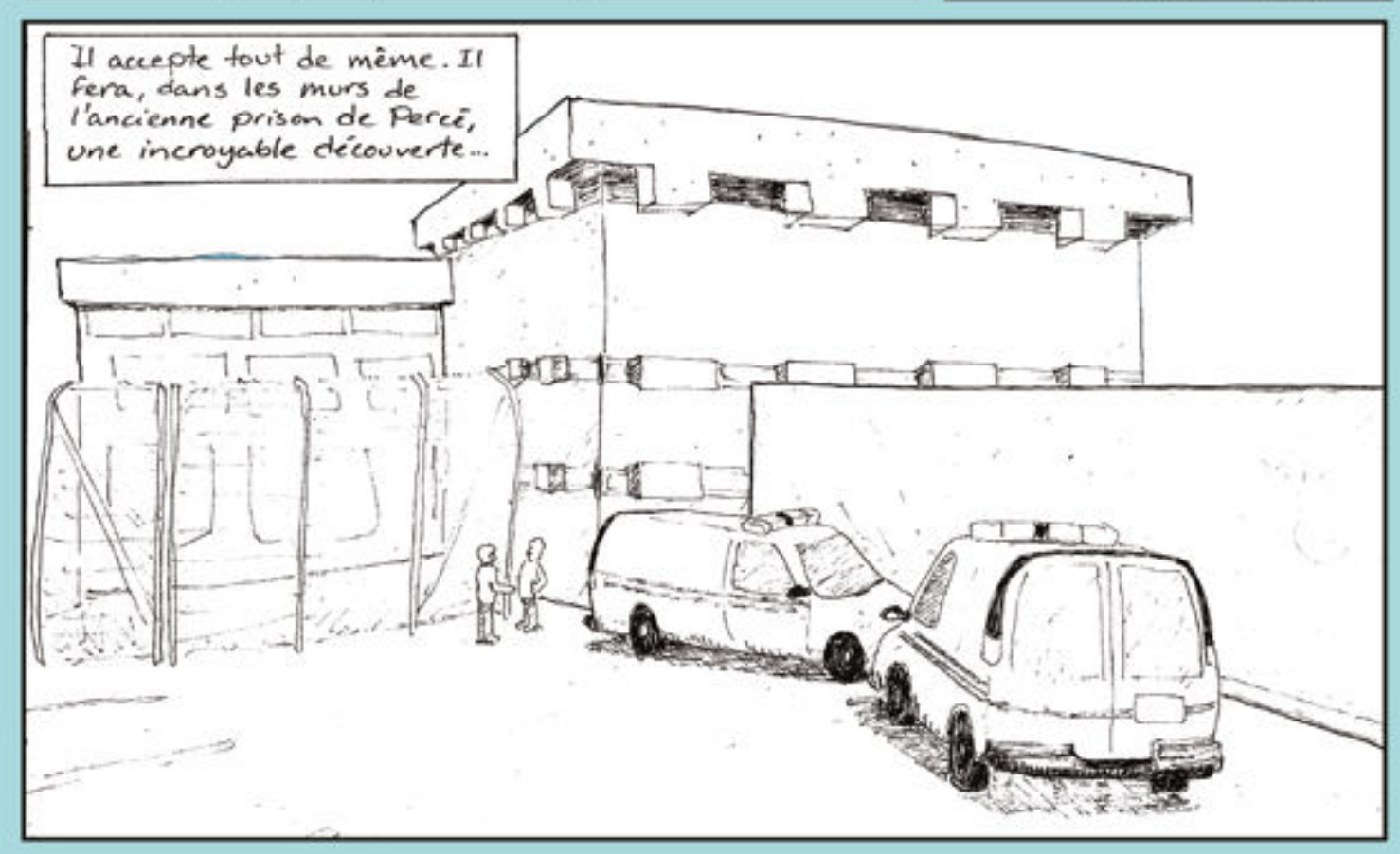

Bienvenue à la Base de plein air de Bellefeuille, là où réside l'abbé Martin Arsenault, prêtre de la jeunesse gaspésienne et aumônier des délinquants sexuels.

Au début des années 1970, alors qu'il est aumônier à la polyvalente de Grande-Rivière, les Chevaliers de Colomb lui demandent de mettre sur pied une colonie de vacances.

Tu veux quelque chose à boire ?
Volontiers! Merci!
Aujourd'hui, il est à la retraite. Il n'est pas moins actif pour autant. D'ailleurs, je suis venu l'interroger sur son nouveau ministère.

En 2011, mon évêque, Mgr Gagnon, vient me voir et me demande quelque chose de spécial.
Il voulait que je sois l'aumônier du centre de thérapie pour délinquants sexuels qui a ouvert à Percé l'année précédente.

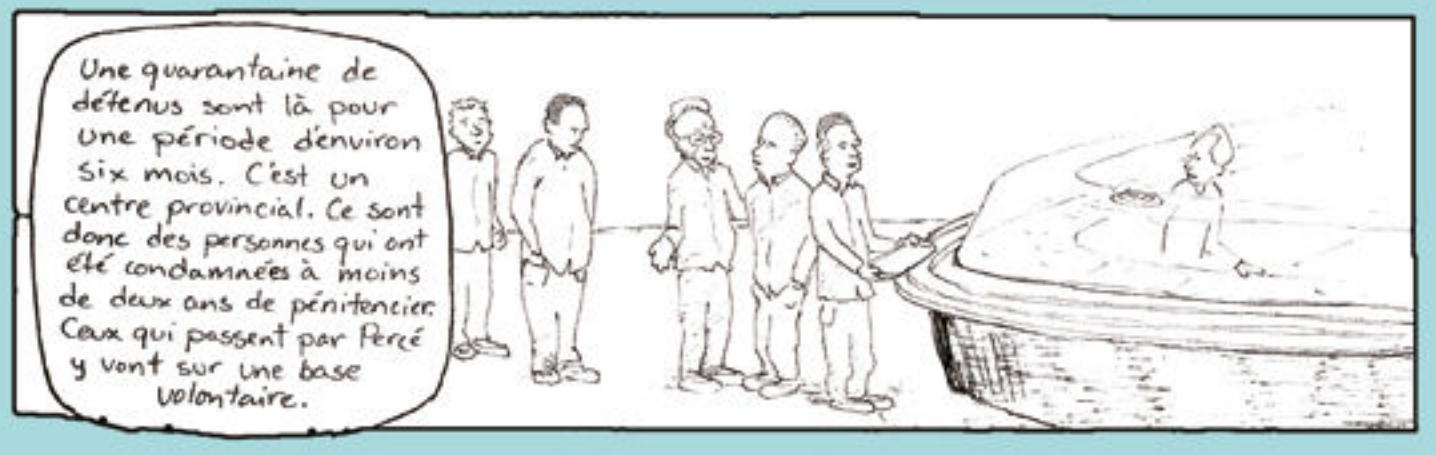
Loin d'être certain que ce soit une bonne idée...
Qu'est-ce que je vais faire là ?

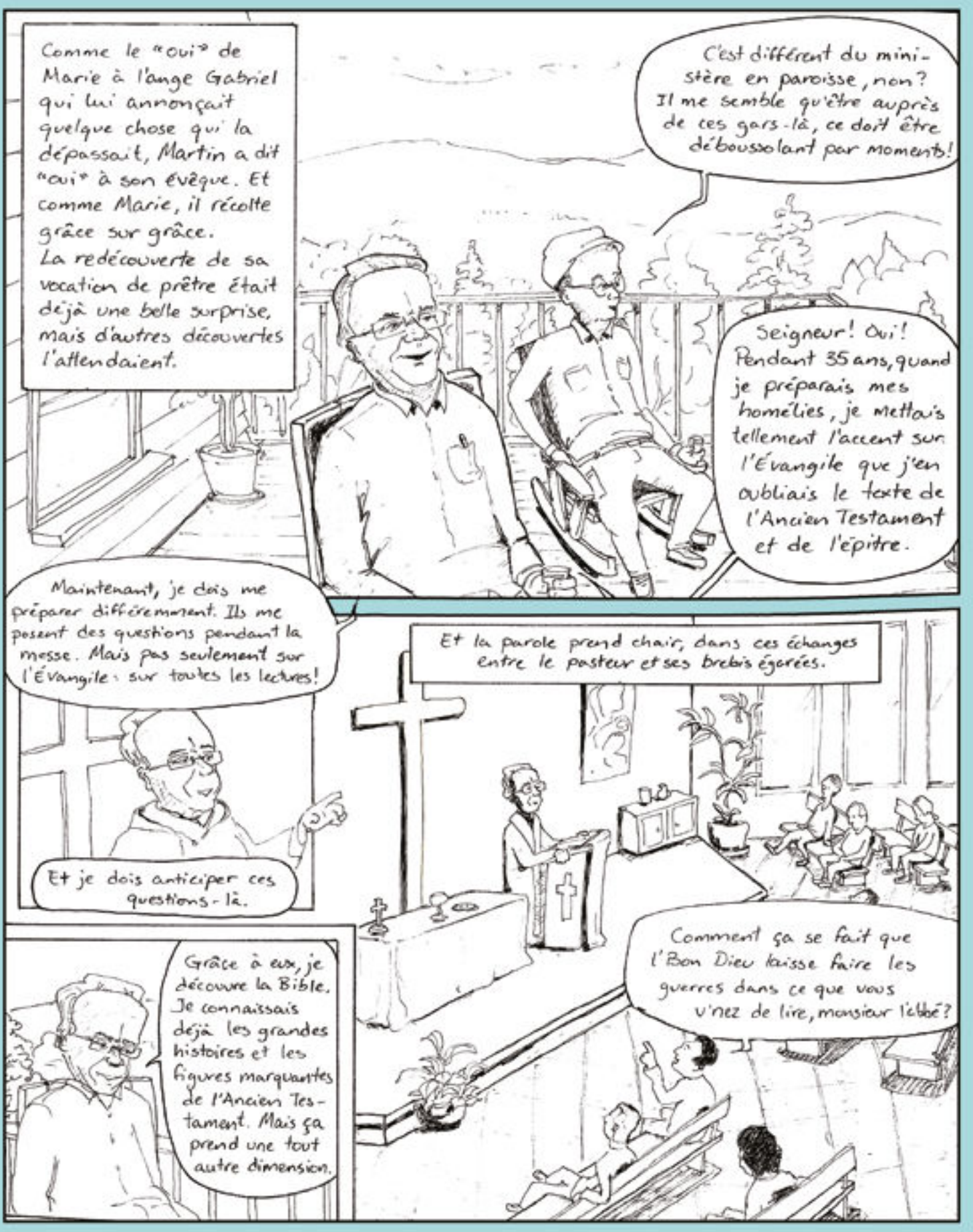

Il accepte tout de même. Il fera, dans les murs de l'ancienne prison de Percé, une incroyable découverte...

Toute ma vie, mon ministère auprès des jeunes m'a beaucoup aidé à GARDER mon Sacerdoce.

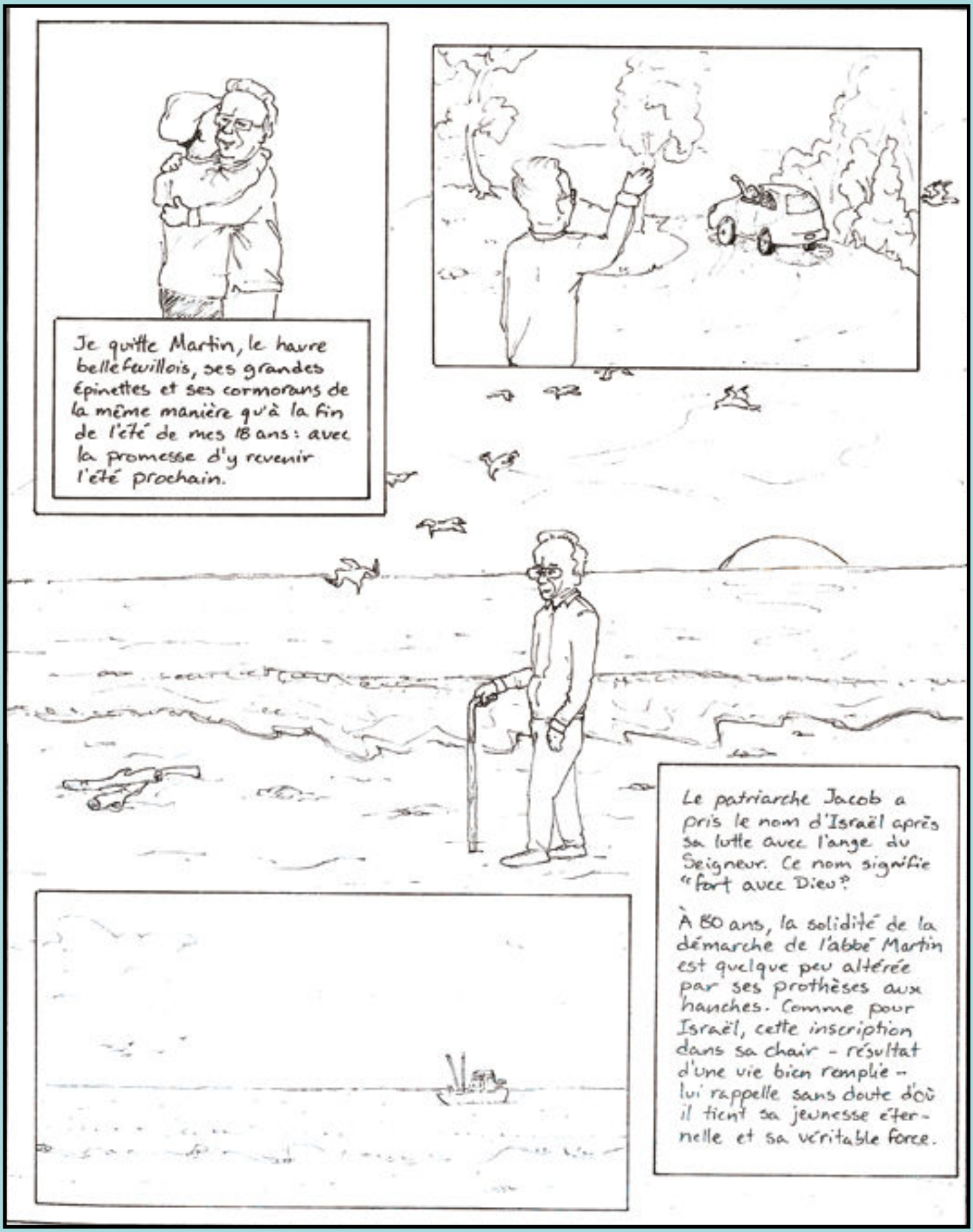
Je dis souvent que, sans le contact des jeunes, je ne serais plus prêtre aujourd'hui...

... Mais aujourd'hui, mon ministère auprès des délinquants sexuels m'a fait AIMER mon Sacerdoce.


Une quarantaine de détenus sont là pour une période d'environ six mois. C'est un centre provincial. Ce sont donc des personnes qui ont été condamnées à moins de deux ans de pénitencier. Ceux qui passent par Percé y vont sur une base volontaire.


Comme le «oui» de Marie à l'ange Gabriel qui lui annonçait quelque chose qui la dépassait, Martin a dit «oui» à son évêque. Et comme Marie, il récolte grâce sur grâce. La redécouverte de sa vocation de prêtre était déjà une belle surprise, mais d'autres découvertes l'attendaient.
C'est différent du ministère en paroisse, non? Il me semble qu'être auprès de ces gars-là, ce doit être déboussolant par moments!
Seigneur! Oui! Pendant 35 ans, quand je préparais mes homélies, je mettais tellement l'accent sur l'Évangile que j'en oubliais le texte de l'Ancien Testament et de l'épître.
Maintenant, je dois me préparer différemment. Ils me posent des questions pendant la messe. Mais pas seulement sur l'Évangile : sur toutes les lectures!
Et je dois anticiper ces questions-là.
Et la parole prend chair, dans ces échanges entre le pasteur et ses brebis égarées.
Grâce à eux, je découvre la Bible. Je connaissais déjà les grandes histoires et les figures marquantes de l'Ancien Testament. Mais ça prend une tout autre dimension.
Comment ça se fait que l'Bon Dieu laisse faire les guerres dans ce que vous v'nez de lire, monsieur l'abbé?

Il y en a même quelques-uns qui ont fait les démarches pour recevoir les premiers sacrements.
Le Corps du Christ.
Un homme a même déjà demandé le baptême. On devait s'assurer que c'était pas simplement pour pouvoir se marier devant l'Église. On l'a accueilli dans ce désir qui semblait sincère.
Puis un autre a demandé la confirmation!
Et Mgr Gagnon est venu expressément pour célébrer ce sacrement avec nous.
Tu vois, malgré toute la misère qu'on peut retrouver dans cet endroit, il y a des miracles qui se produisent. Et j'en suis le témoin privilégié!


Je quitte Martin, le havre belle feuillois, ses grandes épinettes et ses cormorans de la même manière qu'à la fin de l'été de mes 18 ans : avec la promesse d'y revenir l'été prochain.
Le patriarche Jacob a pris le nom d'Israël après sa lutte avec l'ange du Seigneur. Ce nom signifie « fort avec Dieu ».
À 80 ans, la solidité de la démarche de l'abbé Martin est quelque peu altérée par ses prothèses aux hanches. Comme pour Israël, cette inscription dans sa chair – résultat d'une vie bien remplie – lui rappelle sans doute d'où il tient sa jeunesse éternelle et sa véritable force.

Jean-Philippe Nadeau Marcoux
jp.nadeau-marcoux@le-verbe.com

CALVARY, L'ŒIL DANS LE VITRAIL

Tout au long du film *Calvary*, le premier rôle est joué par le péché.

C'est un rôle morcelé en vitrail, un personnage unique dans plusieurs. Le vitrail représente la paroisse d'un petit village d'Irlande en plein 21e siècle.

Pour chaque morceau, un vice et deux figures. La première est celle du pécheur, qu'il soit un mécanicien adultère ou un riche spéculateur nihiliste. La deuxième est celle d'un regard, celui du père James. Par l'usage du cinéma, ce regard met tout à nu jusqu'à son origine ; il simplifie, cherche l'essence des caractères et trace d'un large trait la condition spirituelle de son prochain.

Calvary est un vitrail de sublime modestie, où ce regard des hommes et de la caméra soutient chacun de ses morceaux dans une lumière striée par le mal.

Le bon prêtre

Et vient ce plan où l'on découvre le sens de ce regard : un rictus dans la fumée d'une cigarette et un trait d'humour noir, celui d'un médecin cynique, qui dit au père James : « Mon père, votre personnage est bien plus intéressant que le mien ; c'est celui du bon prêtre. »

Cette affirmation est-elle si évidente ? Car il y a ce père James batailleur de taverne aux jointures boursoufflées ; un autre père James, roulant dans sa voiture de sport ; mais aussi un père James fuyard ayant abandonné sa fille ; sans oublier le père James aux lèvres animées par la parole cinglante ; encore, père James hanté par le scotch ; puis père James propriétaire de révolver ; père James vulgaire, violent et assailli par le doute.

Toutefois, il y a surtout un père James repenti et confesseur, un homme foudroyé par la compassion et pétri d'espérance ; c'est celui que l'on veut tuer dans une semaine parce qu'il est un « prêtre innocent ». Son futur meurtrier, l'un de ses paroissiens, le juge digne de son rôle malgré ses vices. C'est parce que le père James admet sa condition de pécheur que son regard blanchit celui des autres.

Le père James est ce « bon prêtre » parce qu'il sait que son imperfection participe de la perfection du monde ; il sait qu'il ne peut pas sauver le monde du mal avec sa seule volonté.

Cependant, il espère.

Vérité sans filtre

Quant à moi, quand je pense au cinéma, je doute.

Souvent, il ne semble pas digne d'un art. Sa complexité dans le déploiement de ses moyens techniques et son utilisation directe de l'image sont ses pires ennemis.

Lorsqu'on visionne un film, cette complexité nous donne l'impression trompeuse que la réalité nous est offerte sans filtre. En vérité, rien de plus loin de nous, êtres de langage, que cette réalité sans l'intermédiaire du signe.

Pour être grand, un film doit nous faire voir le signe avec cette impression de réalité ; il doit échapper à la complexité de sa mise en œuvre et revenir à la simplicité d'un vitrail ; il doit conduire notre œil à être simplement posé sur un vitrail.

C'est – je crois – ce que le film *Calvary* a réussi.

Calvary, Irlande – Grande-Bretagne, 2014, drame réalisé par John Michael McDonagh, 105 minutes, version originale en anglais, sous-titres en anglais et en français, mettant en vedette Brendan Gleeson, Chris O'Dowd et Kelly Reilly.

Jean-Philippe Nadeau Marcoux est cinéaste indépendant, enseignant de cinéma au collégial et étudiant en philosophie.

VASES D'ARGILE

Le prêtre n'est pas simplement le détenteur d'une charge, comme celles dont toute société a besoin afin qu'en son sein certaines fonctions puissent être remplies. Il fait en revanche quelque chose qu'aucun être humain ne peut faire de lui-même : il prononce au nom du Christ la parole de l'absolution de nos péchés et il transforme ainsi, à partir de Dieu, la situation de notre existence. Il prononce sur les offrandes du pain et du vin les paroles d'action de grâce du Christ qui sont paroles de transsubstantiation – des paroles qui le rendent présent, Lui, le Ressuscité, son Corps et son Sang, et transforment ainsi les éléments du monde : des paroles qui ouvrent le monde à Dieu et l'unissent à Lui.

Le sacerdoce n'est donc pas seulement une "charge", mais un sacrement : Dieu se sert d'un pauvre homme pour être, à travers lui, présent pour les hommes et agir en leur faveur. Cette audace de Dieu qui se confie à des êtres humains et qui, tout en connaissant nos faiblesses, considère les hommes capables d'agir et d'être présents à sa place – cette audace de Dieu est la réalité vraiment grande qui se cache dans le mot "sacerdoce". […]

Si l'Année sacerdotale avait dû être une glorification de notre prestation humaine personnelle, elle aurait été détruite par ces évènements [NDLR : scandales sexuels impliquant des prêtres]. Mais il s'agissait pour nous exactement du contraire : devenir reconnaissants pour le don de Dieu, un don qui se cache "dans des vases d'argile" et qui toujours de nouveau, à travers toute la faiblesse humaine, rend concret son amour en ce monde.

Nous considérons ainsi que ce qui est arrivé est un devoir de purification, un devoir qui nous porte vers l'avenir et qui, d'autant plus, nous fait reconnaitre et aimer le grand don de Dieu.

– Homélie du pape Benoît XVI en conclusion de l'Année sacerdotale, en la solennité du Sacré Cœur de Jésus, 11 juin 2010

Viateur Beaupré
redaction@le-verbe.com

LA FOI

DE MES CONTEMPORAINS « RENDUS AILLEURS »

D'après Jules Fournier, mousquetaire québécois, voici comment monsieur L.-J. Tarte, propriétaire du journal *La Patrie,* donnait son opinion sur un sujet brulant, le 22 avril 1911. Je ne donne ici qu'un extrait de cette opinion tartinée, suffisant toutefois pour éclairer le fond de la pensée de M. Tarte. Voici :

« J'ai voulu jusqu'ici garder mon indépendance et je puis me vanter d'y avoir réussi ! Je ne m'écarterai pas à l'avenir de la ligne de conduite que j'ai tenue dans le passé. Je continuerai de dire à mes lecteurs, dans toutes les circonstances, le fond de ma pensée sur les questions brulantes de l'heure. Mes opinions sont connues et rien ne m'en fera dévier.

« Ainsi, au sujet de la réciprocité, je crois que Washrdlu taoin hardlu clwyp me mshrlu exhilflad vbgkqu Rshrdl : aindlu wy zxfififlà vbgkqj cmiwp shrrdlu etaoin !

« En effet, etaoin, shrdlu, cmfwyp gKqj, etaoin cmfwp, caoin, caoin – Shryp, fienup etaoin nhtaoin srdlu mhe ftaoin rdlu, O.K. klyp.

« Voilà, en termes précis, ma pensée toute nue. Elle pourra plaire aux uns, déplaire aux autres, mais personne au moins ne saurait maintenant mettre en doute ma sincérité.

« *La Patrie* est un journal indépendant.

« Elle n'a jamais craint – elle ne craindra jamais – de proclamer hautement ses convictions, de dire haut et ferme, encore une fois, toute sa pensée.

« L.-J. Tarte » (*L'Action*, 22 avril 1911)

For service in English, press nine now.

Le « shrlu etad sjordlu » à la Tarte se passait au Québec, au siècle dernier, dans le domaine politique. Dans le domaine religieux d'aujourd'hui, on trouve à profusion des opinions aussi tranchées que celles de M. Tarte. À preuve, cette déclaration solennelle faite, il y a deux ans, par un responsable de ce qu'on peut appeler une émission religieuse. On lui demande s'il est croyant. Et il répond, avec l'assurance de M. Tarte :

« Oui, mais je ne dis pas en quoi. La foi, pour moi, ce n'est pas croire aveuglément à un monsieur ni à des déesses. C'est accepter ce qu'on ne sait pas. »

Comme M. Tarte, il aurait pu ajouter, pour préciser sa pensée :

« Etaoin, shrdlu cmfwoyp wbgkqj mewyp rdlu, hrdlu cluppy. Etchafafouin. »

En réponse à cette profession de foi, j'ai cru qu'il serait peut-être utile d'essayer de lui expliquer que la foi, ce n'était pas précisément un mélange de « Etaoin, shrdlu cmfwoyp wbgkqj mewyp rdlu, cmfwp vbgk et de Baoin, Fluxp, Caoin, caoin, caoin ».

En effet, lui disais-je : bizarre de réponse et encore plus bizarre définition de la foi ! C'est consistant comme du yaourt mental ou un dialogue de maringouins.

D'abord, réponse par la négative : la foi, ce n'est pas ceci ou cela, un monsieur ou des déesses. C'est le moins qu'on puisse dire ! Il aurait pu ajouter : du Jell-O ou un bottin

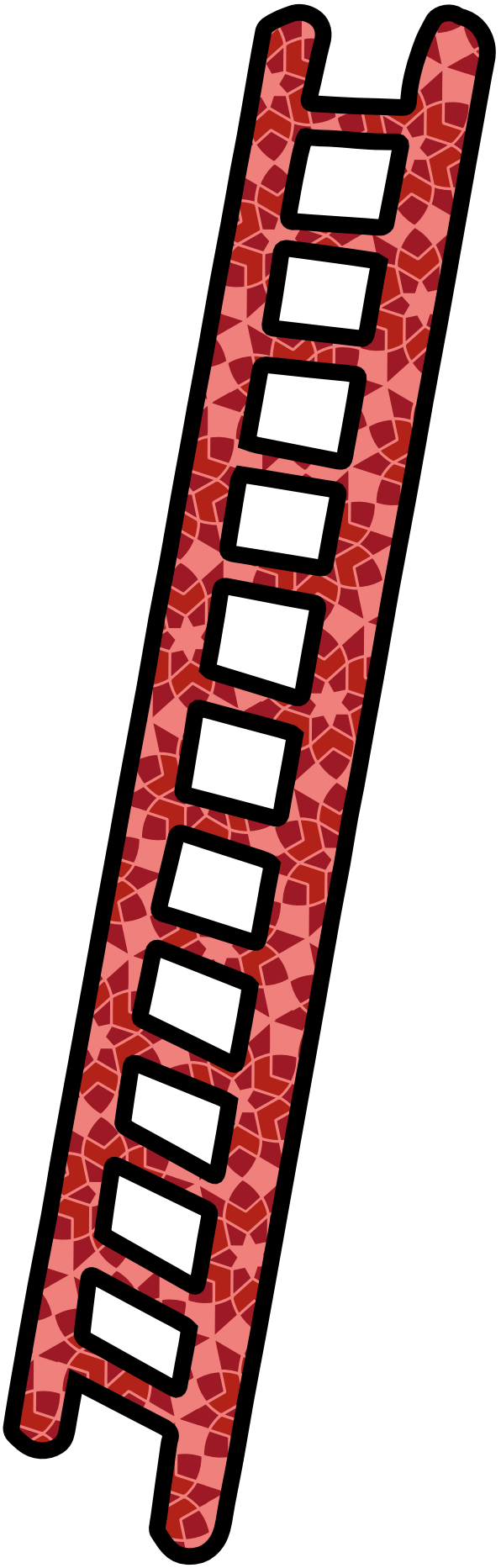


Illustration : Judith Renauld

téléphonique. Et on peut à bon droit se demander s'il y a des croyants au Québec qui croient aveuglément à un monsieur ou à des déesses ; en dehors des hôpitaux psychiatriques, on en recenserait surement peu ou prou. Alors, à quoi rime cette référence à un monsieur ou à des déesses ? À moins que le monsieur en question n'appelle « monsieur » celui que les croyants appellent « Dieu ». Si oui, on aimerait que le monsieur en question nous le dise, au lieu de nous dire qu'il ne le dira pas.

Après cette définition négative, il nous donne la définition de ce qu'il croit être la vraie foi. Laquelle ? La foi, « c'est accepter ce qu'on ne sait pas ». Si l'on ne sait pas s'il pleuvra à 15 heures, jeudi, la semaine prochaine, et si on l'accepte, c'est parce qu'on a la foi. « Et tu seras un homme, mon fils. »

Définition pour le moins nébuleuse, pour ne pas dire loufoque et ubuesque. Il y a des milliards de choses dont je ne sais rien. Tout ça, c'est de la foi ? Il suffit d'accepter tout ce qu'on ignore pour avoir une foi digne de ce nom, la vraie foi, exempte de préjugés, de faux-fuyants et de superstition ?

Je ne sais pas si cette profession de foi est celle d'un chrétien. Si oui, il semble que ce chrétien a oublié son *Credo* chrétien. La foi et l'ignorance, ce sont deux choses, fort distinctes. Pour croire, et pour croire qu'il croit, le chrétien ne se contente pas d'accepter ce qu'il ne sait pas. Le chrétien chrétien dit en quoi il croit. Pour l'essentiel, il dit qu'il croit ce que dit son *Credo*. Ce *Credo* chrétien ne parle pas d'un monsieur ou de déesses : il parle d'abord du Père, du Fils et de l'Esprit Saint. En proclamant son *Credo,* le chrétien dit aussi qu'il croit à l'Incarnation du Verbe, à Dieu fait homme, à l'Homme-Dieu. Et il croit aussi à la communion des saints, à la résurrection de la chair, à la vie éternelle, etc.

Si l'on me dit que ce *Credo* me demande de croire tout ce que je ne connais pas, je peux, dans un premier temps, fort honnêtement, admettre que je ne connais ni le Père, ni le Fils, ni le Saint-Esprit, ni la résurrection de la chair, ni la vie éternelle, etc. Comme chacun de nous peut dire qu'il ne se connait pas à fond.

Mais je peux dire aussi sensément que j'y crois parce que je les connais. Pour croire à quelque chose, il faut que je connaisse ce quelque chose, du moins en partie. Autrement, je crois dans le vide, je crois au vide. Ce qui donne une foi creuse et fort insensée. L'équivalent de celle d'un pieu ou d'un orignal. Si Roméo croit à Juliette, c'est peut-être parce qu'il s'imagine naïvement qu'elle existe comme une Juliette virtuelle ; mais ce peut être tout aussi bien

Dans l'autre section de l'échelle, on trouve ceux qui ont la foi et savent en quoi ils croient, mais aussi d'autres qui disent avoir la foi, mais sans trop savoir laquelle.

parce que sa Juliette existe, suffisamment pour qu'il la voie, surtout avec les yeux du cœur.

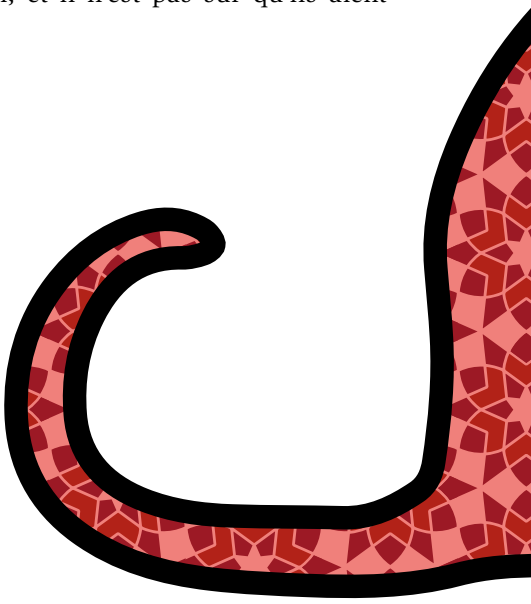
Je connais la Trinité, l'Incarnation du Verbe et la vie éternelle parce qu'on me les a révélées. Comme je crois quantité de choses non pas parce que je les ai inventées ou que je n'en sais rien, mais parce qu'on me les a apprises, parce qu'elles m'ont été données et que je les ai apprises. Par exemple, ma langue maternelle, la vie, la règle de trois et l'intelligence.

C'est très mystérieux, l'intelligence, mais tout homme sensé croit suffisamment qu'il a l'intelligence pour affirmer qu'il est intelligent. Il n'y a que les philosophes déboussolés, déraisonnablement intelligents, pour prouver qu'un homme ne peut pas savoir s'il a l'intelligence ou s'il peut prouver quelque chose, par exemple que son chat existe et que ce chat est un chat. Et qui écrivent plusieurs gros bouquins pour prouver que l'intelligence humaine ne peut rien prouver.

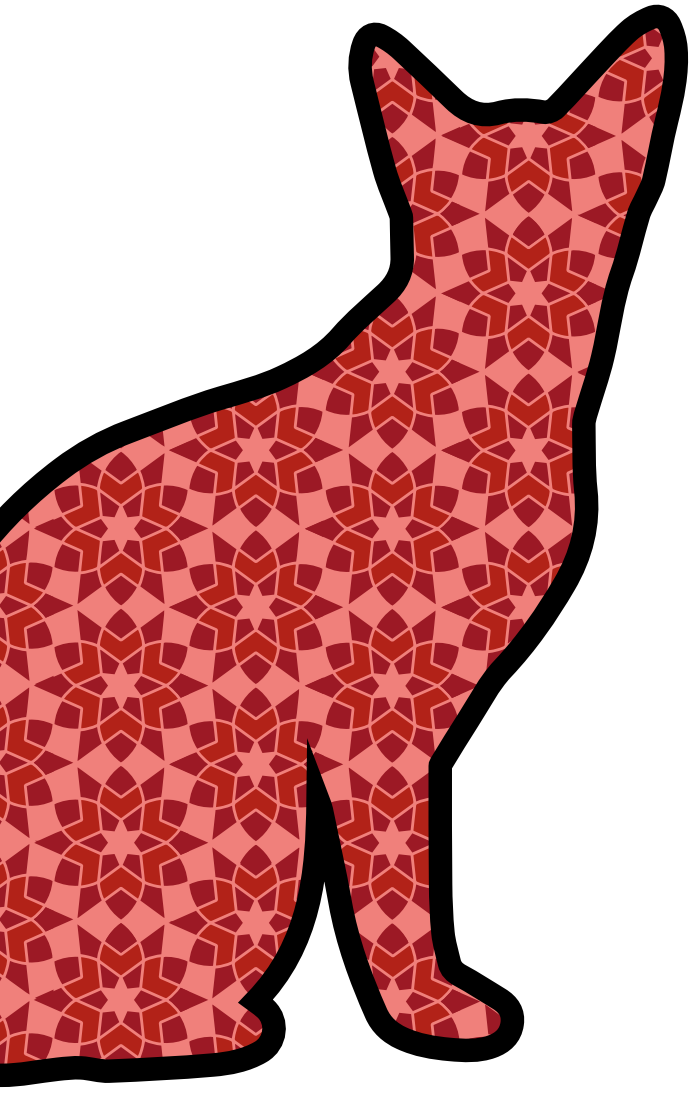
La proclamation (?) de foi citée plus haut ressemble à celle de beaucoup d'autres Québécois contemporains, perchés haut ou juchés bas. Sur l'échelle de la foi québécoise actuelle, l'auteur de cette proclamation se situerait quelque part au milieu. Les barreaux du bas sont occupés par ceux qui ont remisé leur foi au grenier ou dans le garage avec les poupées Barbie ou les camions Tonka de leur enfance. Les plus hardis et militants d'entre eux font des démarches pour qu'on les raie du registre des baptêmes. Ce qui n'empêche pas beaucoup d'entre eux d'occuper les barreaux du haut sur l'échelle de la renommée. En effet, *Tout le monde en parle*.

Dans l'autre section de l'échelle, on trouve ceux qui ont la foi et savent en quoi ils croient, mais aussi d'autres qui disent avoir la foi, mais sans trop savoir laquelle. Ce peut être une foi faite d'un mélange de yoga, de Confucius, d'écologie, de météo, de freudisme, de zen, d'Halloween, d'horoscope, de Weight Watchers, de tao, de Noël (des campeurs, du party du boss, de la dinde, du chocolat, du solstice d'hiver, du père Noël en personne), du bénévolat, de *Jesus Christ superstar*, de *Da Vinci Code,* de granola, de nouvel âge, de bouddhisme, d'astrologie, d'œufs et de poussins de Pâques, de Grande suée, de *Ô Canada* et de *God Save the Queen,* de zodiaque, de PIB, de méditation transcendantale, de bains de boue vaudous, de respiration cosmique, de voyage touristique à Rome, de ressourcement et d'illumination dans les eaux mystiques du Gange, bref, de tout, de n'importe quoi. L'essentiel, perdu dans un marché aux puces. Le vin, dilué en limonade polyvalente, tiède et totalement insipide.

Ces croyants délavés seraient bien en peine de dire en quoi ils sont chrétiens. Ils auraient du mal à réciter la moitié du *Credo* chrétien, et il n'est pas sûr qu'ils aient



retenu tout leur *Notre Père*. Dans une table ronde télévisée où les participants auraient à témoigner de leur foi, si l'on demandait à ces chrétiens déboussolés dans la brume de réciter leur *Credo,* ils seraient bien gênés de le faire devant la caméra et les téléspectateurs, même s'ils en savent des p'tits bouttes par cœur. Ils se contenteraient de dire : « Je suis croyant, mais je ne vous dis pas en quoi je crois. Si vous insistez pour savoir en quoi je crois, je vous répondrai que ma foi, c'est d'accepter tout ce que je ne sais pas. » Alors, on trouverait que c'est un gars sympathique, ouvert sur le monde, réceptif, accueillant, multiculturel et polycultuel, qui se méfie des dogmes rigides, au point de ne pas oser dire qu'un sapin est un sapin et que les Chic-Chocs, ce n'est pas un affluent du lac Saint-Jean.



Ils ne savent pas ou ils n'osent plus dire qu'un chrétien, c'est un disciple du Christ, quelqu'un qui croit que le Christ est Dieu fait homme, que le Christ est mort et ressuscité pour lui, que le Christ est sa vie, que le Christ est son objectif éternel.

La foi du chrétien ne porte pas sur de vagues *feelings,* sur des notions abstraites, désincarnées : elle porte sur le Christ, une Personne, sur Dieu incarné, l'Emmanuel : Dieu parmi nous. Le chrétien, tout chrétien chrétien, peut dire avec saint Paul : « Je cours pour saisir le Christ comme j'ai été saisi par lui. » Le chrétien ne court pas après ce qu'il ne connait pas ; il ne court pas après un monsieur quelconque ou les déesses imaginaires des mythologies anciennes, contemporaines et futures.

Le *Credo* chrétien, ce n'est pas un panthéon où toutes les pseudo-divinités reçoivent une égale attention, c'est-à-dire une égale indifférence, comme dans le panthéon romain et comme dans notre cours éventé *Éthique et culture religieuse*. Ce n'est pas un fourretout, un assemblage hétéroclite d'êtres imaginaires supposément fraternels. Le Christ compare sa doctrine, se compare lui-même, à une épée ; une épée qui sépare, qui divise, non pas pour tuer, mais pour affirmer que le faux, ce n'est pas le vrai. Et pour dire parfois aux pharisiens que leur père, ce n'est pas Abraham, mais Satan, parce qu'ils veulent le mettre à mort sous l'impulsion de Satan, « l'assassin dès l'origine ». Jésus est l'Agneau de Dieu, pas le mouton de Dieu. Sa droiture, son franc-parler et sa doctrine terrorisent ceux qui n'osent pas utiliser l'épée pour diviser ce qui doit l'être, par exemple les sexes, le oui du non, le Bien du Mal, le jour et la nuit, Al Capone et François d'Assise, le je et le tu.

Il ne s'agit pas ici de dresser un palmarès des croyants, de faire la prière du pharisien qui se croit supérieur à ceux qui ne sont pas des pharisiens, mais de pauvres types. Il s'agit de savoir si un chat est un chat, si un homme est une femme, si un Français, c'est un Français ou un Inuit, si un Québécois, c'est un Elvis Gratton, si deux fois deux ça fait quatre et non huit ou trois, si un sapin est un sapin et non un érable, si un bouddhiste est un chrétien et vice versa, et si mon je est suffisamment distinct pour dire qu'il n'est pas ton tu, le il ou le on.

Aux premiers siècles de l'Église, les chrétiens savaient, avec saint Jean, saint Pierre et saint Paul, qu'ils étaient des chrétiens, et qu'un chrétien, ce n'est pas n'importe quoi, mais un disciple du Christ, Dieu fait homme, mort et ressuscité par amour pour les hommes. Et ceux qui les persécutaient le savaient aussi, du moins suffisamment pour croire que leurs victimes croyaient fermement

à des choses qui méritaient la mort. Mais si un bourreau voulait persécuter beaucoup de nos chrétiens ignorant s'ils sont chrétiens et pourquoi, il serait plutôt embêté, le bourreau. De quoi les accuser ? Leur crédo, c'est de croire tout ce qu'ils ne savent pas et ne sont pas intéressés à savoir. Est-ce là une raison suffisante pour les soumettre à la torture afin qu'ils finissent par confesser qu'ils croient à tout ce qu'ils ne connaissent pas ? Le bourreau aurait-il raison de les mettre à mort parce qu'ils ne savent pas à quoi ils croient croire ? Le bourreau pourrait se poser ces questions, du moins s'il n'est pas seulement un manieur de hache compétent.

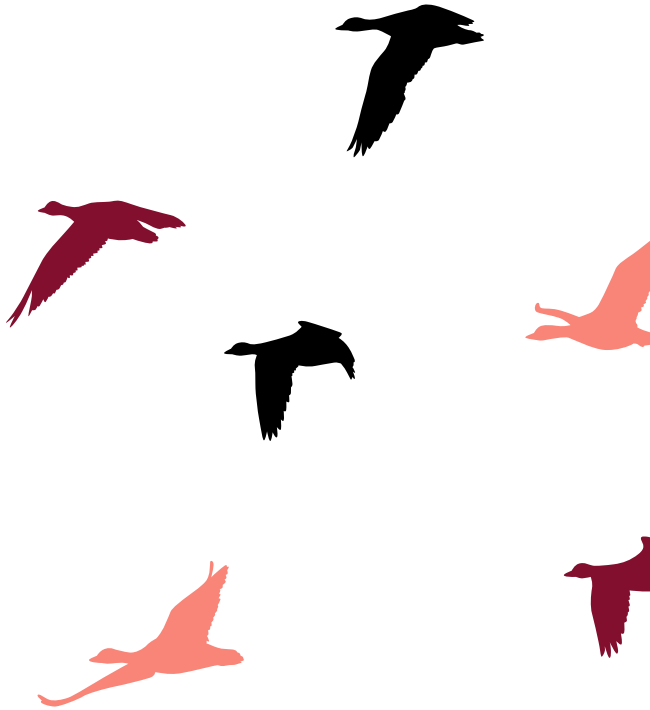
Ces croyants à l'aveuglette et les incroyants *purzédurs* peuvent, bien évidemment, en dehors du domaine de la foi, être plus admirables d'intelligence que beaucoup de chrétiens « ordinaires », mais croyants pour de vrai. Un chrétien, ce n'est pas nécessairement ce qu'on appelle plutôt vulgairement « un battant », un homme efficace-pratique-rentable, un « homme d'action qui brasse de grosses affaires ». Et la foi n'a rien à voir avec le haut ou le bas taux d'intelligence. Vous trouverez autant de gens intelligents chez les incroyants que chez les croyants. Et autant de génies d'un côté que de l'autre. L'athée Prévert est un grand poète, et Pascal le croyant ne l'est pas. Ils n'en sont pas moins aussi intelligents l'un que l'autre. Mais il importe de savoir comment l'homme intelligent utilise son intelligence.

Les inventeurs des camps d'extermination nazis n'étaient pas des idiots. Et Prévert a tout autre chose à me donner que son athéisme grinçant. Et je lui rends grâce pour ce qu'il me donne.

Mais pour ce qui est de la foi, il y a ceux qui sont *in* et ceux qui sont *out*. Comme il y a des hommes qui sont jaunes et d'autres qui sont noirs. On peut légitimement demander à un Jaune de dire qu'il est jaune et de le prouver. De même, un Blanc ou un Noir peuvent normalement faire la preuve qu'ils sont blancs ou noirs.

Dans le cas de la foi, la distinction à faire est plus difficile et subtile. Mais pas au point que tout est du pareil au même, « dans une ténébreuse et profonde unité », dirait Baudelaire. Si les athées peuvent dire qu'ils sont athées et le proclamer haut et fort, avec Nietzsche, Michel Tremblay, Yvon Deschamps, Jacques Godbout et autres portevoix, un chrétien doit pouvoir dire haut et fort, lui aussi, qu'il est croyant. Autrement, il ne pourra jamais dire si son chat et la chatte de son voisin, ni même les siens, sont des chats.

Sur ce point de la foi, l'Évangile nous apprend l'essentiel.

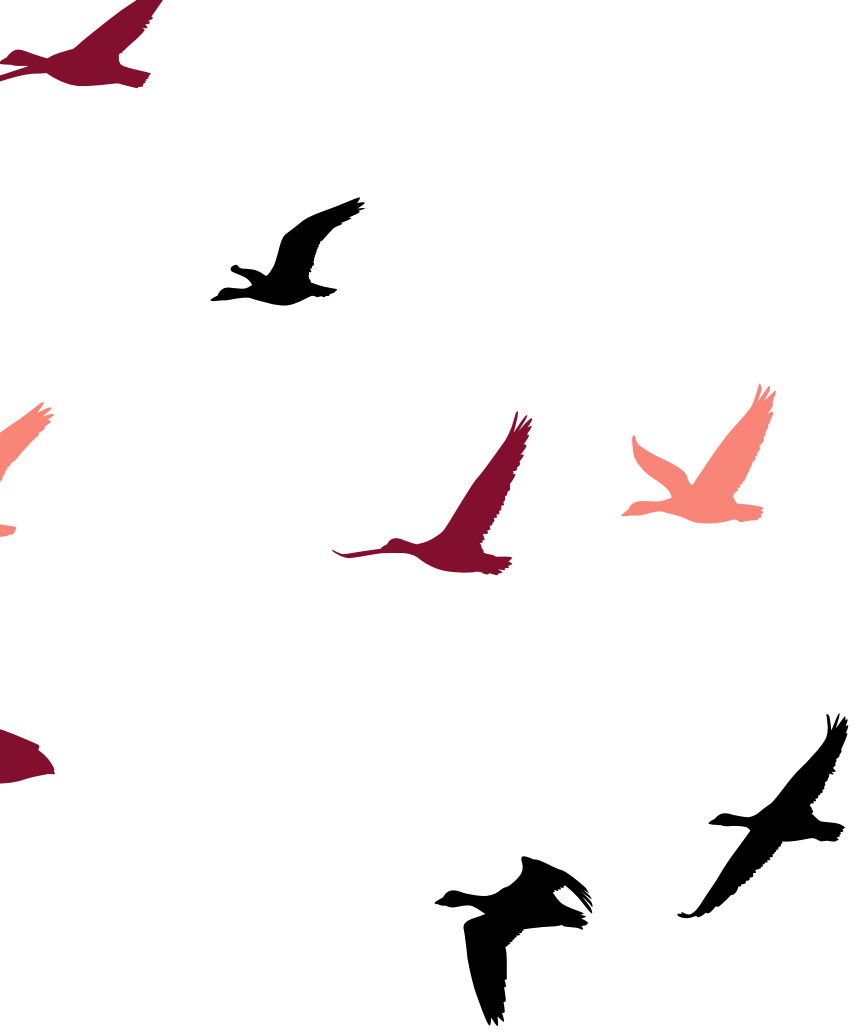


D'abord, que la foi est un don, comme la vie, l'intelligence et tout le reste. Mais, curieusement, un don qui se mérite. Par une adhésion volontaire. « Crois-tu que je peux te guérir ? » demande Jésus à un infirme. Question qu'il pose à tout homme venant en ce monde. Et l'homme dit oui ou non, qu'il soit infirme conscient ou infirme inconscient.

Souvent, Jésus reproche à ses disciples leur manque de foi ; il leur reproche aussi souvent de ne pas se servir de leur intelligence pour comprendre, par exemple, qu'il n'y a pas de nourriture et d'animal impurs ou pour comprendre la parabole du semeur. Pour que de tels reproches soient sensés, cela suppose que les disciples et nous aussi pouvons avoir la foi et l'intelligence. On ne peut sensément reprocher à quelqu'un de ne pas avoir la foi et l'intelligence, si ce quelqu'un est incapable de les avoir. Pour Jésus, comme pour tout chrétien chrétien, foi et intelligence ne sont en rien incompatibles ; au contraire, ils forment un couple solidement unifié, comme le corps et l'intelligence.

La foi est donc en partie volontaire et relève en partie de l'homme, comme en tout ce qui concerne ses relations avec Dieu : il est possible de vouloir croire, il est possible de croire. Comme il est possible de vouloir ne pas croire et, en conséquence, possible de ne pas croire. On se donne la foi autant qu'on la reçoit. C'est un échange qui ressemble à celui de l'Incarnation : Dieu qui se donne, et Marie qui

Illustration : Judith Renauld



donne sa volonté, qui donne son accueil. Qu'elle pourrait lui refuser. Tout comme nous.

Pour embrouiller, embêter et embouteiller Jeanne d'Arc, les théologiens inquisiteurs tordus lui disaient : « Ce n'est pas toi qui as gagné tes batailles, c'est Dieu. » Et Jeanne d'Arc répond, comme auraient répondu saint Paul, le curé d'Ars, le frère André, Thomas d'Aquin et Jésus lui-même : « C'est Dieu, avec Jeanne », ou : « Les hommes combattront et Dieu donnera la victoire. »

L'homme a la foi grâce à Dieu, mais aussi grâce à lui-même. Quand Jésus parlait de la foi à ses disciples et aux autres, il n'entrait pas dans des distinctions byzantines propres à embrouiller, désorienter et enfirouaper les plus forts en thème, y compris les forts en subtilités théologiques. Et ceux qui avaient des oreilles pour entendre et voulaient bien comprendre comprenaient, sans être obligés de consulter les rabbins et les grands prêtres Anne et Caïphe.

Les paraboles de Jésus affirment, de façon on ne peut plus claire, que le croyant n'est pas une marionnette manipulée par Dieu ni un robot programmé d'en haut. Dans sa parabole, l'enfant prodigue dit : « Je me lèverai et j'irai vers mon père. » Il a réfléchi, a pris une décision et se lève pour l'exécuter. Il n'entend pas et n'attend pas que Dieu ou son père vienne le lever. Dans la parabole du semeur, Dieu sème, mais c'est l'homme qui choisit de faire produire la semence ou de l'étouffer par des procédés efficaces. La parabole des talents ne dit pas autre chose, ni celle du bon Samaritain, ni toutes les autres où il est question de la collaboration de l'homme avec Dieu. Et les gens simples, au cœur droit, comprenaient, suffisamment pour croire. D'autres choisissaient de ne pas comprendre, suffisamment pour ne pas croire. Aujourd'hui comme hier.

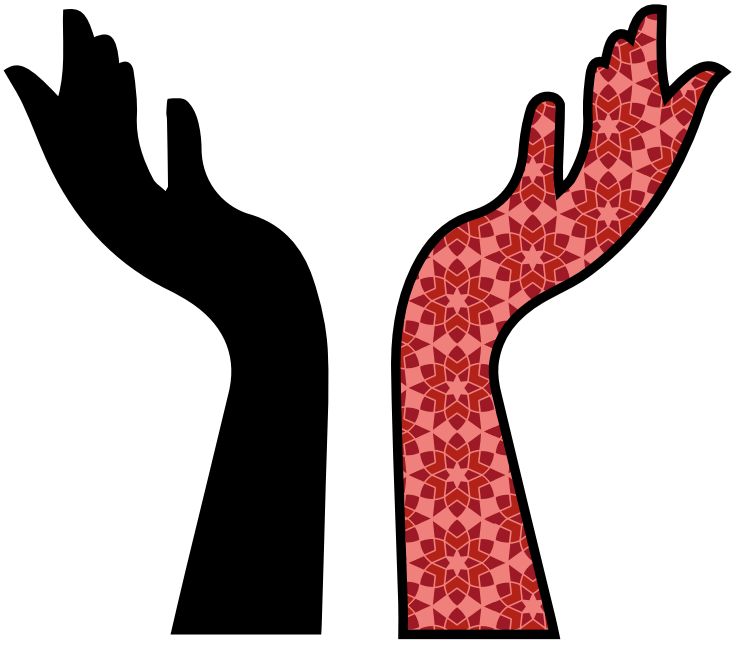
Ce que tous les saints chrétiens ont cru, c'est ce que le *Credo* leur a appris. Pour l'essentiel, c'est ce qu'ont cru la Vierge Marie et Marie de l'Incarnation. Et Jésus lui-même. Ce *Credo,* c'est l'ossature, le squelette de la foi chrétienne. Une ossature, un squelette se doivent d'être fermes, consistants, cohérents, fermement agencés. Si les os des côtes, du crâne et des jambes sont mous comme fromage camembert, mayonnaise ou yaourt, il est évident que cette foi désossée ne peut pas tenir la route pour se rendre quelque part. Comme une montagne de margarine sous le soleil de juillet, elle dégouline et, comme Jacques Languirand, s'en va « par quatre chemins » à la fois, c'est-à-dire au diable vauvert. C'est une foi invertébrée, ouverte et accueillante comme un marécage. Une foi-balloune

gonflée au vent qui passe. Un fourretout où s'accumule un fatras d'idées décousues sans lien organique, des pièces de mécanique qui fonctionnent à vide, sans lien entre elles. Une foi de marché aux puces, de tombola ou de loto.

Cette foi inconsistante, vague comme une sérénade de maringouin, se veut large, capable de tirer un peu partout… hors de la cible. Or, ce qu'on demande à une arme à feu ou à un arc, ce n'est pas de tirer large, mais de tirer juste : dans la cible. Comme on demande à une clé d'être non pas ceci ou cela, de faire ceci ou cela, mais d'être la clé assez précise pour ouvrir une serrure et une porte, celle de sa maison ou celle de sa prison.

Cette justesse, cette exactitude, cette précision, c'est tout le contraire de l'étroitesse d'esprit. La foi chrétienne vise et atteint le cœur de la cible. Et ce cœur ouvre sur l'infini du Réel. C'est une foi qui sait, qui connait. Et qui le dit, à la manière de tous les saints chrétiens et des chrétiens « ordinaires », s'ils sont chrétiens. Et le cœur de cette cible, c'est le Verbe incarné. Qui est tout le contraire d'un fantôme inconsistant, d'un monsieur anonyme, d'un zombi en transit, d'un nuage de fumée. Une foi chrétienne qui n'a pas pour cœur le Verbe incarné, c'est une foi égarée qui tourne en rond, attrape le tournis et s'en va n'importe où, à la recherche de n'importe quoi.

« Et tel est le jugement : la lumière est venue dans le monde et les hommes ont mieux aimé les ténèbres que la lumière, car leurs œuvres étaient mauvaises. Quiconque, en effet, commet le mal hait la lumière et ne vient pas à la lumière, de peur que ses œuvres ne soient démontrées coupables… »



Saint Jean ne marche pas par quatre chemins à la fois : par exemple, il dit de Judas qu'il était un voleur, pour la raison toute simple, tout à fait logique, que Judas volait. Il fait dire à l'aveugle-né que, depuis sa naissance, il ne voyait rien – il était bouché comme un pharisien –, mais que maintenant il voit. Et il voit que les pharisiens qui font cercle autour de lui et essaient de lui faire croire qu'il ne voit pas la Lumière se voilent les yeux avec leur barbe mosaïque pour ne pas voir celui qui est la Lumière. C'est volontairement qu'ils refusent de croire. Et dans la citation donnée plus haut, saint Jean dit que les hommes d'hier et d'aujourd'hui sont libres de dire que la Lumière, ce n'est pas la lumière. Et pourquoi le disent-ils ? Parce que leurs œuvres sont mauvaises. Parce qu'ils sont mauvais, ils refusent la lumière. Ils refusent de croire parce que, s'ils croyaient, ils ne pourraient plus faire aussi librement le mal pour lequel ils ont une préférence.

Cette vérité est dure. Tranchante comme une épée qui sépare le vrai du faux. Qui peut supporter cette chirurgie libératrice ? Pour s'en dispenser, on demande, avec Ponce Pilate, le diplomate couillon : « Qu'est-ce que la vérité ? » D'autres se demandent : « Qu'est-ce que la foi, hein ? »

Le Verbe incarné, voilà ce qu'une foi chrétienne délavée n'ose pas proclamer. C'est pour elle une pierre d'achoppement ou d'échappement. « Cette vérité est trop dure », comme disaient ses auditeurs en entendant Jésus leur dire ces paroles qui ne permettent pas d'échappatoire : « Si vous ne mangez pas la chair du Fils de l'homme et si vous ne buvez pas son sang, vous n'aurez pas la vie en vous. »

Le propre de tous les courants spirituels axés sur autre chose que sur le *Credo* chrétien, c'est justement de désincarner le Verbe, de le transformer en fantasme évanescent, en volutes de fumée pseudo-spirituelle. L'enfant-Dieu que la Vierge Marie tenait dans ses bras, le Fils de Dieu que crucifièrent les Juifs par l'entremise de Ponce Pilate, ce n'était pas l'ombre d'une ombre : c'était la Lumière du monde, Dieu incarné, réel comme le pain et le vin, comme ma chair, comme mes os.

« Ce qui était dès le commencement, ce que nous avons entendu, ce que nous avons vu de nos yeux, ce que nous avons contemplé, ce que nos mains ont touché du Verbe de vie ; … ce que nous avons vu et entendu, nous vous l'annonçons… », dit saint Jean.

Et tout chrétien peut le redire après lui : nous aussi, par la foi, nous avons entendu, nous avons vu de nos yeux le Verbe de vie.

Illustration : Judith Renauld

Ce peut être une foi faite d'un mélange de yoga, de météo, d'horoscope, de Noël (des campeurs), de granola, de Grande suée, de PIB, de méditation transcendantale, de ressourcement dans les eaux mystiques du Gange, bref, de tout, de n'importe quoi.

Saint Pierre porte exactement le même témoignage que saint Jean : « Nous qui avons mangé et bu avec lui après sa résurrection. » Ils n'ont pas mangé et bu avec un fantôme, un rêve de philosophe ou un monsieur anonyme, un « on » cosmique indéfini.

Et l'apôtre Thomas ne dirait pas autre chose : « Puis il dit à Thomas : "Porte ton doigt ici : voici mes mains ; avance ta main et mets-la dans mon côté, et ne deviens pas incrédule, mais croyant." Thomas lui répondit : "Mon Seigneur et mon Dieu !" »

Et nous aussi, nous pouvons dire : « Nous qui mangeons sa chair et buvons son sang de ressuscité qui nous ressuscite. » Le concret, le réalisme de l'Incarnation. La réalité du Verbe incarné.

Parce qu'il fut baigné dans une onde charnelle et parce qu'il riait aux yeux de Notre Dame, dit Péguy, le poète de l'Incarnation.

Le même Verbe incarné, hier, aujourd'hui et demain. Pierre d'achoppement pour ceux qui le refusent volontairement, ou pierre d'angle sur laquelle repose solidement la foi de celui qui veut croire et qui croit.

Bref, avoir la foi en n'importe quoi, en tout ce qu'on ne connait pas, ça veut dire, en clair, n'avoir pas la foi. Impossible de croire en quelque chose que l'on ne connait pas. Le poteau ne croit à rien. Ce genre de foi rejoint, en ligne directe, la limonade pseudo-spirituelle de la gnose antique et de la gnose moderne : la foi en tout, aux Élohim de Raël, au yin et au yang, au nirvana, en n'importe quoi, sauf en ce qui mérite d'être cru.

L'athée a son crédo, ses dogmes. Son premier dogme, c'est : Dieu est impossible, parce que je l'ai décidé. Le *Credo* chrétien commence par dire le contraire : « Je crois en Dieu. » L'athée est un croyant, tout comme le chrétien. Reste à préciser et à évaluer ce que chacun croit, sans se contenter de dire qu'on ne le dira pas.

Viateur Beaupré : Retraité actif de l'enseignement depuis 1994 (latin, grec et cinéma, entre autres), Viateur Beaupré est diplômé de l'Université de Montréal, de l'Institut catholique de Paris et de la Sorbonne. Ce grand passionné de l'œuvre de G. K. Chesterton a publié une vingtaine d'ouvrages et a collaboré à divers périodiques.

Marcel Van, un Apôtre des prêtres dont la cause de Béatification est en cours

Très jeune, Van quitte la chaleur familiale pour répondre à l'appel du Seigneur. Il découvre alors le monde et la grande faiblesse des hommes. Sa simplicité et sa droiture de vie lui valent bien des persécutions. La sainte Vierge, qu'il aime de tout son cœur, est alors son seul réconfort.

La nuit de Noël 1940, Van, âgé de douze ans, comprend que sa mission consiste à changer la souffrance en joie. Quelques années plus tard, il découvre sainte Thérèse de Lisieux par l'Histoire d'une âme. Elle devient sa sœur spirituelle avec qui il aura de nombreux dialogues.

En octobre 1945, il est admis dans la communauté des Rédemptoristes de Hanoï, fondée par Sainte-Anne de Beaupré. Là, le père Antonio Boucher, son directeur spirituel, recueille tous ses écrits.

Après la division du Vietnam en deux, en 1954, Van retourne au Nord devenu communiste. Aussitôt arrêté, il meurt en prison le 10 juillet 1959 consumé par l'Amour.

Découvrir Van

Pour tout renseignement

Les Amis de Van-Canada

Madame Huguette Cardinal

4500 chemin Des Cageux app. 909, Laval QC H7W 2S7

Tél : 1 (450) 687-2384

Courriel : AmisVanCan@amisdevan.org www.amisdevan.org

Disponibles à la
Librairie Saint Joseph
Claire Marais
1313 route de l'église
G1W 3P3 QUEBEC
418 704 3252
www.librairiesaintjoseph.com
contact@librairiesaintjoseph.com

- 8 décembre -

Jubilé de la Miséricorde

LA MISÉRICORDE
Notion fondamentale de l'Évangile, clé de la vie chrétienne
Walter Kasper | Béatitudes

LE MISÉRICORDIEUX À L'INFINI
Roger Poudrier | Médiaspaul

MÉDITER LA MISÉRICORDE AVEC LE PAPE FRANÇOIS
Michel Cool | Salvator

FRANÇOIS ET LA MISÉRICORDE
La Nouvelle Évangélisation: un acte de miséricorde
Jean-Marc Barreau | Médiaspaul

NOUS LES PRÊTRES
Yvon Daigneault | Salvator

PRÊTRES
Sortir du modèle unique
Albert Rouet | Médiaspaul

RÉINVENTER LA PAROISSE
Marc Pelchat (Dir.) | Médiaspaul

CHRÉTIENS D'ORIENT
Le courage et la foi
Jean Mohsen FAHMY
Médiaspaul

DEVENIR ENFANT DE DIEU
La croissance spirituelle dans l'Évangile de Jean
Roger Ébacher | Médiaspaul

MÉDIASPAUL

mediaspaul.qc.ca

Krista Wawrykow
fmj@le-verbe.com

L'AMITIÉ AVEC **LE CHRIST**

En 2007, j'ai fait un séjour à Taizé, une communauté monastique et œcuménique en France. Dans la grande église de la Réconciliation, j'ai aperçu une icône que je n'avais jamais vue auparavant, montrant Jésus mettant la main sur l'épaule d'un homme.

Je dois avouer qu'au premier regard je l'ai trouvée fade et sans expression, un peu étrange à cause des grands yeux des personnages. À ce moment-là, rien ne m'invitait à la contempler davantage.

Un regard renouvelé

Huit ans plus tard, j'ai revu cette icône. Cependant, elle n'était plus pareille… ou plutôt, c'était moi qui n'étais plus pareille. Il faut dire qu'en huit ans on a le temps de faire du chemin ! Non seulement avais-je appris pendant ce temps à apprécier la beauté des icônes, mais j'étais aussi descendue un peu plus dans mon cœur, là où se vit le mystère de la rencontre avec le Christ. Lui qui a promis de nous donner un cœur et un esprit nouveaux m'a aussi donné des yeux nouveaux pour mieux le voir.

Tout d'un coup, cette icône ne me semblait plus si fade que ça – au contraire, n'était-elle pas une expression de la douce amitié que nous sommes appelés à vivre avec le Christ ?

Creuser le mystère

Ne connaissant pas le nom de l'icône, j'ai entré « icône Taizé » sur Google. C'est ainsi que j'ai appris qu'elle s'intitule *Le Christ et son ami* et qu'elle date du 7e siècle, l'original étant conservé au Louvre, à Paris. Ce serait l'icône copte la plus ancienne, découverte en 1900 dans les ruines d'un ancien monastère en Égypte.

D'ailleurs, les grands yeux qui m'avaient initialement détournée de cette icône sont l'un des traits caractéristiques de l'iconographie copte. Comme les grandes oreilles, les grands yeux sont représentatifs d'un aspect de la relation des saints avec Dieu : ils sont à la recherche de Dieu et à son écoute. Il s'agit d'une rencontre en silence – c'est pourquoi la bouche, pour sa part, est relativement petite.

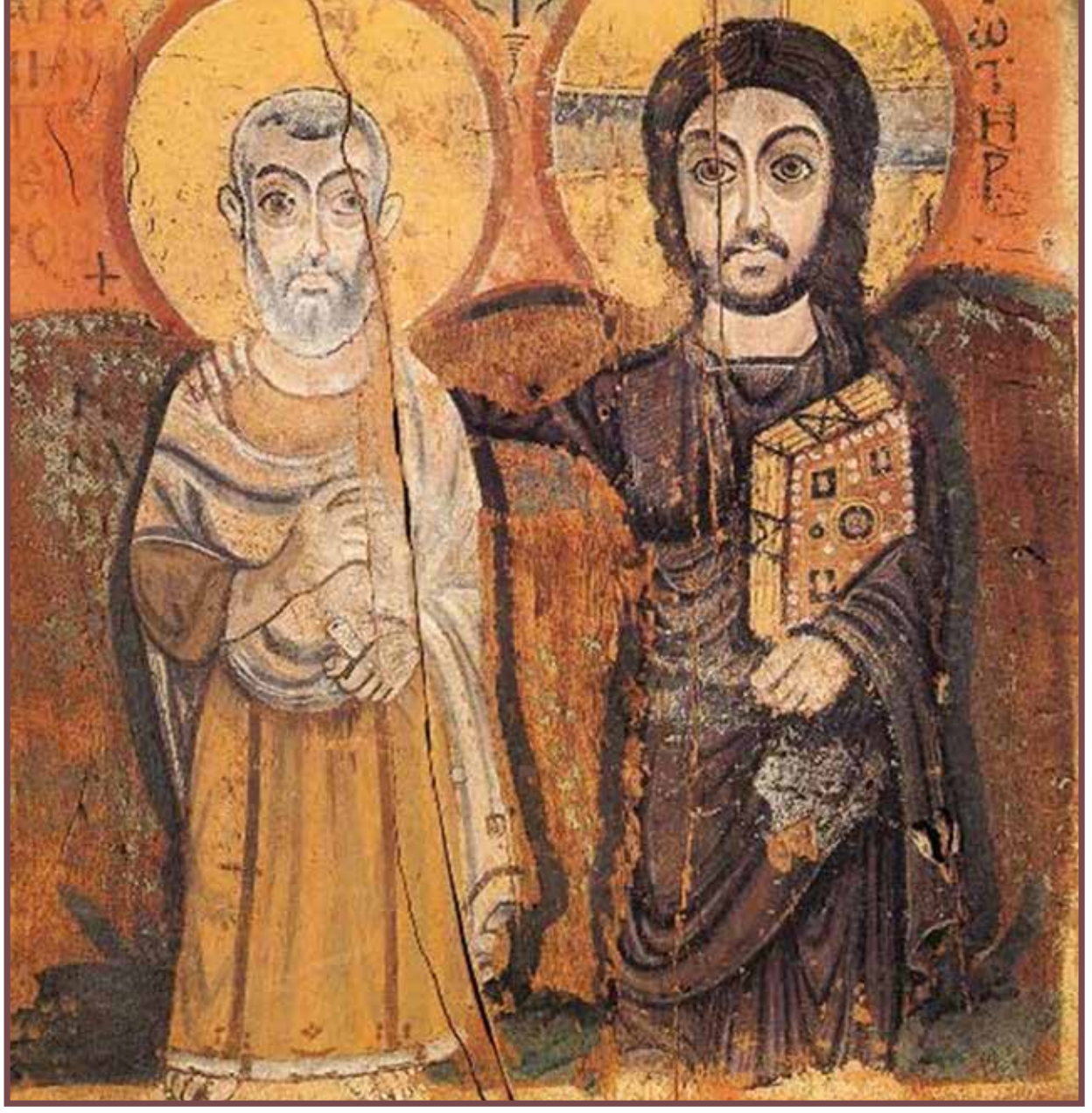
On reconnait Jésus, à droite, à la croix inscrite dans son auréole ainsi qu'à l'évangéliaire qu'il tient de son bras gauche. Un rappel que c'est lui, la Parole de Dieu, la Vérité. L'autre personnage, selon l'inscription à côté de son auréole, serait « Abbé Ména supérieur », le père abbé du monastère où l'icône a été retrouvée.

Même si elle a environ 1400 ans, l'icône est toujours intacte. Certes, elle est un peu fissurée, mais quelle amitié véritable ne l'est pas ? Comme les plaies du Christ, transfigurées à la résurrection, les fissures dans nos amitiés sont transfigurées par la miséricorde et deviennent d'autant plus belles grâce à celle-ci…

Le Christ, notre ami

Avec un brin d'imagination et un soupçon de foi, on peut dire que c'est chacun de nous qui se trouve à la place de saint Ména, sous le bras protecteur et encourageant du Christ. C'est justement de cette manière-là que frère Roger, le fondateur de la communauté de Taizé, contemplait cette icône. En fait, si l'on associe souvent cette icône avec Taizé, c'est que cet homme de prière l'aimait particulièrement pour sa capacité à nous communiquer la proximité du Christ.

Depuis son décès en 2005, les frères de la communauté mettent cette icône dans le chœur de l'Église lorsqu'ils font mémoire de lui à l'anniversaire de sa mort. On dirait même qu'à force de contempler cette icône la vie de frère Roger en est devenue un reflet vivant. Son amitié avec Dieu l'a amené à donner sa vie pour que le Christ devienne l'ami de tous, et que les hommes entre eux se réconcilient en Lui.



En cette année marquant les cent ans de sa naissance et les dix ans de son décès, je lui laisse la parole pour conclure cette réflexion sur le Christ, notre ami :

« Dans notre église se trouve la copie d'une icône copte d'Égypte du 7e siècle. Elle montre le Christ qui met son bras sur l'épaule d'un ami inconnu. Par ce geste, il prend sur lui les fardeaux, les fautes, tout le poids qui pèse sur l'autre. Il n'est pas en face de son ami, il avance à ses côtés, il l'accompagne. Cet ami inconnu, c'est chacun de nous. »

– Extrait du journal de frère Roger, fondateur de la communauté de Taizé, le 2 mai 1980

« Toi le Ressuscité, comme un pauvre qui ne veut pas s'imposer,
Tu accompagnes chacun sans forcer l'entrée de notre cœur.
Tu es là, tu offres ta confiance, tu ne délaisses personne,
même quand les profondeurs crient de solitude.
Pour t'accueillir, nous avons besoin de guérison.
Pour te reconnaitre, il importe que nous prenions le risque
de refaire à tout moment le choix de te suivre.
Sans ce choix, à chaque fois radical, nous nous trainons.
Te choisir, c'est t'entendre nous dire :
"Toi, m'aimes-tu plus que tout autre ?" »

Brigitte Bédard
brigitte.bedard@le-verbe.com

LA TOUSSAINT

Les chrétiens de Rome avaient pris l'habitude d'honorer ceux qui étaient morts en martyrs. On croyait, comme on le croit toujours, que ces martyrs avaient rejoint le Christ dans le Royaume de Dieu et qu'ainsi, étant vivants, ressuscités, on pouvait les prier d'intercéder auprès du Christ pour nous et avec nous en cette vie. Ainsi, on n'était plus seul à prier Jésus-Christ. Unis avec tous les saints, on était des milliers ! Ainsi soit-il pour la « communion des saints » !

La «fête de tous les saints martyrs» est instituée officiellement dans l'Église comme solennité par le pape Boniface IV le 13 mai 610, le jour où l'empereur romain Phocas fit don à l'Église de rien de moins que le Panthéon !

D'ailleurs, si vous passez par le Panthéon encore aujourd'hui, vous constaterez que sa visite pieuse (malgré le brouhaha touristique), ajoutée à quelques prières et rituels, vous obtiendra une indulgence plénière.

Une fête païenne ?

Mais revenons à nos saints. On a honoré ainsi les saints martyrs le 13 mai jusqu'au 11e siècle, date à laquelle Grégoire VII instaure la «Toussaint» en incluant tous les saints, connus et inconnus, et non plus uniquement les martyrs.

On choisit une nouvelle date pour l'occasion: le 1er novembre. Pour quelle raison le 1er novembre? L'histoire donne deux raisons. La première dite «d'ordre pratique», mais qui semble un peu loufoque. On raconte qu'étant donné le flot de pèlerins à Rome en ces temps-là, «il était plus judicieux de célébrer après les récoltes, à un moment où la nourriture ne risquait pas de manquer»!

La deuxième raison est assurément plus signifiante. On a voulu «christianiser» la fête païenne de Samain, très répandue à l'époque, notamment chez les druides celtes de Gaule et des iles Britanniques. Cette fête «encourageait les gens à exprimer concrètement leurs peurs devant le mystère de la mort et les forces du mal menaçant alentour: sorcières, lutins, démons, fantômes».

Une fois le christianisme implanté, on désirait donc rendre cette fête plus sainte – en un mot, on voulait la sanctifier. «Sanctifier», en anglais, se traduit par *hallow*. Et puisque c'était la veille du 1er novembre, on disait: «*All Hallows Eve*», qui devint avec le temps «Halloween».

Le « retour » des saints

Même si, de nos jours, la fête d'Halloween s'est paganisée de nouveau et semble être devenue un simple divertissement totalement vidé de sa signification chrétienne et à mille lieues de toutes expressions concrètes des peurs «devant la mort et les forces du mal», elle est remise à la mode de plus en plus dans les chaumières catholiques québécoises.

Plusieurs familles, communautés et paroisses choisissent de redonner le sens chrétien à cette fête en encourageant les jeunes et les moins jeunes à porter le costume de leur saint préféré, en faisant une chasse au trésor de bonbons, en cuisinant un lot de pâtisseries ou encore en montant une pièce de théâtre sur la vie d'un saint.

C'est l'occasion pour beaucoup de «piger» leur saint dans un grand chapeau et de s'y consacrer tout au long de l'année afin de mieux le connaitre… et préparer la prochaine Toussaint ! ■

Pour aller plus loin:
Dues, Greg, *Guide des coutumes et traditions catholiques,* Paris, Bayard, 2004.

Photo: Vitrail de Sainte-Catherine, cathédrale Saint-Jean, Den Bosch, Hollande.

Jessye Blouin
jessye.blouin@le-verbe.com

Rester en soi

Elle n'aimait rien tant que chanter. Mais que fait-on d'une vie qui git là, à nos pieds, plage désertée par la marée qui n'a plus d'elle qu'un souvenir de galets polis ? Il parait que chanter fait rire les oiseaux, peut-être cela ramène-t-il aussi la source ? Et que chante-t-on quand cette plage oubliée est intérieure ? Quand, à chaque inspiration, c'est une marée de sable qui monte ? Que chante-t-on quand on ne veut pas mourir ?

Pour lui donner un présent habitable, il faut parfois écrire l'histoire au passé.

Il faut avancer, toujours, ne jamais s'arrêter pour regarder derrière, disait sa mère. Si elle craignait tant l'immobilité, c'est peut-être parce qu'elle n'avait eu que de vieilles voitures qui tremblaient à s'en détacher la carrosserie à chaque arrêt. Il est plus facile de maintenir un élan que de donner l'impulsion de départ, notions de physique élémentaire à l'appui.

Sa mère ne s'y connaissait pas en physique, mais elle pouvait identifier mieux que son garagiste tous les feulements, grincements et bruits apparentés de son véhicule. La vie, aurait-elle pu dire, est comme une vieille voiture : on ne sait jamais ce qui va lâcher en premier. Sagesse toute féminine s'il en est une.

Alors, petit bulldozeur la fillette est devenue. Déjà enfant, elle ne jouait pas comme les autres petites filles, qui collectionnaient poupées et accessoires, passant d'inlassables heures à les vêtir/dévêtir/revêtir. Elle préférait plutôt les démembrer et les noyer en prenant son bain.

L'avantage des Barbie, c'est qu'elles se remboitent facilement. Son histoire préférée était celle de Cendrillon, mais pas à cause du prince ou de la robe bleue et des pantoufles de vair. Elle l'aimait parce qu'elle parlait aux oiseaux et aux souris, vivait au grenier et n'avait pour seul rempart contre un monde hostile que celui dans lequel elle s'était réfugiée. Cendrillon lui a ouvert la voie de l'imaginaire, petit univers en vase clos n'appartenant qu'à elle, et d'où toutes menaces étaient écartées.

Happée trop tôt par ce courant avide et rejetée 20 ans plus tard sur une plage de galets isolée, Cendrillon aura perdu plus qu'une pantoufle. Longtemps, elle a attendu, mais la marée ne l'a jamais réclamée. Que fait-on au retour de l'exil quand la réalité, incapable de nous reconnaitre, nous classe dans les objets perdus ?

Et pourtant, c'est là seulement que tout peut enfin commencer.

Se retrouver aux objets perdus présente plusieurs avantages, dont celui de ne jamais y être seul. On y rencontre toujours des plus perdus qui nous rassurent et des moins perdus qui nous entrainent à leur suite. Souvenez-vous du zoo, en prématernelle, où nous devions tous défiler main dans la main devant les enclos et autres « habitats naturels ». Nous l'ignorions alors, mais le spectacle, c'était nous : long millepatte turbulent et coloré qui tantôt trottinait gaiement dans un chuintement de gravier, tantôt s'emmêlait pieds et mains dans la plus grande confusion des accompagnateurs.

Enfin, vous comprenez maintenant le principe de l'entraide aux OP (« objets perdus », c'est un peu triste comme expression et même plutôt macabre si l'on change l'une des consonnes – faites-vous la joie de trouver laquelle –, alors, comme les abréviations ont la cote FAB [celle-ci est de mon cru, j'ai entendu ça dans la rue : « C'est trop fab ! » – pour « fabuleux », vous l'aurez compris], j'ai pris l'initiative de revaloriser [terme aussi très 2015 ; on revalorise tout aujourd'hui, surtout les quartiers défavorisés en les purgeant de leur population, mais c'est un autre débat] cette expression à laquelle on attribue une connotation trop péjorative et j'ai également profité de la si belle occasion qui m'était offerte de pécher [d'un strict point de vue littéraire, bien entendu !] par excès de parenthèses [prouvant par ailleurs que tous, nous aboutissons tôt ou tard aux OP – parce qu'il est si facile de s'emmêler les pinceaux]), soit une longue chaine de perdus tirant les uns sur les autres, donnant ainsi corps au proverbe africain : « Seul, on va plus vite, mais ensemble, on va plus loin. »

Cette expérience est à l'origine du premier « constat existentiel » de cette histoire. Un peu pompeux, certes, mais moins moralement assommant que « leçon de vie » et plus philosophiquement attrayant que « coup de barre ». Alors, parce que la littérature aime aussi

Photo : Judith Renauld

folâtrer avec la pédagogie, voici clairement exposé le premier argument de cette analyse pour l'instant autoréférentielle, mais qui, avec le concours du lecteur – lire : vous – pourrait tendre à l'universalité.

Vous êtes bien perdus maintenant ? Excellent, c'est un préalable pour la suite.

Constat existentiel nº 1 : La peur est un feu vert, non un feu rouge (traduction libre pour les lecteurs daltoniens : foncez, ne freinez pas).

Il s'appelle toujours John Smith. Qu'il soit amoureux de Pocahontas ou déterminé à supprimer Neo – entre l'univers féerique de Disney et la dystopie postapocalyptique de la Matrice, il n'y a qu'un pas –, John Smith, par sa farouche opposition au changement, en devient l'agent principal.

Ainsi, si la situation ou le lieu dans lesquels vous vous trouvez vous font peur, réjouissez-vous, vous êtes au bon endroit. Ne vous détournez pas, ne tentez pas non plus de contourner M. Smith, il ne se laisse pas si facilement doubler. Ne vous laissez pas tenter par un : « Zut, quelle impasse ! » ou toute autre variation sur le thème de l'abattement ; laissez-vous plutôt enseigner par la petite fille.

Appelons-la Aurore, car même profondément plongée dans le sommeil de l'imaginaire, c'est en jeune femme qu'elle en a émergé 20 ans plus tard. La « petite fille » n'est plus tout à fait. Il importe ici de faire une pause : tout à fait. Vous aviez remarqué ?

C'est que parfois Aurore a l'impression de se sentir étirée, diluée dans un corps trop grand pour elle. Comme l'astronaute retrouve soudain son poids lorsqu'il est de nouveau soumis à la gravité terrestre, elle a besoin de temps pour apprendre à se laisser toucher, pour apprivoiser toutes ces mains qui se tendent vers elle. L'attraction de l'autre, la nécessaire altérité, c'est joli sur papier, mais au quotidien ? Entre ça et une guerre de tranchées…

Et le voici enfin, le constat existentiel nº 1 d'Aurore, la raison première de tous ses départs précipités dans le rêve, la peur de l'envahissement. Une main tendue, qu'elle prenne ou qu'elle donne, demande toujours la même chose : reste.

J'ai envie de vous mener de nouveau au quai des brumes. Pour ceux qui ne me suivent pas depuis le début, c'est le lieu de ma première nouvelle [NDLR : *La vie est belle !,* juin 2014]. C'est à cet endroit que j'ai rencontré mon premier personnage, et que je les rencontre tous, d'ailleurs. Permettez que je me cite :

Mais pour l'instant, il y a Becca, assise dans l'escalier devant sa porte, coin Deligny et Saint-Olivier. Les immeubles de la vieille ville sont entassés les uns sur les autres, alors le porche de l'un est le trottoir de l'autre. Elle partage une cigarette avec un chat gris qui lui rappelle à intervalles de promener un peu la main qu'elle a posée sur son dos. Elle a ce regard qui ne voit pas, ces yeux tournés vers des paysages intérieurs. Combien de fois est-elle descendue dans cette vallée, a-t-elle arpenté ce sentier rocheux pour arriver à ce lac ? Ce lac aux eaux si lourdes qu'on le croirait d'huile. S'avance sur son ventre lisse un chemin de bois dont l'extrémité semble avalée par l'horizon. Elle est au quai des brumes. On en a tous un en soi, niché au fond de nos silences.

Cette fois, on y rejoint Aurore. Elle sort tout juste de la forêt qui borde la plage, dans ses cheveux se sont emmêlées des feuilles, et une égratignure s'est accrochée à sa joue, vestige d'une branche qu'elle n'aura pas su éviter dans sa course.

Au bout du quai se tient un homme. Il fait face au lac, elle ne peut voir son visage, mais à sa vue elle accélère encore. Elle dévale le quai si vite que les planches volent derrière elle comme des cailloux. Et pourtant, cette course folle ne suffit pas, ne suffit jamais. L'homme si près, à portée de doigts, ne se laisse pas atteindre. N'est-elle pas arrivée la première, cette fois ? Pourquoi se retourne-t-il maintenant pour cueillir cette petite fille dans ses bras ? Cette petite fille qui n'est pas, n'est jamais elle.

Que fait-on de ses mains, de son cœur, quand celui vers qui on les tend si avidement s'en détourne ?

Constat existentiel nº 2 : C'est toujours soi-même que l'on fuit.

Ce petit paquet d'amour non réclamé, Aurore l'avait enfoui bien au fond d'elle-même, tout accès verrouillé. Du moins le croyait-elle jusqu'à ce qu'elle en retrouve la clé sur une tablette des OP. Elle put alors entendre le murmure du quai des brumes qui l'invitait à descendre, à oser cette route vertigineuse et abyssale qui mène à soi. Accepter les mots jetés au loin, les laisser s'approcher et déposer leur fardeau. Tendre à nouveau les mains et recueillir ces miettes de soi ainsi restituées.

Mon nom est le blanc sur la ligne
Il expire
Froissé sous une pile d'absence

Sur ma peau de papier
J'ai tracé mes silences
Entre parenthèses

Je suis une dédicace affamée
Sous une couverture close
Quand me liras-tu ?

Je ne suis qu'abandons

J'ai mes soupirs emmêlés
Plus friables que la craie
Ils neigent à tes pieds

J'ai la soif au cœur !
C'est moi rouillée, rompue
Sous clé

Quinze années de poèmes éparpillés pour qu'Aurore comprenne qu'elle destinait chacun d'eux à l'homme du quai, pour donner un visage à ce « tu » lancinant. Toutes ces années pour accepter qu'elle était bien la fille de son père et que, comme lui, elle n'avait su que partir. Et enfin, avoir envie de rester.

Aurore n'aime rien tant que chanter, et pourtant, elle ne le découvre que maintenant. Comment chanter quand on refuse de donner une voie/voix à son existence ? Cette nuit-là, une autre voix que la sienne s'est fait entendre. Elle l'a suivie, lentement, frôlant seulement ce sentier rocheux qui l'a tant fait trébucher. Elle a vu au loin un homme cueillir une petite fille dans ses bras, s'avancer jusqu'au bout du quai et s'immobiliser dans une dernière étreinte qui referma les eaux du lac sur lui. Aurore atteignit le quai à

son tour, étendit les bras et inspira longuement. La voix qui lui rendit la sienne parla encore : « Tu m'appelleras "mon Père", et plus jamais tu ne t'éloigneras de moi. »

Constat existentiel n° 3 : Rester en soi. ■

Jessye Blouin : Aussi solitaire qu'engagée, aussi calme qu'énergique, elle se définit comme la femme aux 1001 paradoxes et se présente elle-même comme un petit bulldozer en tutu. L'écriture est pour elle le lieu des contraires où sont maîtres la lenteur et le lâcher-prise, un poumon nécessaire à la respiration de son existence. L'autre, c'est la prière. Et le cœur qui alimente tout ça, Dieu. Parce que déployer son talent en Celui qui le lui a donné fait sa joie et la sienne, elle écrit.

Photo : Judith Renauld

« Gloire à toi, Trinité !
Aux captifs, liberté ! »

Trinitaires, passionnés de liberté !
Pour toi qui cherches ton chemin !

Regarde la photo !

Contemple-la et laisse-toi interpeller par elle !

Tu vois le corps du Christ, sans bras, reposant sur un tronc, entouré de barbelés, et un Trinitaire essayant de les enlever.

La mission du Trinitaire est de libérer nos frères et sœurs qui sont persécutés à cause de leur foi, qui sont maltraités dans leur humanité, qui ont faim et soif de justice et de liberté ! Une belle mission toujours actuelle !

Il y a 800 ans, le Seigneur a appelé saint Jean de Matha pour fonder l'Ordre de la Sainte-Trinité et des captifs.

Le Seigneur continue toujours d'appeler et de dire :

« Viens et suis-moi ! »

Si tu veux en connaître plus sur les Trinitaires, communique avec :

Fr. Louis Gagnon, o.ss.t, Tél.: 450 461-0900
ou
Fr. Michel Goupil, o.ss.t, Tél. : 514 439-2244

courriel : vocationtrinitaire@gmail.com
www.trinitaires.ca

Maison Provinciale des Trinitaires
1481, rang des Vingt
Saint-Bruno (Québec) J3V 4P6

Il revient à chaque personne baptisée en Jésus-Christ
de se préoccuper de l'avenir
de toutes les formes de vocations en Église.

Faites partie du réseau et contribuer à:

- † Développer en Église un climat favorable à la culture de l'appel
- † Sensibiliser à la responsabilité personnelle et communautaire d'interpeller à la suite de Jésus Christ
- † Partager avec les responsables d'animation vocationnelle des outils de travail et de ressourcement
- † Offrir une aide à l'actualisation de la culture de l'appel.

PRÉSENCE RELIGIEUSE INTERCOMMUNAUTAIRE

www.centrepri.qc.ca,
facebook/CentrePRI
centrepri@gmail.com
514 271-5659

Pèlerinage à Fatima, Medjugorje et Rome

Du 08 au 22 mai 2016

3583 $ can.
Par personne

Réservez avant le 1er novembre 2015 pour profitez d'une réduction de 50$ par personne.

Ce voyage inclut :

- Les vols en gros porteurs.
- Hébergement : 5 nuits à Fatima, 7 nuits à Medugorje et 1 nuit à Rome
- Deux repas par jour, toutes les excursions.
- Transferts en autocars deluxe.
- Les taxes et frais de service

NADEAU & ROULEAU L'AUTRE VOYAGE

Nadeau & Rouleau Inc. est détenteur d'un permis du Québec

450-229-6325 / 1-800-463-6323
nadeau-rouleau@cgocable.ca
www.nadeau-rouleau.com

ANNONCER ICI...

c'est comme allumer un lampion
qui brille pour des milliers de lecteurs.

Pour plus d'info. : publicite@le-verbe.com ou 418 908-3438

PRÈS DE 700 PRODUITS OFFERTS !

Des cadeaux qui donnent un sens

la VIE est BELLE ! Boutique

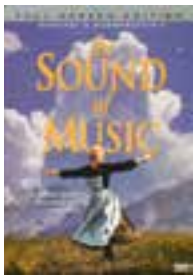
COFFRETS *LA VIE EST BELLE !*

Répandez la joie avec les 72 paroles (bilingues) tirées de ces jolis coffrets. Excellent cadeau d'hôtesse !

CHOIX DE QUATRE THÈMES :

- Paroles de saints (cartes 6 $)
- Versets bibliques : la joie (cartes 6 $)
- Versets bibliques : Marie (carte 6$ ou coffret et cartes 10 $)
- Humour et bonheur (carte 6 $ ou coffret et cartes 10 $)

FORMATS
Cartes : 2 x 3 po
Coffrets : 2,25 x 2,25 x 3,5 po



Mélodie du Bonheur (Sound of Music)

Fox, 1965, 167 minutes.

Un classique ! Maria, une jeune femme pleine d'esprit, devient la gouvernante des sept enfants du capitaine Von Trapp.

15 $

When the Game Stands Tall (bilingue)

Sony, 2014, 90 minutes.

Le parcours du légendaire entraineur de football Bob Ladouceur (Jim Caviezel) qui mena les Spartans à une série de 151 victoires consécutives.

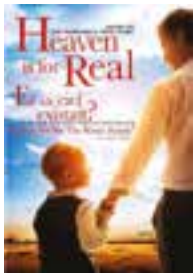
15 $

The Song (bilingue)

City on a Hill, 2014, 116 minutes (PG-13).

Alors que Jed King joue dans un festival local, il rencontre sa future épouse pour qui il écrit « The Song ». Mais le succès aura-t-il raison de cet amour ?

17 $



Et si le ciel existait?

Sony, 2014, 99 minutes.

Histoire vraie. Colton Burpo, à 4 ans, surprend sa famille alors qu'il affirme avoir vu Jésus et les anges pendant son appendicectomie.

22 $

Lettres à Dieu

M6 video, 2012, 92 minutes.

Tyler, 9 ans, souffre d'un cancer et commence à écrire des lettres à Dieu. Le postier, ému par ces lettres, décide de se reprendre en main et d'aider les autres.

25 $

La passion d'Augustine

Séville, 2014, 103 minutes.

Passionnée, résiliente, mère Augustine met toute son énergie et son talent de musicienne au service de ses élèves jusqu'à ce que l'État instaure un système d'éducation public.

30 $

Passion de Jeanne d'Arc

Criterion, 2015, 114 minutes, noir et blanc

Le meilleur film de Dreyer est aussi l'un des plus grands chefs-d'œuvre du cinéma. Renée Falconetti y livre une performance éblouissante.

45 $

NOUVEAUTÉ

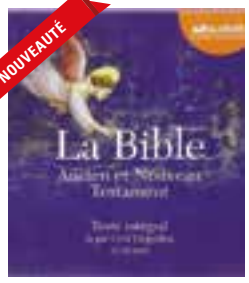
L'apôtre (quantités limitées)

Carron Éditions, 2014, 109 minutes.

EXCLUSIF. Film jamais projeté au Canada. Akim, jeune musulman appelé à devenir imam, voit son identité bouleversée alors qu'il est touché par l'amour du Christ.

40 $

NOUVEAUTÉ



La Bible, Ancien et Nouveau Testament

TEXTE INTÉGRAL

Audiolib, 2014, 103 heures. Livre audio.

Cette édition est la première lecture intégrale en français de la Bible.

100 $

---

418 908-3438

www.boutique.mlveb.ca

Tous les profits sont utilisés exclusivement à la mission de la revue *Le Verbe*.

L'Informateur catholique est un organisme de charité qui peut produire des reçus d'impôt.
Numéro d'enregistrement 13687 8220 RR 0001.

Alex Deschênes
alex.deschenes@le-verbe.com

RÉHABILITER LA CHASTETÉ

On ne peut pas dire que le mot soit à la mode. Peu de chance qu'une marque de vêtements en fasse un slogan ! Non seulement ces huit lettres ne suscitent pas l'enthousiasme, mais l'on éprouve à leur égard plus que de la méfiance, du ressentiment. On voit dans la chasteté un ennemi de l'amour. On s'emploie même à démontrer, en usant d'arguments prétendument médicaux, que la chasteté serait nuisible à la santé. La chasteté n'aurait aucunement sa place dans l'amour.

Et donc, qu'un jeune de 28 ans écrive un article pour « réhabiliter la chasteté » a tout d'une provocation. Nous sommes en effet des révolutionnaires. Nous qui avons connu l'amertume découlant de l'« amour libre ». Nous qui payons aujourd'hui les frais de nos erreurs et de celles des générations passées.

Mais nous aussi qu'on appelle la « génération Jean-Paul II », nous en qui ce grand pape mettait toute sa confiance et à qui il confiait la tâche de bâtir la civilisation de l'amour. *Nous voulons gouter la vraie liberté sexuelle, la vraie liberté de l'amour :* l'innocence et la liberté que connaissaient Adam et Ève.

L'amour est un combat

On nous a dépeint l'amour et la sexualité comme une chose facile, bucolique, dans laquelle on s'étend comme dans un pré où pousseraient sans effort des fruits abondants. Or, combien d'entre nous connaissent ce soupir amer et coupable qui suit le plaisir ? La sexualité, si elle n'est pas élevée à l'amour, s'épuise dans la jouissance.

Ainsi, ce qui avait commencé comme une belle histoire d'amour risque d'être absorbé par la sensualité. L'affection et le désir qui naissent entre deux personnes sont *l'occasion de l'amour.* Nos désirs, nos sentiments sont *la matière de l'amour,* et non pas l'amour lui-même. Être amoureux, ce n'est pas encore aimer.

Mais nous affirmons – et c'est ici que commence notre révolution – que *l'amour est un combat* et qu'il demande du travail.

Le véritable amour nait d'un combat incessant pour l'autre. Et l'arme qui m'est donnée pour combattre n'est autre que mon corps, avec ses désirs ! L'homme ne peut aimer sans son corps. Jésus nous invite à aimer par notre corps (Mt 25,35-40). Et donc, pour mener ce combat, il me faut devenir maitre de mon corps, et pour cela *libre* de mes désirs, afin de faire de ces désirs une expression personnelle et authentique de l'amour.

C'est à cette liberté que – tout homme et toute femme – nous voulons gouter. La liberté de dire avec mon corps, en pleine transparence et pleine vérité, les plus profondes paroles d'amour.

L'amour est un art, comme la musique, comme la danse. Maurice Béjart, un chorégraphe français, disait :

« L'ascèse est une des choses principales pour le développement de l'être humain et est nécessaire à la construction d'un art, quel qu'il soit. Quand on me dit : "Qu'est-ce que la danse ?" je réponds : à l'échelon des gens qui ne savent pas, c'est se mettre debout et faire n'importe quoi ; à l'échelon des très bons danseurs, c'est avoir une discipline de dix ans ou de quinze ans et faire des choses très codifiées ; à l'échelon du véritable danseur, c'est se

mettre debout et faire n'importe quoi, mais après avoir passé vingt ans d'ascèse… C'est retrouver l'innocence et la liberté, mais avec un travail préliminaire.»

Aussi, il n'y a pas d'amour véritable sans ascèse, *il n'y a pas d'amour véritable sans chasteté*.

L'amour en vérité

La chasteté n'est pas un non. Elle est d'abord un oui d'où découlent plusieurs «non». Elle consiste en l'affirmation de la personne, de sa valeur, de sa dignité. Elle est un *choix* – total – de la personne au sacrifice de tout le reste.

La chasteté n'est pas la continence. Bien qu'elle demande des moments de continence, elle consiste à vivre la sexualité dans sa *pleine vérité,* à dire toujours la vérité avec mon corps. La chasteté se vit aussi dans l'union sexuelle, dans le fait de se donner dans son corps de manière sincère et totale.

La chasteté n'est pas la virginité. Car je peux être vierge sans être chaste. Et je peux avoir perdu ma virginité, mais vivre désormais chastement. La chasteté n'est rien d'autre que cette force intérieure qui me permet de dire la vérité avec mon corps, malgré les erreurs du passé. Elle consiste à intégrer mes désirs pour en faire une force (et quelle force!) de l'amour: un amour gratuit, inconditionnel, fécond et total.

La chasteté n'est pas le mépris du corps et de la sexualité. Cette «chasteté» hypocrite n'est qu'une autre forme de l'impureté. La vraie pureté consiste à reconnaitre et à élever les valeurs du corps et du sexe à la valeur de la personne. Seuls un homme et une femme chastes sont capables d'apprécier la vraie valeur de la sexualité et d'éprouver un amour véritable.

La chasteté n'est pas le mépris du corps et de la sexualité.

La chasteté, c'est *la transparence de l'amour,* cette transparence du corps qui nous permet de dire (et de redire) avec nos corps nos vœux de mariage. Cette transparence qui nous donne, en tant qu'époux, de voir Dieu à même notre sexualité (ainsi que se voyaient Adam et Ève avant de tomber à cause d'une fausse publicité) et, en nous unissant, de nous unir à Lui.

La chasteté, c'est la liberté retrouvée, après une longue ascèse.

La chasteté est «la voie infaillible à la joie» (Jean-Paul II). ■

Alex Deschênes est tellement mordu de la théologie du corps qu'il prépare un doctorat sur le sujet. À vos agendas : publication prévue pour mai 2016. Passionné de littérature, de philosophie et de Jean-Paul II comme il s'en fait peu, Alex tient aussi un blogue (theologieducorps.com).

Œuvre : *Effleurement*, Sylvie Chartrand

Jacques Gauthier
jacques.gauthier@le-verbe.com

LES LITURGIES FAMILIALES

Nous avons vu au numéro précédent comment prier en famille. Les passages que vit la famille, ses joies et ses peines, sont autant d'occasions de célébrer le Christ ressuscité dans de petites liturgies familiales. Normalement, ces moments de célébrations familiales sont source d'espérance. Ils permettent à la famille de se retrouver comme «cellule» d'Église, de se rassembler autour de «notre Père», de donner un sens religieux aux différentes étapes de croissance.

La liturgie familiale

La foi chrétienne, à cause de son caractère relationnel, se communique par des mots et des gestes, des prières et des rites qui célèbrent la relation d'amour entre Dieu et l'être humain. La famille vit aussi une alliance au quotidien, une relation d'amour entre ses membres. La liturgie familiale jaillit de cette vie et de cet amour.

La liturgie familiale est un ensemble de pratiques ou de rites qui viennent de l'intérieur de la famille. Ces pratiques varient d'une famille à l'autre. Elles jaillissent de la vie elle-même et elles prolongent tout naturellement la liturgie officielle de l'Église. Ces moments de célébrations familiales sont vécus comme des moments d'intimité et de vérité où les membres de la famille se donnent le temps d'aimer et de s'offrir au Christ.

Tous les évènements de la famille, de l'Église et du monde peuvent être l'occasion de prier à la maison : prières avant et après les repas, bénédictions du jour de l'An, expériences de pardon, actions de grâces lors d'une nouvelle importante, comme l'attente d'un enfant, un déménagement, la visite d'un ami, la fête des mères et des pères…

Notons que les enfants vivent plusieurs passages qui peuvent être autant d'occasions de courtes prières en commun. J'en donne des exemples dans mon *Guide pratique de la prière chrétienne* : baptême, premiers pas et premier jour d'école, première communion, confirmation, profession de foi, anniversaires de naissance. Il s'agit de remercier le Seigneur par une prière, une bénédiction, pour ces étapes dans leurs vies.

Les cycles de la vie

La liturgie familiale n'est pas fermée sur elle-même. C'est une fête pour Dieu, toujours ouverte à la vie, à l'amour. Elle exprime la foi chrétienne vécue à la maison. Elle vit au rythme de quatre grands cycles : le cycle de l'année liturgique, celui du couple, celui des enfants et celui de la famille.

Le cycle liturgique de l'Église nous apporte ses temps forts chaque dimanche : avent, Noël, carême, semaine sainte, Pâques, Pentecôte… Il en est de même pour le cycle du couple chrétien, qui a ses propres saisons. Les conjoints participent d'une façon ou d'une autre à la dynamique de l'incarnation du Christ, à sa mort et à sa résurrection. Le travail, les moments de joie et de tristesse, l'intimité conjugale, les nuits blanches auprès des enfants, les anniversaires de mariage, les sorties en amoureux, les temps de dialogue peuvent être des occasions de bénir, de louer, de demander, de rendre grâce, de célébrer, de rencontrer le Christ présent en chacun de nous.

Prier en famille, c'est reconnaitre ensemble que la vie est un don de Dieu. Lorsque notre dernier «bonsoir» clôt le premier «bonjour» du matin, que notre «je t'aime» s'adresse au conjoint et aux enfants, nous sommes entrainés dans la grande liturgie d'amour du Père, du Fils et de l'Esprit. ■

Jacques Gauthier a publié récemment : *Petit dictionnaire de Dieu* (Novalis), *Rêveries au Pont d'Oye* (Noroît), *Marie de l'Incarnation* (Novalis), *François de Laval* (Novalis), *Les maîtres spirituels chrétiens* (Novalis), *Chemins vers le silence intérieur avec Thérèse de Lisieux* (Parole et Silence). Vient de paraitre : *Jésus raconté par ses proches* (Parole et Silence / Novalis).
Pour plus d'informations : jacquesgauthier.com.

Alexandre Dutil
alexandre.dutil@le-verbe.com

LES RITES ORIENTAUX

À la suite de notre dernier article (*Le Verbe*, juin-juillet-aout 2015), qui faisait un survol des rites occidentaux, nous présentons maintenant les rites d'Orient. La carte des pages suivantes (p. 76-77) démontre la répartition de ces rites dans diverses régions du monde.

Famille byzantine

Il existe 14 Églises gréco-catholiques de rite byzantin (environ 7 222 000 fidèles). Les Églises de rite byzantin suivent la liturgie de saint Jean Chrysostome, la même qui est utilisée par les orthodoxes russes, grecs, roumains, etc. Il n'y a pas de différences majeures entre les rites de chacune de ces Églises, à l'exception de la langue liturgique, qui varie d'un pays à l'autre.

Famille syriaque orientale

Elle comprend le rite chaldéen et le rite malabar. Certaines pratiques liturgiques de cette famille sont uniques.

– La majorité des chrétiens d'Irak sont de rite chaldéen. Leur isolement a favorisé la conservation de pratiques liturgiques originales.

– Le rite malabar provient de l'Inde. Il est héritier à la fois des traditions anciennes de l'Inde et des pratiques syriaques orientales. Il a cependant été latinisé avec le temps sous l'influence des missionnaires européens.

La famille syriaque orientale comporte environ 4 587 000 fidèles, dont les quatre cinquièmes sont en Inde.

Famille syriaque occidentale

Le rite syriaque occidental (environ 4 094 000 fidèles) est un rite ancien né à Antioche. Il se divise en trois sous-groupes.

– L'Église maronite est née sous l'impulsion de saint Maron au début du 5e siècle. Au contact des Latins lors des croisades (12e siècle), les maronites se rallièrent formellement à Rome, bien qu'en réalité ils ne furent jamais en rupture avec eux. Le rite maronite est influencé par des traditions syriaques occidentales, et aussi par le rite latin.

– Certains fidèles de rite syriaque rejoignirent l'Église catholique au 18e siècle. Ils sont appelés syriaques catholiques.

– Les malankars tout comme les malabars sont les héritiers des Églises anciennes de l'Inde. Tout comme les maronites et les syriaques, ils pratiquent une variante du rite syriaque occidental.

Le rite arménien

L'Église d'Arménie (environ 566 000 fidèles) est née aux temps apostoliques et est restée indépendante jusqu'à aujourd'hui. Elle a développé avec le temps son propre rite qui est largement influencé par le rite byzantin, mais qui a aussi subi d'autres influences. Une fraction de l'Église arménienne rejoignit officiellement Rome au 18e siècle, bien que des contacts cordiaux ont eu lieu entre les Arméniens et les Latins depuis l'époque des croisades.

Famille alexandrine

Le rite copte est propre aux chrétiens d'Égypte. Le rite guèze quant à lui est pratiqué en Éthiopie et en Érythrée. Ce dernier est très influencé par l'Ancien Testament.

Il y a aujourd'hui environ 327 000 fidèles catholiques de rite copte ou guèze.

Alexandre Dutil : Étudiant à la maîtrise en théologie avec un intérêt particulier pour l'histoire de l'Église et la liturgie, Alexandre Dutil s'est joint récemment au conseil de rédaction du *Verbe*. Son esprit posé et son attachement à l'Église sont des atouts de taille autour de la table du conseil. Il est actuellement stagiaire agent de pastorale pour les paroisses Saint-Sauveur, Saint-Roch, Saint-Malo et Notre-Dame-de-Vanier.

LES ÉGLISES ORIENTALES CATHOLIQUES

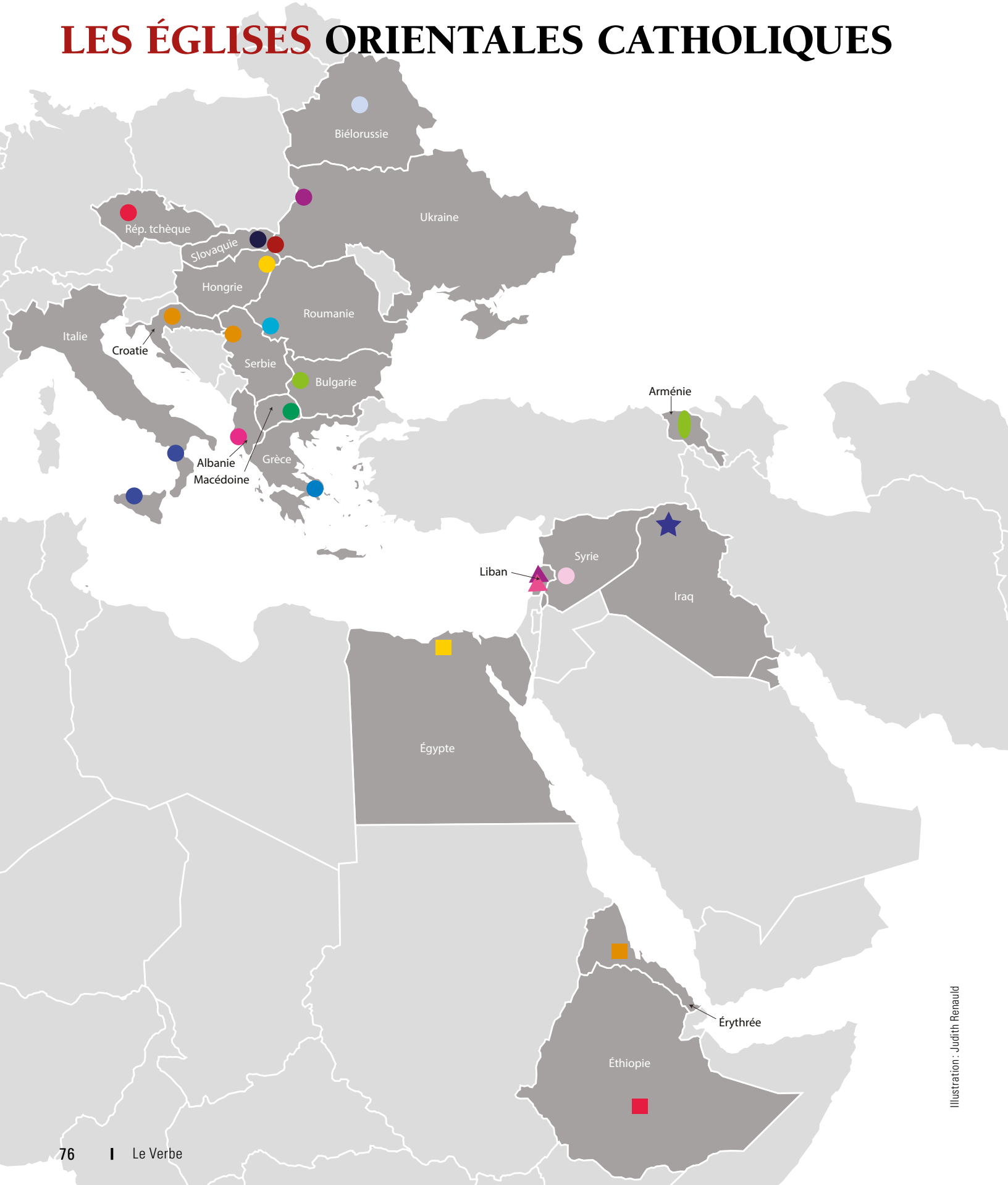


Illustration : Judith Renauld

Certains membres des Églises orthodoxes se sont ralliés à Rome à partir du 16e siècle. Ils pratiquent les rites catholiques orientaux. Ainsi, pour chacun de ces rites, il existe une version catholique et une version orthodoxe (à l'exception du rite maronite). Dans la plupart des cas, les rites catholique et orthodoxe sont pratiquement identiques.

Famille byzantine (gréco-catholique)

- Ukrainienne
- Melkite
- Ruthène
- Roumaine
- Hongroise
- Slovaque
- Italo-albanaise
- Serbo-croate-monténégrine
- Macédonienne
- Bulgare
- Grecque
- Albanienne
- Tchèque
- Biélorusse

Famille syriaque orientale

- Syro-Malabar
- Chaldéenne

Famille alexandrine

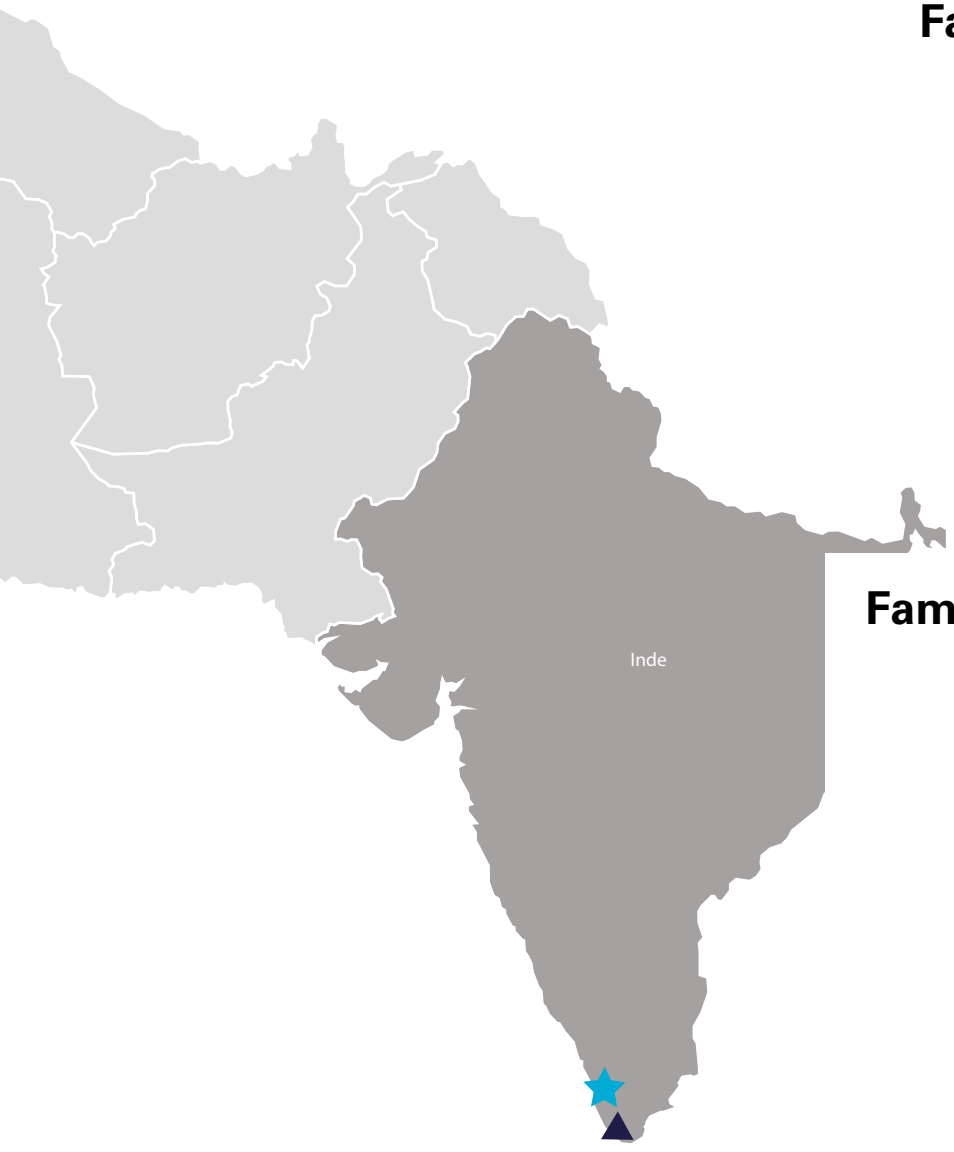
- Catholique copte
- Catholique copte érythréenne
- Catholique copte éthiopienne

Famille syriaque occidentale

- Maronite
- Syro-Malankar
- Syriaque catholique

Rite arménien

- Catholique arménienne



Sarah-Christine Bourihane
sarah-christine.bourihane@le-verbe.com

Georges Bernanos

L'ÉCRIVAIN DE L'ESPÉRANCE SACERDOTALE

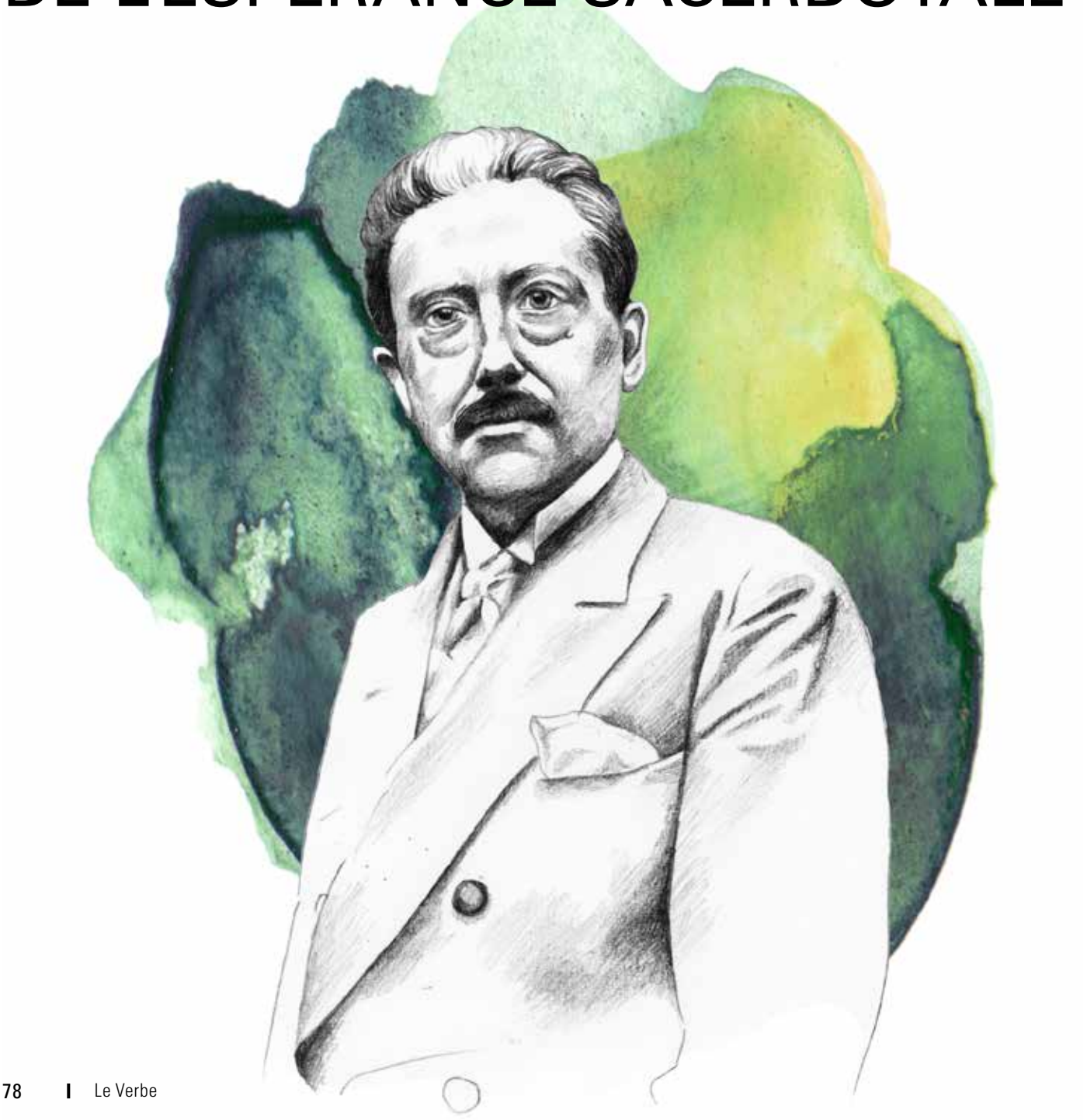


Illustration : Marie-Hélène Bochud

Georges Bernanos (1888-1948), écrivain français, n'a pas voulu écrire « de jolis livres pour de jolis yeux dans une jolie maison ». Tout sauf joli, son verbe sans fard ne séduit pas ; il dérange. Qui sait entendre sa vérité crue et nue devra quitter la jolie maison des tiédeurs et des lâchetés pour s'aventurer sur le chemin incertain et cahoteux des angoisses.

Dès l'âge de 15 ans, déjà saisi par Dieu, Bernanos l'a compris : il écrirait pour témoigner de l'essentiel et révéler la profondeur de l'abime du cœur de l'homme, là même où se dénoue la véritable espérance chrétienne. Plus tard, il se dépouillera pour suivre un chemin de pauvreté. Il refusera d'entrer à l'Académie française malgré la précarité matérielle qui le tenaille.

« Le pauvre n'est pas un homme qui manque, par état, du nécessaire, c'est un homme qui vit pauvrement, selon la tradition immémoriale de la pauvreté, qui vit au jour le jour du travail de ses mains, qui mange dans la main de Dieu. » Pour Bernanos, c'est dans les mains vides du pauvre que se trouve l'espérance. C'est pourquoi aussi, par sa plume, il s'appliquera à dévêtir le christianisme de ses oripeaux.

L'envers de l'angoisse

Bernanos a traversé les deux grandes guerres et, dans la noirceur de la barbarie morale, a toujours gardé allumée la lanterne de la foi. Contrairement à Jean-Paul Sartre, pour qui « l'enfer, c'est les autres », Bernanos dira par la bouche de son curé de campagne : « L'enfer, madame, c'est de ne plus aimer ! »

Certes, l'écrivain connait la détresse de son temps. Un dominicain dit à son sujet : « Ceux qui l'ont connu savent combien l'angoisse pouvait étreindre Bernanos parfois jusqu'à l'agonie de l'âme. […] Toutes les galaxies, toutes les constellations, tous les systèmes planétaires des âmes [lui] paraissaient en équilibre instable au bord de l'abime, équilibre soutenu, jusqu'à quand ? par le miraculeux garde-fou de la prière et des sacrifices de quelques saints inconnus… »

Est-ce parce qu'il porte quotidiennement le poids de l'angoisse qu'il connait autant la légèreté de l'espérance chrétienne ? Il le dit lui-même : « Il faut avoir désespéré de tout pour savoir ce qu'est l'espérance. »

Presque tous ses romans mettent en scène un prêtre, à l'exception d'un seul, *La nouvelle histoire de Mouchette*. Mouchette, une petite fille rebelle, aliénée socialement, née dans une famille misérable, se fait agresser sexuellement par un braconnier et voit à son retour sa mère mourir dans l'indifférence de sa famille. Elle finit par se suicider. Dans cette tragédie, Mouchette est la victime de la modernité et de ses valeurs : absence du prêtre et perte de sens du sacré.

Si l'absence ou la corruption du prêtre est pour Bernanos synonyme de désespoir, c'est que le prêtre est la garantie de l'espérance chrétienne. L'auteur considère que, dans un monde en proie à Satan, les âmes ne seront jamais entièrement abandonnées grâce à la communion des saints et à une poignée de prêtres qui apportent le salut.

L'intérêt particulier de Bernanos pour la figure du prêtre, selon le théologien Hans Urs von Balthasar, est de « savoir à tout prix exactement qui sont ces hommes qui, selon la volonté divine et grâce à la puissance reçue d'en haut, opposent à la force surnaturelle du mal la force de la promesse divine, seule capable de vaincre ce mal ».

Le mal, un néant

Oui, les hommes vivent à la surface d'eux-mêmes. Ils s'agitent en périphérie de leurs âmes sans y entrer, en entretenant l'illusion d'une vraie destinée que leur fait miroiter une société sans Dieu. Au fond, ils ne s'engagent pas sincèrement dans un véritable chemin spirituel. Tel est le mal que dénonce Bernanos, un mal qui prend l'aspect d'une fuite, plus ou moins consciente : « Pour l'homme moderne épuisé nerveusement, le mal n'est pas une révolte, mais une fuite, une manière de se distraire – *distrahere* –, de fiche le camp hors de lui-même, de se dépouiller de sa personne, hélas, comme un serpent de sa peau. »

D'ailleurs, que les hommes savent-ils réellement du péché ? Selon Bernanos, bien peu. Dans le cas où ils ne le laissent pas proliférer comme une tumeur indolore ravageuse, ils lui donnent un poids qu'il n'a pas en réalité. « Les géologues nous apprennent que le sol si ferme, si stable, n'est réellement qu'une mince pellicule au-dessus d'un océan de feu liquide, et toujours frémissante, comme la peau qui se forme sur le lait prêt à bouillir… Quelle épaisseur a le péché ? »

Pour l'écrivain, le mal est un néant, et le péché n'en est qu'un pâle symptôme. Le mal est ce qui dissout, anéantit. Il n'a d'autre fin que de détruire, et ultimement de se détruire lui-même. Il n'est par essence que contradictoire,

autodestructeur. Donissan, le saint prêtre du roman *Sous le soleil de Satan,* dit à Mouchette, cette jeune fille dont il voit l'âme : « Remue ton limon, le vice dont tu te fais honneur y pourrit depuis longtemps. » Le vice ne contamine pas seulement ce qu'il touche, il pourrit lui-même.

Selon Hans Urs von Balthasar, Bernanos pense « que le pécheur ne doit pas s'accrocher à son péché, dans une sorte d'infantilisme qui, par fausse curiosité, par plaisir ou par fausse contrition, refuse de se rendre compte que le péché passe et cherche à conférer au Royaume du mal une consistance que ce Royaume ne saurait posséder ».

Maison vide

Dans *Monsieur Ouine,* le personnage éponyme est un homme tourmenté, sorte de génie du mal qui voit la vie comme un vide. Au seuil de la mort, ses derniers mots sont : « Je me vois maintenant jusqu'au fond, rien n'arrête ma vue, aucun obstacle. Il n'y a rien. Retenez ce mot : rien. »

Son protégé Philippe imagine une scène à partir de son regard qui traduit ce néant : « Une grande maison vide où chacun entre à son tour. À travers les murs, vous entendez le piétinement de ceux qui vont entrer, de ceux qui sortent. Mais ils ne se rencontreront jamais. Vos pas sonnent dans les couloirs, et si vous parlez, vous croyez entendre la réponse. C'est l'écho de vos paroles, rien de plus. »

Telle est pour Bernanos la conséquence d'une vie sans Dieu : l'enfer de la solitude où l'autre n'est que le reflet de soi-même.

Mais attention, l'enfer n'est pas sans existence pour l'écrivain. Il a bien un poids ontologique qu'il compare à une sorte de boue visqueuse informe où s'agglutinent les pécheurs. « Les pécheurs ne seront plus aux yeux de l'éternel que ce lac de boue toujours gluant par quoi passe et repasse toujours vainement l'immense marée de l'amour divin, la mer de flammes vivantes et rugissantes qui a fécondé le chaos. »

Par conséquent, sans nier la réalité d'un mal éternel, il prend soin de le rappeler : c'est l'amour divin qui a le tout dernier mot.

Le vrai médecin

Deux types d'hommes font face à l'homme pécheur : le médecin qui analyse et le prêtre qui confesse. Déjà, dans la société de son époque, Bernanos remarque que le médecin fait office de prêtre. Bien que lui-même ait recouru à un médecin pour traiter son angoisse et qu'il ne nie pas l'importance de son rôle, il reconnait que le scalpel du thérapeute ne peut pas disséquer les entrailles du mal, le péché transcendant le plan de la psychologie humaine.

« Vous êtes devant l'homme avec vos techniques, vos statistiques, vos tests et tous les instruments de mensuration psychologique, comme d'autres techniciens devant un poème de Baudelaire », lance Bernanos aux « vivisecteurs » qu'il juge passer à côté du mystère de l'âme.

Pour l'écrivain, seuls le saint et le prêtre parviennent à une connaissance objective du mal. À eux seuls est donné de le considérer face à face. Armés de la grâce spéciale qui convient à leur fonction, les prêtres peuvent se pencher sur l'abime du péché et en sortir indemnes.

Dans *Sous le Soleil de Satan,* Satan lui-même considère le saint prêtre Donissan comme une « bête ointe » dont les « onctions » lui ont « glacé la moelle ». Le prêtre aura toujours une longueur d'avance sur le diable s'il garde cette vigilance inouïe dont le curé de campagne rappelle la nécessité à son jeune confrère : « Ne regarde que juste ce qu'il faut, et ne le regarde jamais sans prier. »

Géologie du péché

Avant que le corps spirituel se sclérose, il faut l'irriguer en tout premier lieu par un examen de conscience.

Cet acte, Bernanos le juge indispensable, puisqu'« il définit nos remords, les nomme, et par ainsi les retient dans l'âme, comme en vase clos, sous la lumière de l'esprit. À les refouler sans cesse, craignez de leur donner une consistance et un poids charnel. On préfère telle souffrance obscure à la nécessité de rougir de soi, mais vous avez introduit le péché dans l'épaisseur de votre chair… »

La sédimentation du péché dans les âmes caractérise l'état de plusieurs de ses personnages, qui chacun à leur manière illustrent le phénomène d'une paroisse en train de se transformer en un inerte tas de pierres.

Avec un regard lumineux, Bernanos voit malgré tout de jeunes pousses se glisser dans les fissures de ce tas de pierres déchristianisé. Ce sont les prêtres, espérance pour l'Église, parce que le sacrement de confession leur octroie le pouvoir de miner ce « mensonge fondamental » qui est « scellé dans l'âme », cause première du durcissement.

Bernanos est convaincu que, vécu saintement, le sacrement de l'ordre confère au prêtre une vue surnaturelle de l'état du mal dans les âmes et dans le monde.

Henri Quantin, dans *De Verbe et de chair,* le comprend ainsi : « L'acuité du regard du prêtre se manifeste dans les dialogues cruciaux, au sens plein du terme, c'est-à-dire au moment où le prêtre sauve une âme pourrie d'un secret qui empoisonne et enferme sur soi, comme une moisissure intérieure. La lucidité n'est pas intelligence spéculative, mais vision globale et soudaine de la situation surnaturelle d'une créature vis-à-vis de son salut ou de sa perdition. »

C'est ce que fait le prêtre Donissan avec la pauvre Mouchette : il lui arrache une parole cachée, en la lui faisant avouer, pour la dévoiler à la lumière. On voit clairement, à travers la figure du curé de campagne, combien Bernanos refuse de vivre un christianisme doucereux, fait de paroles mielleuses et réconfortantes.

« Des vérités consolantes, qu'ils disent. La vérité, elle délivre d'abord, elle console après. D'ailleurs, on n'a pas le droit d'appeler ça une consolation. Pourquoi pas des condoléances ? La parole de Dieu ! C'est un fer rouge… » Telle est la foi du curé de campagne.

Et son critère pour savoir si le Seigneur lui donne une parole utile aux âmes, c'est à la douleur qu'elle lui fait quand il la dit.

L'attente

L'histoire du curé de campagne illustre à merveille le clivage entre ce qui est saint et ce qui est médiocre. En elle se racontent toutes ces autres histoires de prêtres qui, après avoir quitté familles, villages, amis, se retrouvent au terme de patientes études jetés dans une paroisse où les « âmes à gagner » ne veulent pas l'être, une paroisse aussi qui ne veut généralement plus rien savoir de l'homme en noir. C'est la « paroisse morte ».

Mais l'écrivain critique tout autant l'autre problème de la paroisse : les prêtres qui s'enlisent dans une certaine forme de médiocrité. « Ils ont lu trop de livres et n'ont pas assez confessé. Des prêtres, mais ils ne l'entendent pas, le cri de la misère universelle ! Ils ne confessent que leurs bedeaux », dit Bernanos par la bouche du curé de Lumbres, dans *Sous le Soleil de Satan.*

Dans la maison de Dieu maintenant vide, que reste-t-il ? Des statues, des tableaux, de l'or, de l'argent. Bernanos a vu le visage d'une Église qui donnait envie de tout lâcher. Mais sous ce tas de poussières, il voit pourtant l'avenir.

« Aussi longtemps, écrit Bernanos, que l'antique citadelle dresserait ici sa tour, aussi longtemps que le clocher lancerait dans l'espace son cri d'appel, elle serait du parti de la paroisse, elle serait du parti des gens d'en face. Ils pourraient bien la profaner, l'abattre, elle leur appartiendrait jusqu'au bout, jusqu'à la dernière pierre elle ne les renierait jamais. Oui, couchée dans l'herbe, elle offrirait encore aux traitres, aux parjures, ses beaux flancs éventrés – leurs petits viendraient jouer dans ses ruines. »

Sur ces ruines, Bernanos imagine se promener « un mendiant, un vrai mendiant, besace au dos, poursuivi par les chiens ». Et l'espérance de l'Église, dirait Bernanos, c'est ce pauvre.

Les ruines

Enfant, le futur écrivain cassait sa tirelire afin d'offrir des messes pour Judas. Non, cela ne l'embarrassait pas de voir une église en ruines.

Car il sait bien qu'un jour, chez le peuple de l'attente, la promesse va s'accomplir.

Il écrit : « Il y a quelques semaines, je partais pour le Paraguay, ce Paraguay que notre dictionnaire *Larousse,* d'accord avec le *Bottin,* qualifie de Paradis terrestre. Je n'ai pas trouvé là-bas le Paradis terrestre, mais je sens bien que je n'ai pas fini de le chercher, que je le chercherai toujours, que je chercherai toujours cette route perdue, effacée de la mémoire des hommes.

« J'appartiens probablement de naissance à ce peuple de l'attente, à la race qui ne désespère jamais, pour laquelle le désespoir est un mot vide de sens, analogue à celui de néant.

« Et c'est nous qui avons raison ! » ■

Illustration : Marie-Hélène Bochud

Pascale Bélanger
pascale.belanger@le-verbe.com

SOUPE
AUX LENTILLES, POIREAU ET BACON

8 grosses portions

Ingrédients

12 tranches (env. 260 g)	Bacon, coupé en morceaux
2	Poireaux, hachés (partie blanche et vert pâle seulement)
3	Carottes, pelées, en dés
2	Branches de cèleri, en dés
1 tasse (250 ml)	Lentilles vertes, rincées
¼ tasse (60 ml)	Orge mondé
3 ou 4	Branches de thym frais
8 tasses (2 L)	Bouillon de poulet ou de légumes
4 tasses (sac 142 g)	Bébés épinards

Variantes

Remplacer les poireaux par des ognons.

Utiliser de la patate douce ou de la courge musquée plutôt que des carottes.

Remplacer le thym frais par ½ c. à thé (2,5 ml) de thym séché.

1. Dans une casserole, à feu moyen, mettre les morceaux de bacon.Ajouter les morceaux de poireaux, les faire «tomber» jusqu'à ce qu'ils deviennent translucides.

2. Ajouter les dés de carotte et de cèleri. Faire revenir 4-5 minutes.

3. Ajouter les lentilles, l'orge et le thym. Faire revenir 2 minutes.

4. Ajouter le bouillon.

5. Laisser mijoter à feu moyen environ 40 minutes. Ajuster la consistance de la soupe au besoin, en ajoutant plus de bouillon.

6. Ajouter les bébés épinards. Laisser mijoter encore 5 minutes.

7. Servir avec croutons de pain et fromages.

Photos : Judith Renauld

Frédérique Francœur
frederique.francoeur@le-verbe.com

L'ÉGLISE EST-ELLE RICHE ?

Le mercure se situe sous les 10 degrés et le soleil est couché depuis déjà plusieurs minutes. Mon mari est au travail, ma fille dort : c'est le moment idéal de passer du temps entre filles. Mon amie Julie et moi nous retrouvons le temps d'un souper.

Nous jasons de nos hommes, nous chialons sur nos professeurs… Rien de plus normal. Nous nous cuisinons une bonne soupe aux lentilles, question de nous réchauffer un peu.

Julie et moi, nous terminons notre bac en enseignement du français. Nous sommes donc occupées, et pauvres. Les lentilles remplacent très bien la viande, chèrement vendue en épicerie : une substitution qui laisse respirer un peu notre portefeuille.

Nous en jasons aussi, du portefeuille. Le sien est aussi à sec que le mien. La vie coute cher : le loyer, les livres scolaires, les droits de scolarité, les couches.

Elle sait que je suis catho. Que je vais à la messe toutes les semaines. Que je suis mariée depuis un peu plus d'un an et que j'ai une fille de quelques mois. C'est pourquoi elle lance, voulant peut-être provoquer ma fibre « obstineuse », une remarque qui me fait réfléchir : « En tout cas, ton Église, contrairement à nous, elle n'est pas pauvre ! »

« Ce n'est vraiment pas la première fois que j'entends cette remarque, que je lui réponds ! Mais qu'est-ce que tu veux dire quand tu dis *Église* ? Et quand tu dis *riche* ? »

L'Église, dans mon livre à moi

« Église » est un gros mot. Un mot très gros, large. Même son origine grecque annonce son ampleur : *assemblée*.

Je déduis qu'elle utilise le mot surtout pour désigner l'institution que représente l'Église. Ce que le *Larousse* appelle *la société religieuse fondée par Jésus Christ*. Celle qui est *gouvernée* par le pape, et qui a comme siège le Saint-Siège et l'État du Vatican.

Mais ce dont Julie ne tient pas compte, c'est que l'Église, ce n'est pas seulement la cité papale. C'est aussi l'ensemble des fidèles dans le monde. L'*assemblée* des baptisés. Les fidèles de France sont donc l'Église de France ; ceux du diocèse de Québec, l'Église de Québec.

Elle oublie que l'Église est aussi constituée du clergé et de multiples communautés religieuses répandues un peu partout à travers le monde.

L'Église serait donc riche. Mais *qui* dans l'Église : le pape, les religieuses, les évêques, moi ?

La richesse n'est que du blingbling ?

À force de rationaliser, de calculer, de budgéter et de surveiller la valeur du dollar, nous renforçons notre certitude selon laquelle la *richesse* est synonyme d'argent, de revenus, de profits.

La véritable richesse de l'Église ne fait pas la couverture du *Forbes Magazine*. Elle est un peu difficile à définir. Et pourtant, c'est elle qui, grâce au Christ, attire les fidèles.

Cette richesse est la Parole de Dieu. C'est cette richesse qui permet au malade de traverser ses journées en paix ; au prêtre de vivre dans la chasteté ; au mari d'être fidèle

Photo : Judith Renauld

à sa femme. Cette richesse a le pouvoir de faire gouter le Royaume dès ici-bas.

Je me doute bien que, lorsque Julie parle de l'Église, elle parle du Saint-Siège. Quand elle pense à l'économie de la cité papale, elle a en tête les récentes histoires de paradis fiscaux et de blanchiment d'argent… Des histoires fondées, pour la plupart.

Les scandales financiers des dernières années rendent la défense de l'Église un peu plus compliquée. Je prends le temps de réfléchir en mâchant lentement mes lentilles.

Elle a en partie raison : l'État du Vatican et le Saint-Siège ne sont pas en déficit chaque année. Ils enregistrent parfois des budgets positifs. Mais qu'en est-il de la gestion des finances depuis lors ?

Faire le ménage

Il me revient en tête la loi passée par le pape Benoit XVI en 2011 : la loi sur la transparence financière. Son but était, justement, d'éviter que d'autres évènements du genre se produisent. Il s'était donné comme objectif d'assainir les finances de sa cité.

Son successeur, François, a repris son intention et a mis en branle une véritable réforme économique. Il a notamment ordonné la création d'un groupe de conseillers formé de cardinaux pour l'assister dans sa réforme, en plus d'une enquête sur les activités économiques et administratives du Saint-Siège.

Il a ordonné la création d'un ministère de l'économie ayant droit de regard sur les affaires du Saint-Siège et de l'État du Vatican. Pour plus de rigueur, le ministère reçoit des directives du « conseil de l'économie », formé de huit cardinaux et évêques ainsi que de sept experts laïques.

L'économie vaticane est d'ailleurs basée sur l'industrie du tourisme, les dons et les placements mobiliers et immobiliers. Les dépenses sont nombreuses : l'entretien de l'État, le paiement des salaires de ses quelque 3000 employés, l'administration de la curie romaine, la vie de la curie, les ambassades du Saint-Siège dans le monde et les appuis aux églises locales.

Selon Antoine R. Cuny de la Verryère, docteur en droit et fondateur de l'Observatoire de Finance Chrétienne, lorsque les budgets de fin d'année sont positifs, le surplus d'argent est versé à des organismes caritatifs.

Je termine mon plaidoyer en ayant confiance d'avoir bien montré à mon amie que le pape actuel porte à cœur la transparence et l'honnêteté, particulièrement quand il est question d'argent.

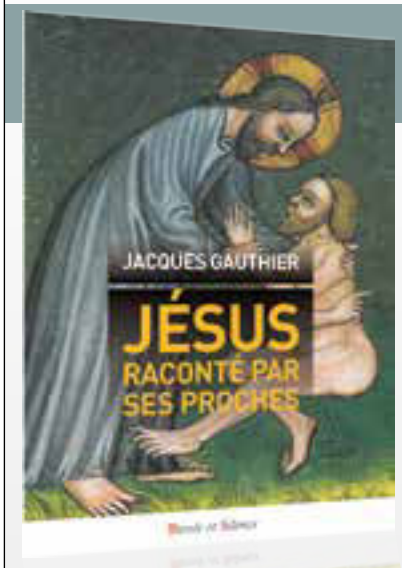
Étonnamment, ce qu'elle retient, c'est que le Saint-Siège réussit à vivre uniquement des dons des fidèles.

En finissant notre bol de soupe aux lentilles et bacon, je lance en rigolant : « Imagine tout le "bacon" que ça doit prendre pour faire rouler tout ça ! » ■

Frédérique Francœur : Frédérique est étudiante en enseignement du français. La littérature et la société sont ses centres d'intérêt de prédilection. Les mots sont ses outils les plus efficaces au quotidien, quoiqu'elle perde toujours au Scrabble.

nouveauté

Jésus raconté par ses proches

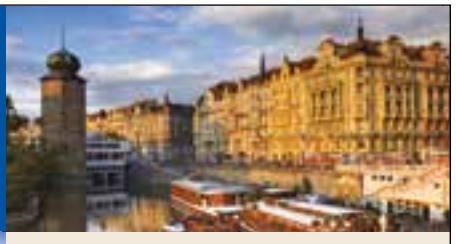


Jacques Gauthier

Il existe plusieurs livres sur Jésus, mais celui-ci est unique à plus d'un titre. L'auteur donne la parole aux proches de Jésus et les fait parler à la première personne. Chacun présente le Maître à partir de sa relation avec lui, en commençant par Marie et Joseph. Ensuite, les Douze, plus particulièrement ses cousins, Jacques et Jude d'Alphée, puis les autres apôtres, selon l'ordre chronologique de leurs appels, pour terminer avec Marie de Magdala et Paul de Tarse. La question que Jésus leur a posée il y a deux mille ans demeure toujours actuelle : « Pour vous, qui suis-je » ?

Paris et Montréal
Parole et Silence / Novalis, 2015
226 pages
12, 77 $

spiritours
voyages de ressourcement



Israël : Terre Sainte
« Le chemin d'Abraham»
10 au 20 avril 2016

Italie
« Témoins de l'Invisible »
6 au 16 mai 2016

Compostelle : Espagne
« Marcher avec son Dieu »
8 au 28 mai 2016

Europe Centrale :
Vienne, Prague, Budapest
« Musique et spiritualité le long du Danube »
14 au 24 mai 2016

Contactez-nous pour recevoir notre documentation gratuite !
(514) 374-7965 • 1 866 331-7965
info@spiritours.com • **www.spiritours.com**

Pèlerinages dans le cadre du Jubilé de la Miséricorde

ROME (6 jours) – *Hôtel 4 étoiles*
31 mars au 7 avril 2016
Audience et messe avec le pape François
Accompagnateurs : Père François Hamel et Julien Foy
1890 $ / pers. occ. double

ROME (6 jours) et **ASSISE** (2 jours)
31 mars au 9 avril 2016
Audience et messe avec le pape François
Accompagnateurs : Père John Cannon et Dianne Garneau
2290 $ / pers. occ. double

MEDJUGORJE (9 jours) – *Départ de Québec*
25 avril au 5 mai 2016
Accompagnateurs : Abbé Yves Rancourt et Laurence Lovric
2290 $ / pers. occ. double

ROME (4 jours), **MEDJUGORJE** (7 jours) et **ASSISE** (1 jour)
28 mai au 10 juin 2016
Accompagnateurs : Abbé Bruno Allard et Julien Foy
2890 $ / pers. occ. double

ROME (4 jours), **BARCELONE** (2 jours) et **LOURDES** (3 jours)
17 au 27 septembre 2016
Accompagnateurs : Abbé Pierre Marois et Jacques Théberges
2890 $ / pers. occ. double

Documentation gratuite sur demande :

www.AssociationReginaPacis.org
418-424-0005

Affiliation Voyages Inter-Missions Inc. — Détenteur d'un permis

Yves Casgrain
yves.casgrain@le-verbe.com

POUR QUE LA FOI DEMEURE

L'organisme Relais Lumière Espérance

Pour les croyants proches de personnes atteintes d'une maladie psychique, il est souvent difficile de concilier foi et souffrance. Le mal qui bouleverse la vie d'un être cher peut être perçu comme une incroyable injustice divine.

«Qu'ai-je fait au bon Dieu pour qu'il nous punisse ainsi?» Voilà sans doute une question qui revient souvent. Même si cette interrogation est légitime, elle ne reflète pas la réalité. Dieu n'est pas un père Fouettard qui se plait à faire souffrir ses enfants. Au contraire, il partage leurs souffrances et leurs joies. Bien plus, il suscite des organisations dont la mission est de soulager ces souffrances. L'organisme français Relais Lumière Espérance en est un très bel exemple.

Enraciné dans l'Église catholique

Fondé en 1982, Relais Lumière Espérance (connu alors sous le nom de Relais d'Amitié et de Prière) a pour but de «soutenir ceux et celles qui sont éprouvés par la relation familiale avec une personne malade psychique et les aider à découvrir les signes d'espérance dans leur vie». Pour y parvenir, le groupe fait une très grande place à la prière et au partage entre les familles.

Bien qu'il soit un mouvement enraciné au sein de l'Église catholique, Relais Lumière Espérance est ouvert aux chrétiens de différentes confessions ainsi qu'aux croyants d'autres religions.

Présent sur l'ensemble du territoire français, Relais Lumière Espérance offre un soutien spirituel, des ateliers, des conférences, une lettre d'information et un site Internet. Parcourir ce dernier, c'est aller à la rencontre d'hommes et de femmes qui, devant cette terrible maladie qui hante la vie de leur proche, osent crier à Dieu leur désespoir tout en criant leur joie de le savoir vivant au milieu de leur tourmente. Ce site est comme une lampe allumée dans l'obscurité, une oasis dans un désert.

À la lecture des témoignages qui s'y trouvent, nous sentons battre le cœur de ceux dont l'enfant ou l'ami est atteint par un problème de santé mentale. Nous partageons leur espoir comme leur désespoir, leur foi comme leur doute.

Devant le trésor que constitue Relais Lumière Espérance, souhaitons qu'il s'implante de notre côté de l'Atlantique afin qu'ici aussi les proches et les familles des personnes atteintes de la maladie mentale puissent trouver de l'encouragement. C'est non seulement un souhait, mais une prière! ■

Pour aller plus loin:
www.relaislumiereesperance.fr

Dieu notre Père,

Que l'Esprit Saint nous donne ta lumière pour éclairer nos ténèbres lorsque nous sommes dans la nuit, déconcertés, perdus dans la complexité des problèmes que nous avons à résoudre.

Que l'Esprit Saint nous rassemble et nous fasse partager nos difficultés fraternellement et amicalement avec nos familles et nos amis, et nous libère de la tentation de l'isolement ou du repli sur nous-mêmes.

Que l'Esprit Saint raffermisse notre espérance en discernant et en accueillant chaque jour au moins un signe de ta présence silencieuse mais réelle à nos côtés.

Extrait d'une prière de Mgr Michel Guyard, conseiller spirituel national de Relais Lumière Espérance.

Œuvre: Élisabeth Guay

Brigitte Bédard
brigitte.bedard@le-verbe.com

LA BURE
FAIT LE MOINE !

L'habit ne fait pas le moine ? Archifaux. Voir un homme porter une bure, cette tunique portée par les moines et les moniales du monde entier, est un signe on ne peut plus évident de son état de vie.

Les Missionnaires de l'Évangile, à Sherbrooke. Dans l'ordre habituel : frère Thomas-Philipp Dugas, frère Michaël Poirier-Martin, frère Michel Grenier, frère Jonathan-Marie Landry,frère Simon-Pierre Lessard.

Photo : Missionaires de l'Évangile

À l'origine, le mot « bure » désignait un tissu de laine grossier de couleur naturellement grise qui recouvrait une table de travail (travail de moine !). Le mot « bureau », avec le temps, a fini par désigner la table de travail elle-même, puis un lieu de travail (se rendre au bureau), puis toute une institution (Bureau des passeports).

Par extension, la bure désigne aussi un « puits de mine » (qui descend à partir de la surface de la terre), un récipient ou une cruche. De là, on n'est pas très loin des « burettes », ces deux petits flacons utilisés pour l'eucharistie et contenant le vin et l'eau.

Auprès des pauvres

Mais revenons à la laine de nos moutons. La bure avait été adoptée par François d'Assise. Il semble qu'il aurait lui-même dessiné la robe en s'inspirant du *tau* grec (T), représentant une croix : « L'habit était ample, simple comme celui des pénitents, à l'image du Christ crucifié » (voir encadré).

À l'époque, c'était un moyen de se rapprocher des gens ordinaires et des pauvres, mais comme on le sait, tranquillement, la laine s'est faite de plus en plus rare et ainsi est devenue un signe de richesse. Avec l'avènement des tissus synthétiques, on adopta un mélange de coton, de polyester ou de nylon, plus facile d'entretien et moins couteux.

Quoi qu'il en soit, la bure est signe de l'engagement des moines. Les Missionnaires de l'Évangile (MÉ), une nouvelle communauté religieuse de Sherbrooke (photo), peut-être pour ne pas suivre la mode de tous les religieux d'aujourd'hui qui choisissent de ne pas porter l'habit afin d'être plus près des gens, ont confectionné eux-mêmes leur habit cette année.

Une bure sur mesure

« C'était bizarre de choisir nous-mêmes, car habituellement, quand on entre en communauté, on prend l'habit, et c'est tout ! Là, on a été aidés par notre évêque, par le père abbé de l'abbaye de Saint-Benoît-du-Lac, par un autre moine ainsi que par leur couturière ! » raconte frère Simon-Pierre, un des fondateurs des MÉ.

Leur bure se compose d'une tunique et d'un scapulaire avec capuchon de couleur sable, ainsi que d'une ceinture de cuir avec un rosaire. Très démodé, quoi !

Lors de leur rituel de vestition (prise d'habit), le sens de chaque partie du vêtement évoquait la profondeur de l'engagement des frères : la **tunique** est l'homme nouveau créé à l'image de Dieu dans la justice et la sainteté de la vérité ; la **ceinture**, la justice qui ceint les reins (puisqu'un autre te ceindra et te conduira là où tu ne veux pas aller) ; le **rosaire**, la prière et le secours de la Vierge, qui protègent contre les manœuvres du diable et gardent unis au Seigneur ; le **scapulaire**, le joug du Seigneur, porté comme un fardeau doux et léger.

Bon, l'habit ne fait peut-être pas le moine, mais comme le dit l'auteur Hervé Sérieyx, « la bure rappelle à la sainteté ceux qui l'oublieraient » ! ■

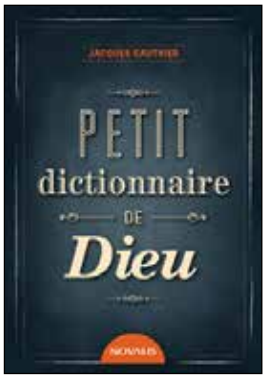
Pour aller plus loin :
ipir.ulaval.ca/fiche.php?id=756

Brigitte Bédard : Elle a fait le tour du monde… médiatique, pour enfin aboutir autour de la table du conseil de rédaction de la revue ! Journaliste indépendante, facebookienne hyperactive, Brigitte met sa plume agile à contribution depuis des lustres. Épouse et mère de famille, elle a un amour sans bornes pour sa mère l'Église.

L'habit religieux chez les Capucins

Un article du site du patrimoine immatériel religieux du Québec offre une réflexion intéressante : « Lors du concile Vatican II, le cardinal Léger a demandé un renouveau dans l'habit religieux. Depuis ce temps, le port de la barbe, la tonsure et le port du chapelet à la ceinture ne sont plus de rigueur dans les constitutions. Cependant, l'habit reste le même, mais il est simplement porté selon les situations.

« Aujourd'hui, le port de l'habit n'est plus forcément un moyen de se rapprocher des gens les plus ordinaires. C'est pourquoi les frères préfèrent ne pas le porter dans certaines situations et s'habiller comme les gens ordinaires. Même si l'habit reste signifiant et symbolique, il n'est plus adapté aux besoins de notre époque. »



PETIT DICTIONNAIRE DE DIEU

D'«Abandon» à «Zygote», en passant par «Échec» et «Espérance», «Job» et «Joie», «Volcan» et «Vulnérabilité», *Le petit dictionnaire de Dieu* nous éveille à la présence de Celui qui est l'Alpha et l'Oméga.

Sans se prendre au sérieux ni vouloir faire le tour de l'Insaisissable, Jacques Gauthier nous présente une œuvre à la fois légère et profonde. Parsemé de spiritualité, de poésie, de témoignages et d'humour, ce dictionnaire donne un souffle nouveau au vocabulaire traditionnel de la foi chrétienne, sans pourtant s'y limiter. Ainsi s'y trouvent des mots tels que «Big Bang», «Google», «Haïku», «iPhone» et même «Zut»… Tout sert de prétexte pour s'émerveiller de Dieu !

Pour les chercheurs de Dieu, chaque entrée de ce dictionnaire est une porte d'entrée dans le mystère de Celui qui est joie et fête.

Jacques Gauthier, *Petit dictionnaire de Dieu*, Novalis, 2014, 322 pages.

Krista Wawrykow, fmj
fmj@le-verbe.com

LA VIE N'A DE SENS QUE SI TU TE CONSUMES POUR ELLE

Je ferme le livre pour la seconde fois en une semaine : je suis bouleversée et je me demande s'il ne faut pas que je le lise une troisième fois pour vérifier que je ne rêve pas.

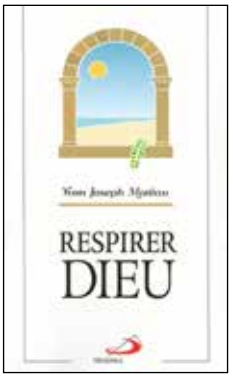
Je crois que je suis en train de recevoir la grâce de ma vie. Je revois sans cesse les visages rayonnants de Chiara et d'Enrico Petrillo, tenant dans leurs bras leur premier, puis leur second enfant qui s'éteignent seulement 30 minutes après leur naissance. Leurs paroles ne cessent de résonner en mon cœur : Dieu ne donne que de bonnes choses à ses enfants.

Puis, un cancer emportera Chiara, et toujours cette même action de grâce. Que de beauté ! Je goute à la force inouïe du sacrement du mariage, à la grâce d'un amour qui ne possède rien, mais qui se donne tout entier sans retour, à la splendide complémentarité des vocations…

Seigneur, fais de nous des témoins !

Christiana Paccini et Simone Troisi, *Nous sommes nés et ne mourrons jamais plus*, éditions Artège, 2015, 284 pages.

Ségolène Seillan, fmj
fmj@le-verbe.com



RESPIRER DIEU

Avec beaucoup de fraicheur, Yvon Joseph Moreau, moine cistercien puis évêque, nous entraine dans la joie de la prière. Avec simplicité, il répond aux questionnements et expose les fruits souvent rencontrés dans ce chemin de relation à Dieu.

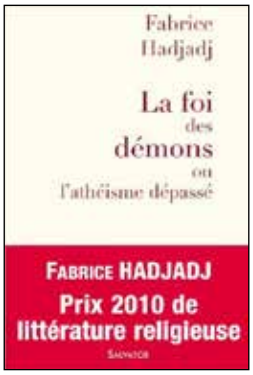
En première partie de son ouvrage, il livre diverses expériences. Prier au cœur de la création, prier avec son corps, prier pour livrer combat, le mouvement est tellement irrésistible qu'on en vient à désirer faire prier une fleur !

En deuxième partie, comme un grand frère d'expérience et appuyé sur la Tradition de l'Église, Mgr Moreau nous accompagne à la découverte de la prière du cœur au rythme de la respiration. Une école de prière concrète et accessible à chacun.

À travers ces petits billets, le visage de Dieu se révèle à chaque page, Dieu bon, Dieu libre et vrai, Dieu toujours présent, toujours offert.

Yvon Joseph Moreau, *Respirer Dieu*, Médiaspaul, 2014, 112 pages.

Solène Garneau, fmj
fmj@le-verbe.com



TU CROIS ? LES DÉMONS AUSSI…

Vous vous félicitez d'avoir quitté l'athéisme, de vous être converti ? Vous avez maintenant la foi, rassuré à la pensée d'être dans le bon camp ? Fabrice Hadjadj ne nie pas que votre état soit dorénavant meilleur, mais gare à vous si vous avez tendance à considérer votre conversion comme un terme !

Lire *La foi des démons,* c'est s'exposer à un bombardement d'images fortes et contrastées, à une profusion d'effets de langage saisissants. Il y a dans ce livre tout ce qu'il faut pour troubler la quiétude du croyant satisfait : des propos qui dénoncent et interpellent, avertissent et mettent en garde contre le danger d'une foi… infidèle.

Pourtant, la lecture n'a rien ici d'une torture. Elle est, au contraire, à la fois très délectable et nourrissante pour l'esprit et le cœur. Puisant dans sa vaste culture philosophique et biblique, Hadjadj nous sert, dans son style inimitable, des exégèses bibliques éclairantes (comme seul un Juif converti, peut-être, peut en faire), des réflexions philosophiques stimulantes et même une initiation à la démonologie. Au fil de chapitres aux titres parfois déconcertants («Évangile du diable selon Marc», «La lucidité des ténèbres»), on est convié à des pensées qui ne sont pas faites pour rester à l'état de pures pensées.

On sort de cette lecture vraiment convaincu de l'importance de se méfier du démon et, plus encore, d'aimer et de servir Celui en qui l'on croit.

Fabrice Hadjadj, *La foi des démons ou l'athéisme dépassé,* éditions Salvator, 2009, 304 pages.

Louis Brunet
redaction@le-verbe.com

SURPRENANTE SALOMÉ

Il y a déjà trois ans, l'auteure-compositrice-interprète Salomé Leclerc lançait *Sous les arbres*. Acclamée par la critique québécoise et européenne et par le public (discret mais croissant !), elle récidive cette fois-ci avec *27 fois l'aurore*.

La voix juste assez rauque – entendons-nous, ce n'est pas France D'Amour, et c'est très bien comme ça ! –, la musicienne y va d'une deuxième offrande qui tombe à point pour la grisaille d'automne.

Arrangée par Philippe Brault (réalisateur aussi pour les Émile Proulx-Cloutier, Pierre Lapointe et Sylvie Paquette de ce monde), l'instrumentation soutient très justement les envolées poétiques de Salomé Leclerc. Guitares, synthés et cuivres sont à l'honneur.

Onze titres qui font parfois penser à Feist, parfois à Alexandre Désilet ou à Ariane Moffat.

D'une grande sensibilité, Salomé Leclerc se livre sans filtre. Et si un voile obscur recouvre délicatement les pièces de *27 fois l'aurore,* il s'en dégage en fin de compte comme une lumière d'aube.

Le nouvel album est en vente depuis le 23 septembre. Et l'artiste sera au Club Soda, à Montréal, le 14 novembre.

Salomé Leclerc, *27 fois l'aurore,* 2015, Disques Audiogramme, pop francophone.

Antoine Malenfant
antoine.malenfant@le-verbe.com

Pour célébrer Noël dans l'allégresse

OFFRE SPÉCIALE

Avec tout abonnement, recevez EN PRIME un ornement de Noël en bois d'olivier de Bethléem

12 NUMÉROS/AN + LES ÉDITIONS DE NOËL ET DU TRIDUUM PASCAL
37,38 $ + TAXES

NOËL, FÊTE CHRÉTIENNE PAR EXCELLENCE ET TEMPS DE GRANDES RÉJOUISSANCES.

Une excellente occasion de s'ouvrir à la parole de Dieu et de s'imprégner de la joie et l'espérance entourant cette date mémorable. S'abonner à Prions en Église, c'est faire en sorte que la lumière de la parole divine éclaire notre chemin tous les jours de l'année.

Joyeux Noël de la part de toute l'équipe de Prions en Église !

KIOSQUE NOVALIS

Abonnez-vous en ligne sur **PRIONSENEGLISE.CA/1512NOPV**
ou par téléphone au 514 278-3025 ou 1 800 668-2547
(mentionner le code 1512NOPV pour recevoir la prime)

Qu'ils gribouillent ou qu'ils numérisent, qu'ils aient l'œil photographique ou le pinceau agile, ce sont les artisans qui ont tracé les couleurs de ce numéro du *Verbe*.

En plus d'être un peintre impressionniste de grand talent, **Daniel Abel** («Topo», p. 36) est le photographe officiel de la basilique-cathédrale Notre-Dame de Québec. Quand il n'est pas dans le Vieux-Québec, on le trouve dans la nature en train de saisir les paysages québécois avec son appareil photo.

Physiquement bellâtre, intellectuellement ambitieux, socialement responsable et moralement innovateur, **Gabriel Bisson** («Bédéreportage», p. 42) croit aux choses qu'on peut prouver, mais aussi à certaines choses qu'on peine parfois à rationaliser. Si l'on ajoute à cette description son amour pour le dessin, on comprend mieux ce qui l'a conduit à mettre son talent au service de notre publication.

Marie-Hélène Bochud («Tranche de vie», p. 20 et «Classe de maitres», p. 78) est une artiste et illustratrice originaire de La Pocatière, dans le Bas-Saint-Laurent. Sa grande passion pour le dessin l'amène à compléter, en 2014, un baccalauréat en pratique des arts visuels et médiatiques à l'Université Laval.

Sylvie Chartrand («La chair et l'os», p. 72) vit et travaille à Montréal. Doctorante en études et pratiques des arts à l'UQAM depuis 2011, elle a bénéficié de nombreuses bourses d'études et de bourses de soutien à la création.

Passionné par l'être humain et par son histoire, **Jeffrey Déragon** («Reportage», p. 27) a étudié en journalisme à l'UQAM. Quand il n'est pas dans les livres ou au cinéma, c'est à moto ou sur ses deux pattes qu'il parcourt les routes que la vie veut bien placer sur son chemin. Dans ces moments privilégiés, il aime bien partir à la rencontre de l'autre, s'immiscer un instant dans le quotidien des gens, avec son appareil photo pour compagnon.

Artiste-peintre et illustratrice autodidacte, **Élisabeth Guay** («Psycho», p. 87) a su explorer au fil du temps ses talents par diverses expériences artistiques pour faire naitre ses propres couleurs. Bien que la plupart de ses créations soient abstraites, elle n'a pas de style prédominant et elle peint surtout ce qu'elle ressent. Au contact de la matière, des couleurs et de la toile, son inspiration guide son travail.

Rapidement identifiable par la vivacité de son trait et le style original de ses personnages, **Yves Guézou** («Coup de Guézou», p. 96) a une tournure d'esprit qui lui est propre. Et l'effet des dessins de cet artiste basé en France débouche rarement sur de la mélancolie. Après avoir traité une vaste palette de sujets, dans des supports variés (*Valeurs actuelles, Le Point, L'Auto Journal,* Nathan, Hachette, Bordas…), Guézou se consacre à présent à un thème qui mêle le spirituel et… le spirituel.

Photographe de presse et artiste en arts visuels, **Pascal Huot** («Monumental», p. 9) explore et travaille principalement la photographie, la peinture et le dessin. Il est titulaire d'un baccalauréat avec majeure en histoire de l'art et mineure en études cinématographiques et d'une maitrise en ethnologie de l'Université Laval. Depuis quelques années, Pascal mène de front son travail de photojournaliste et d'artiste peintre, et collabore à de nombreuses publications québécoises.

Gabriel Lapointe («Rencontre», p. 14) est photographe et illustrateur. Parallèlement à ses multiples projets artistiques, il a obtenu un certificat en histoire de l'art et il en complète un autre en études anciennes à l'Université Laval.

Si **Judith Renauld** («Essai», p. 52, «Nouvelle littéraire», p. 66 et «Patate chaude», p. 82) contribue surtout au *Verbe* par ses talents en graphisme, la photographie est sa première flamme. Elle est présentement étudiante au baccalauréat en design graphique à l'Université Laval.

JUDAÏQUE

La prière juive au temps de Jésus

Sarah-Christine Bourihane
sarah-christine.bourihane@le-verbe.com

Le rabbi Elzéar, un siècle environ après Jésus, enseignait aux juifs que, lorsqu'ils ne pouvaient pas prier dans une synagogue, ils devaient le faire au champ. S'ils ne pouvaient pas le faire au champ, ils devaient le faire dans leur maison. Si encore ils ne pouvaient pas, ils devaient le faire dans leur lit pour parler à Dieu dans le silence du cœur.

Pour un juif, la prière est bien sûr un acte incontournable. Au temps de Jésus, quand un juif atteignait l'âge de 13 ans, il était tenu de prier chaque jour, le matin et le soir et en plein midi, à la sixième heure, comme on peut le lire dans les Actes des apôtres, quand Pierre à Joppé « monte sur la terrasse vers la sixième heure pour prier ».

Les juifs priaient à voix haute, en se frappant parfois la poitrine et en levant les mains vers le ciel. La coutume de joindre les mains n'est apparue qu'au 5e siècle. On utilisait deux textes d'oraison pour les prières quotidiennes. On priait soit en récitant le *Shema* (« Écoute, Israël, l'Éternel est notre Dieu…), une profession de foi tirée du Deutéronome, soit en faisait une autre prière, plus longue, le *Shemone Esré*, aujourd'hui appelée les « 18 bénédictions », servant essentiellement à glorifier Dieu.

On s'enveloppait d'un châle en soie blanche, un *taleth*, en recouvrant sa tête et ses épaules et en le laissant tomber le long du corps. On fixait aussi sur son front et dans la paume des mains des petites boites noires carrées appelées *téphillim*, contenant des passages de l'Ancien Testament.

Les juifs ont conservé aujourd'hui sensiblement les mêmes habitudes de prière, mais même si les chrétiens ont changé de rites, on y voit bien une continuité. Une tradition de prière immémoriale éprouvée par le temps qui se prolonge pour que l'essentiel demeure : aimer Dieu et le glorifier.

TROUVAILLE

Un enfant dans la prière

Brigitte Bédard
brigitte.bedard@le-verbe.com

Le but d'Un enfant dans la prière est de prier pour des enfants maltraités et des adultes maltraitants, de toutes les confessions et de tous les pays.

Créée en France le 15 février 2000 par Mona Le Cunff et l'abbé Bruno Daniel, l'organisation regroupe plus de 2700 priants dans une trentaine de pays : laïcs, évêques, prêtres, diacres, religieux et religieuses.

Le tout se fait avec discrétion : il s'agit de prier pour un enfant maltraité et un adulte maltraitant, dont les prénoms sont confiés au priant, mais sans qu'il connaisse jamais l'âge, le niveau de maltraitance ou même le devenir des personnes. UEDLP rappelle qu'il ne s'agit que « d'unir notre prière à celle du Christ en communion avec les saints dans la certitude que Dieu est au cœur de chacune de nos vies ».

Chaque priant y va à son rythme. Cette prière, précise-t-on, est un « chemin de conversion pour chaque priant », car il est mis en face de lui-même, de sa pauvreté et de son incapacité « à aimer les méchants ».

Quel organisme peut se vanter d'être présent autant pour la victime que pour le bourreau ?

Pour aller plus loin :
UEDLP, 3, allée des Coquelicots,
60290 Neuilly-sous-Clermont, France.
uedlp.canalblog.com

MOT DU MOIS

Alliance

Sarah-Christine Bourihane
sarah-christine.bourihane@le-verbe.com

Le terme *alliance* dans la Bible traduit l'hébreu *bérith*. Le terme renvoie à un « traité juridiquement ratifié par un serment et qui crée un lien entre deux individus ou deux collectivités ». On concluait l'alliance par un rite. Soit les contractants s'échangeaient du sang, symbole de vie, soit ils immolaient un animal qu'on séparait en deux pour en manger la moitié.

La notion d'Alliance traverse tout l'Ancien Testament. Dieu conclut une alliance avec son peuple. Il demande à Abraham d'immoler une génisse, un bélier et une chèvre en signe d'Alliance. Moïse immole deux taureaux

qu'il sépare en deux et il asperge l'autel et le peuple du sang du sacrifice pour marquer l'Alliance de Dieu avec son peuple. Le Christ offre la coupe de son sang en signe de l'Alliance nouvelle et éternelle.

Par sa traduction en grec du mot hébreu *bérith,* saint Paul met un autre sens en valeur. Au lieu de le traduire par le terme grec usuel *synthêkê,* qui veut dire «contrat», il le traduit par *diathêkê,* «testament». Un testament renvoie à une alliance unilatérale et irrévocable, contrairement à une alliance bilatérale.

C'est une réalité qui colle beaucoup plus à l'histoire du peuple hébreu, puisque même s'il ne respecte pas les obligations exigées par son alliance avec Dieu, Dieu lui demeura toujours fidèle. L'Ancien *Testament* est donc l'histoire d'un Dieu fidèle, malgré l'infidélité de l'homme.

CALEPIN DE VOYAGE

Rencontre mondiale des familles

Charles Brunet
redaction@le-verbe.com

Délégués par les Brebis de Jésus pour assister à la Rencontre mondiale des familles à Philadelphie, en septembre dernier, Charles Brunet et son épouse Valérie Tremblay ont tenu un blogue sur lequel ils relataient leurs aventures quotidiennes. En voici un extrait.

Samedi 26 septembre

Le pape est à Philadelphie aujourd'hui ! Dès notre départ, nous remarquons la présence des policiers partout, et de nombreuses artères sont bloquées. Nous nous rendons avec l'autobus dans un immense stationnement, puis nous prenons le métro pour nous rendre au centre-ville. Notre première destination, la paroisse St. John Evangelist, pour une messe avec les francophones présidée par le cardinal de Paris, André Vingt-Trois.

Nous marchons ensuite vers l'avenue Parkway, d'où nous assisterons au festival des familles. Durant toute la journée, des prestations se déroulent, sur trois scènes différentes, dans la ville. On peut assister à tout cela grâce à des écrans géants. Et plus les heures avancent, plus nous sentons la foule

Photo : « Calepin de voyage » Charles Brunet

se densifier autour de nous. Il parait que nous étions jusqu'à 1,5 million.

La présence du pape crée beaucoup d'effervescence. Quand il arrive dans sa papemobile, c'est touchant de le voir prendre des enfants et les bénir. Il nous adresse une première fois la parole, depuis Independence Mall, en espagnol. Plus tard, au début de la soirée, il sort de nouveau et fait le tour de l'immense foule. Chacun a donc la chance de le voir de relativement près.

La soirée est une alternance de performances artistiques et de témoignages de familles de partout dans le monde. C'est très touchant. J'aurai certainement la chance d'y revenir dans les prochains jours. Mais pour l'instant, je dois aller me coucher, car une grosse journée m'attend demain !

Dimanche 27 septembre

Aujourd'hui, nous sommes allés à la messe avec le pape, puis nous sommes revenus. Mais on ne va pas à une messe avec 2 millions de pèlerins comme on va à la messe de sa paroisse. Cela a pris plus de 4 heures pour nous rendre, tant la foule était dense.

Nous revivions l'ambiance que plusieurs d'entre nous ont vécue lors des Journées mondiales de la jeunesse. Un immense bain de foule. Cette longue marche et cette attente font certainement partie de l'expérience. C'est l'occasion de prier, de chanter et de faire des rencontres avec des gens de tous les pays.

Je suis certain que tous se souviendront de cet évènement, qui est probablement le plus grand rassemblement catholique que les États-Unis aient connu.

Pour lire tout le blogue : rendezvousfamille.ca/blogue/grand-rassemblement-familial

LE COUP DE GUÉZOU

LES CADEAUX DE NOËL DU *VERBE*

Abonnement à 20 $ seulement*
Faites des cadeaux à vos proche !

Optez pour le paiement préautorisé

- Cout réparti sur l'année
- Paiement par carte de crédit
- Réception de la publication en continu
- Adhésion facile et sécuritaire

REVIENT À **5 $** PAR MOIS

☐ **20 $** / an (5 numéros) **NOUVEAU** seulement

☐ 5 $ / mois (paiement préautorisé)

☐ 60 $ / an (5 numéros)

☐ 100 $ / an (2 exemplaires par envoi, 5 numéros)

☐ Je souhaite recevoir le 2e exemplaire chez moi.

☐ Envoyer le 2e exemplaire à l'adresse suivante :

Nom _____

Adresse _____

Ville _____ Province _____

Code postal _____ Tél. _____

Courriel _____

* Pour les abonnements nouveaux seulement.

Taxes incluses si applicable.
Tout abonnement est payable d'avance et est non remboursable.

C'est l'heure des cadeaux... et des impôts !
Notre organisme a besoin de vos dons !

Don	Crédit d'impôt**	Don réel après crédit
50,00 $	17,50 $	32,50 $
100,00 $	35,00 $	65,00 $
200,00 $	70,00 $	130,00 $
201,00 $	106,53 $	94,47 $
300,00 $	159,00 $	141,00 $
400,00 $	212,00 $	188,00 $
500,00 $	265,00 $	235,00 $
1 000,00 $	530,00 $	470,00 $

** Selon les taux du fédéral et du Québec 2015. Source : Agence de revenu du Canada

• Voici ma contribution **ponctuelle** :

☐ **50 $** ☐ **100 $** ☐ **500 $** ☐ **1 000 $** **Autre :** _____ $

• Je désire faire un don **mensuel** par prélèvement automatique (Visa ou MasterCard). Je pourrai modifier cette contribution ou y mettre fin en tout temps.

☐ **10 $** ☐ **25 $** ☐ **50 $** ☐ **100 $** **Autre :** _____ $

☐ Je désire recevoir un reçu pour fins d'impôt (**25 $** et plus).

N° d'enregistrement de notre organisme sans but lucratif : 13687 8220 RR 0001

MODE DE PAIEMENT

Visa ☐ MasterCard ☐ Chèque ou mandat ☐ Montant total _____ $

N° carte : _____ exp. : _____ Signature : _____

Merci de votre appui !

VOTRE ADRESSE

Nom _____

Adresse _____

Ville _____ Province _____

Code postal _____ Tél. _____

Courriel _____

Le Verbe
voir • penser • croire
L'INFORMATEUR CATHOLIQUE
1073, boul. René-Lévesque Ouest
Québec (Québec) G1S 4R5
418 908-3438
info@le-verbe.com
www.le-verbe.com

Prochain numéro

HISTOIRE

Le procès de Galilée comme si vous y étiez

Paul Comtois : homme d'État, homme de foi

Manuscrits de la mer Morte, Inquisition, croisades, Grande noirceur, etc.

Œuvre : Eugène Ferdinand Victor Delacroix, *L'entrée des croisés à Constantinople.*

Le Verbe

voir • penser • croire

Le Verbe propose un lieu d'expression, de diffusion et d'échange d'idées, dans un esprit de communion avec l'Église catholique. Les textes n'engagent que les auteurs.

CONSEIL DE RÉDACTION
Brigitte Bédard, Sophie Bouchard, Sarah-Christine Bourihane, Alexandre Dutil, Simon Lessard, Antoine Malenfant, Laurent Penot

CONSEIL D'ADMINISTRATION
Geneviève Bélanger, Benoît Boily - prêtre, Sophie Bouchard, Laurier Côté, Jean Grégoire, Pascal Proulx, Jean-Pierre Tremblay

DIRECTRICE GÉNÉRALE : Sophie Bouchard

RÉDACTEUR EN CHEF : Antoine Malenfant

ÉDIMESTRE : Laura Nobili

SECRÉTAIRE DE RÉDACTION : Robert Charbonneau

GRAPHISTES ET INFOGRAPHISTES
Joëlle Renauld et Judith Renauld

MARKETING ET PUBLICITÉ
publicite@le-verbe.com

ADJOINTE ADMINISTRATIVE (abonnements)
Laura Nobili • info@le-verbe.com

Le Verbe est produit par l'organisme de charité L'Informateur catholique (enregistrement : 13687 8220 RR 0001)

Le Verbe est membre de L'Association des médias catholiques et œcuméniques (AMéCO).

Le Verbe est publié 5 fois par année, est imprimé chez Solisco et est distribué par Messageries Dynamiques. Port payé à Montréal, imprimé au Canada.

Messageries Dynamiques
Une division de Réseau Quebecor Media Inc.

Dépôts légaux :
Bibliothèque et Archives Canada ;
Bibliothèque et Archives nationales du Québec.

ISSN 2368-9609 (imprimé)
ISSN 2368-9617 (en ligne)

Canada
Nous reconnaissons l'appui financier du gouvernement du Canada.

Nos listes d'adresses peuvent à l'occasion être communiquées à des organismes de bienfaisance ou de charité. Les personnes qui n'y consentiraient pas sont priées de nous en aviser.

LE VERBE
L'Informateur catholique
1073, boul. René-Lévesque Ouest
Québec (Québec) G1S 4R5
Tél. : 418 908-3438
info@le-verbe.com
www.le-verbe.com

Les photos ou illustrations des pages 8, 11, 64 et 94 sont tirées de la banque d'images Fotolia.

PHOTO PAGE COUVERTURE
Father Pontifex
Courtoisie
Spirit Juice Studios

*Je n'ai pas trouvé là-bas le **Paradis terrestre**, mais je sens bien que je n'ai pas fini de le chercher, que je le chercherai toujours, que je chercherai toujours cette route perdue, effacée de la mémoire des hommes.*

*J'appartiens probablement de naissance à ce peuple de **l'attente**, à la race qui ne désespère jamais, pour laquelle le désespoir est un mot vide de sens, analogue à celui de néant.*

– Georges Bernanos

le-verbe.com
418 908-3438

Poste-publication:
N° 40063100

Messageries Dynamiques
#10174 4,00$
05
Vol 04 #05
7 78313 04033 3

Cette édition de la revue *Le Verbe* vous est offerte à prix réduit grâce à la contribution des Sœurs de Saint-François d'Assise.

Le Verbe
voir • penser • croire